

Brigade Mondaine [272] – Princesse vaudou

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

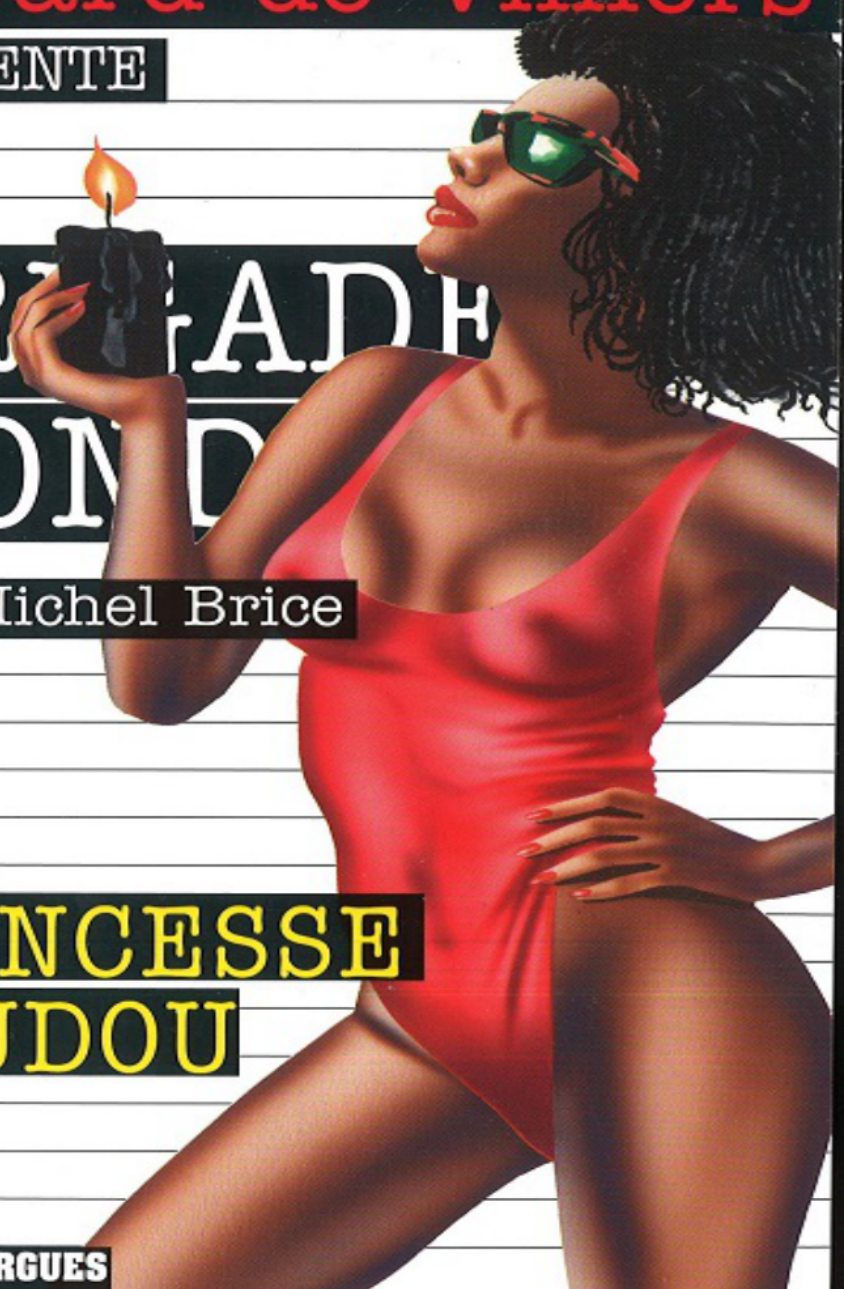
PRÉSENTE

BRIGADE
MOND

Par Michel Brice

PRINCESSE
VAUDOU

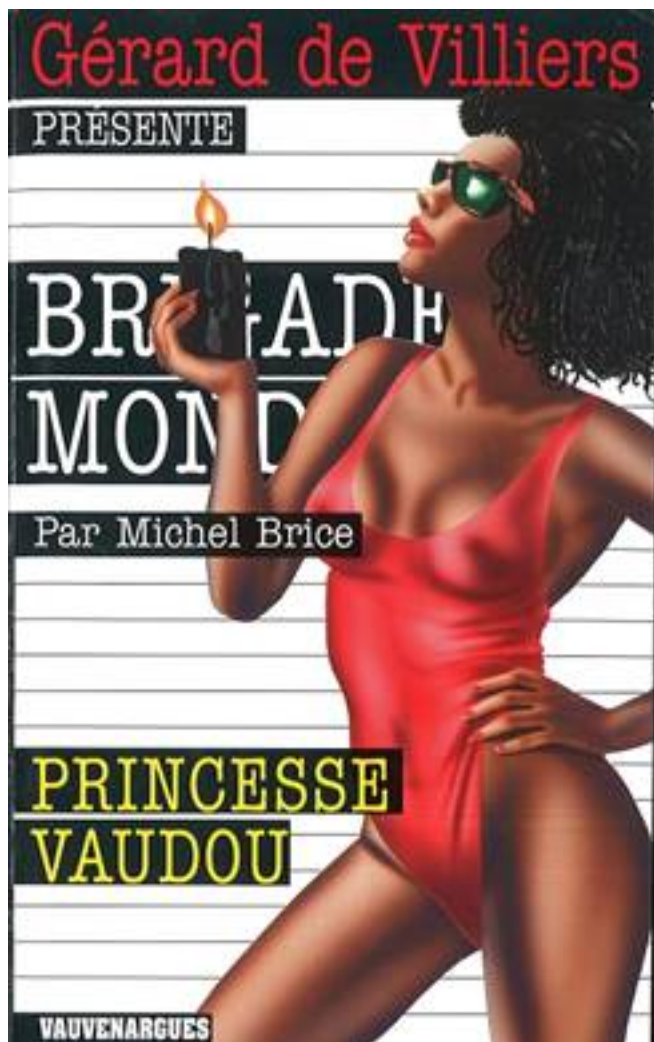
VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°272)

PRINCESSE VAUDOU



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Elektra frissonna involontairement.

En parcourant les petites rues désertes et silencieuses de ce quartier résidentiel de Chatou, elle venait brusquement de se souvenir qu'elle n'était pas venue dans ce coin de banlieue pour un simple rendez-vous érotique et tarifié. Ce soir, son corps et son esprit allaient être possédés par Obatala, le saint de la paix et de l'harmonie, dans le panthéon du vaudou haïtien, ce culte qu'Elektra pratiquait depuis son adolescence, en secret de ses parents.

Pour cette cérémonie, le grand prêtre aux pouvoirs extraordinaires l'avait choisie, elle, parce qu'Obatala se manifeste plus souvent, et de manière plus intense, sous la forme d'un être androgyne, possédant les énergies mâle et femelle. Ce qui était exactement le cas d'Elektra, somptueuse princesse vaudou à la fois homme et femme...

CHAPITRE PREMIER



— Oh ! putain, Rachid, t'as vu la meuf ? Ma parole que je me la baise ou que je meurs ! Sur la vie de ma mère, je la kiffe, celle-là !

Le jeune beur qui venait de pousser cette exclamation ne devait pas avoir

plus de dix-sept ou dix-huit ans, plutôt petit, le corps indiscernable dans son jean *baggy* pendant entre les genoux et son *sweat* à capuche trop grand de trois tailles. Mais ses grands yeux noirs étincelaient d'éclairs.

Quant à son copain, le dénommé Rachid, probablement aussi peu avancé en âge que lui, les lèvres entrouvertes et les yeux béants, il dévorait du regard la somptueuse Noire qui venait de sortir de la station du RER de Chatou, sur la place de la gare, quasiment déserte à l'approche de minuit.

La jeune femme devait leur rendre dix bons centimètres sous la toise, mais ce n'était pas tellement ce gigantisme relatif qui impressionnait si fort les deux ados, même si la taille étonnante de la « créature » brusquement apparue sur la place déserte était pour quelque chose dans l'espèce de stupeur qui venait de les frapper tous les deux.

Non, c'était plutôt l'extraordinaire paire d'obus qui lui servait de poitrine, et qui paraissait à tout moment prête à jaillir de l'étroit fourreau rouge qui la moulait comme une seconde peau, tranchant de façon troublante sur l'ébène délicatement luisant de sa peau véritable.

Il fallait ajouter la stupéfiante cambrure de sa croupe, juste au-dessus de deux jambes interminables, laissées totalement à nu par la robe fendue presque jusqu'à la hanche.

En entendant l'exclamation d'Aziz, le copain de Rachid, la Noire arrêta un instant sa marche ondulante et se tourna vers eux, un grand sourire éclairant son visage ovale, aux traits lourdement sensuels.

— Mes petits amours, je suis désolée de vous frustrer d'un plaisir tout à fait légitime, mais je suis horriblement pressée, ce soir, murmura-t-elle, d'une voix étrangement grave, mais veloutée et caressante. Ce sera pour une autre fois, d'accord ? N'ayez pas peur, mes mignons : Elektra tient toujours ses promesses...

Et, comme pour donner plus de poids à ses dires, la sculpturale Noire effleura du dos de la main droite la protubérance prometteuse qui parvenait à pointer sous le *baggy* trop large d'Aziz. Déclenchant aussitôt un bref sursaut de l'adolescent, comme si on venait de lui brancher deux électrodes sur le sexe.

— Mais quand ça que vous reviendrez ? Hein ? QUAND ? demanda-t-il, avec quelque chose dans la voix qui ressemblait à du désespoir.

Elektra eut un petit rire de gorge, la tête légèrement rejetée vers l'arrière, ce qui eut pour effet de faire saillir encore plus les deux globes charnus et sombres de ses seins :

— Allez donc savoir... fit-elle, en braquant son regard tendrement ironique sur les deux ados. Vous n'avez qu'à vous trouver ici tous les soirs et vous finirez bien par me voir débarquer du RER, comme maintenant ! Et alors, là, mes petits chéris, je vous promets le grand frisson... le pied géant... le kif d'anthologie...

Jugeant qu'elle s'était suffisamment amusée à « chauffer » les deux petits beurs, Elektra leur tourna brusquement le dos. Impériale, hiératique, une statue d'ébène en mouvement, elle s'éloigna en direction de l'avenue du maréchal Joffre, en accentuant encore le balancement hypnotique de sa croupe extraordinaire.

Tout en traversant la place déserte, elle souriait toute seule : les deux ados n'étaient sûrement pas près de l'oublier, et il y avait gros à parier qu'ils allaient passer quelques longues soirées à guetter la sortie du RER.

Soirées d'excitation déçue, qui se termineraient probablement par de sauvages séances de « zizi-poignet », comme on disait par chez elle.

C'était peut-être un brin sadique de sa part, mais c'était plus gentil que de leur ôter trop brutalement et trop vite leurs illusions à son sujet.

Car si jamais Aziz ou son copain Rachid s'étaient aventurés à glisser une main sous sa longue robe rouge, ils auraient sûrement été très déçus de ce qu'ils y auraient trouvé. Déçus et sans doute même furieux de constater que la minuscule culotte de satin noire d'Elektra renfermait un sexe d'homme de proportions plus que respectables.

Et en parfait état de marche.

Car Elektra s'appelait en réalité Exupère Solivos et était né vingt-deux ans plus tôt à Grand-Bois, un bourg situé à une dizaine de kilomètres de Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe, à l'orée de la région appelée les Grands-Fonds.

La vie d'Exupère avait changé du tout au tout quand, à dix-huit ans, il avait plaqué sa famille et son île natale, pour venir à Paris tenter sa chance, selon l'expression consacrée. À Paris où l'attirait irrésistiblement le monde fascinant de la nuit, et plus particulièrement de ce qu'on appelait de moins en moins des *drag-queens*, mais qui restait une réalité : celle de ces créatures troublantes, « à cheval » sur les deux sexes.

Toujours, en effet, Exupère Solivos s'était senti fille, puis femme, dans sa tête comme dans son corps.

Évidemment, depuis un peu plus de quatre ans qu'il était arrivé en métropole, il se rendait bien compte que le rêve qu'il avait caressé pendant des années sous le soleil des Antilles était moins rose que prévu.

Il avait même viré carrément au gris sombre lorsque, devenu Elektra, pour tous les princes et princesses interlopes de la nuit parisienne, il avait découvert l'héroïne, y avait goûté... et était tombé dedans.

Du coup, pour se procurer l'argent nécessaire à l'achat de cette « poudre d'enfer », comme elle l'appelait parfois, dans ses moments de dégoût de soi-même, Elektra n'avait rien trouvé de plus rapide et de plus facile que la prostitution.

La beauté de son visage et le corps sculptural dont la nature l'avait dotée avait rapidement fait d'elle une proie recherchée par tous les amateurs du

troisième sexe. Ce qui faisait d'Elektra un transsexuel très occupé...

Et, finalement, elle devait bien s'avouer que ça ne lui était pas trop pénible, toutes ces étreintes anonymes et rapides avec des hommes qui disparaissaient de sa vie aussitôt après avoir joui d'elle.

Il arrivait même, lorsque le client n'était pas trop repoussant et se montrait attentionné avec elle, qu'elle y trouve aussi son plaisir. Plaisir de femelle ou plaisir de mâle, selon les exigences du client en question...

Et, dans ce cas, c'est avec un peu de regret qu'elle voyait ses amants d'une nuit disparaître de sa vie au matin, comme autant de fantômes s'évanouissant, ou des esprits de la nuit.

Des esprits...

Elektra frissonna involontairement, et pas seulement à cause de l'in vraisemblable fraîcheur qui régnait sur la France, au beau milieu de ce mois d'août. Surtout parce que, en parcourant les petites rues désertes et silencieuses de ce quartier résidentiel de Chatou, elle venait brusquement de se souvenir que ce soir était plutôt particulier. Et qu'elle n'était pas venue dans ce coin de banlieue ouest, plutôt chic, pour un simple rendez-vous érotique et tarifié.

Non, ce soir, son corps et son esprit allaient être possédés par Obatala, le saint de la paix et de l'harmonie, dans le panthéon du vaudou haïtien, qu'Elektra pratiquait depuis son adolescence, en secret de ses parents et du reste de sa nombreuse famille, tous catholiques de stricte obéissance.

Pour cette cérémonie, le grand prêtre aux pouvoirs extraordinaires l'avait choisie, elle, malgré ses réticences, parce qu'Obatala se manifeste plus souvent, et de manière plus intense, sous la forme d'un être androgyne, possédant les énergies mâle et femelle.

Ce qui était exactement le cas d'Elektra.

Malgré tout, en marchant vers la rue Beauregard, où devait avoir lieu la cérémonie, elle sentait fondre le peu d'assurance qu'elle avait réussi à acquérir en quittant Paris, une demi-heure plus tôt.

La possession par Obatala était toujours une chose délicate, dangereuse même, dans certains cas. C'était une divinité très puissante, père de nombreux autres saints et créateur de l'homme. Presque aussi puissante que le *Baron Samedi*, le plus connu des *guede* – les esprits de la mort et du sexe –, reconnaissable à son costume tout noir et à son chapeau haut-de-forme.

Mais Elektra ne pouvait ni ne voulait reculer. Le grand prêtre comptait sur elle. Et, si elle s'avisait de lui faire défaut, elle ne doutait pas que sa vengeance serait terrible et qu'il déclencherait les esprits contre elle.

Sans compter, d'un point de vue plus matérialiste, qu'elle avait absolument besoin des deux mille euros qu'il lui avait promis pour sa soirée...

Quand Elektra parvint devant la grille ouverte du petit jardin, elle sentit

son cœur se mettre à battre un peu plus vite. Et elle dut faire un gros effort sur elle-même pour y pénétrer et se diriger vers le modeste pavillon, qui ne se distinguait en rien de tous les autres.

Toutes les fenêtres étaient sombres, comme si la maison avait été déserte. Ce que, durant une seconde ou deux, Elektra se prit à espérer. Mais, il y avait cette grosse lanterne jaune, au-dessus de la porte d'entrée à doubles battants, pour dire le contraire...

De toute façon, la jeune Noire savait bien que, dans ce *hounfor*, ce temple que rien ne distinguait extérieurement des maisons ordinaires qui l'entouraient, les cérémonies avaient lieu dans les caves.

Par souci de discrétion. Par prudence élémentaire...

Elektra frappa trois coups à la porte de bois massif. Elle s'ouvrit presque aussitôt. Sur une fille assez jeune, une Noire à la peau assez claire, vêtue d'une robe blanche grossièrement taillée et trop grande pour elle.

Elektra eut un petit sursaut en arrière, tant bien que mal réprimé, et elle porta machinalement sa main droite à son opulente poitrine, comme pour comprimer les battements trop rapides de son cœur.

Cette fille, qui venait de lui ouvrir la porte, avec ses gestes étrangement saccadés et son visage totalement inexpressif, elle savait ce que c'était.

C'était... C'était...

Le mot ne parvint pas à se formuler distinctement dans l'esprit d'Elektra. Parce que c'était un mot dangereux. Qu'il ne fallait pas prononcer.

Jamais.

Malgré sa répugnance pour ce... pour cette créature, Elektra la suivit dans le petit couloir qui semblait mener à la cuisine, située en face. Mais, aux deux-tiers, la fille s'arrêta et ouvrit une petite porte de bois donnant sur un escalier de pierre qui s'enfonçait dans les profondeurs.

Quoiqu'il soit très affaibli, Elektra perçut distinctement le rythme lancinant et sourd des tam-tams : la cérémonie venait de commencer.

En passant devant la fille immobile, au visage totalement inexpressif, Elektra fut surprise de constater qu'elle avait les yeux d'un doré extraordinaire : une couleur extrêmement rare chez ses « frères de race »...

La descente de l'escalier en spirale lui parut durer une éternité. Comme si elle s'enfonçait jusqu'aux entrailles mêmes de la Terre.

Enfin, Elektra déboucha dans une très grande cave rectangulaire, dont le plafond n'était qu'une immense voûte en ogive. Cave surprenante, si on la raccordait mentalement au pavillon somme toute modeste, et pas très ancien, qui se trouvait au-dessus. Elle était éclairée par des dizaines de bougies de toutes les couleurs.

Mais une bonne moitié d'entre elles étaient noires.

Adossés au mur de la cave le plus éloigné de l'escalier, trois hommes au

torse nu tapaient sur leurs tam-tams, selon un rythme bizarre, à la fois envoûtant et vaguement malsain ; à peine humain.

Au centre de la grande pièce, occupant presque tout l'espace disponible, se tenait une trentaine d'hommes et de femmes, vêtus de blanc, la plupart assez jeunes et tous Noirs.

Tous, sauf un couple. Deux Blancs, un homme d'une cinquantaine d'années, très blond, le visage large et comme aplati, et une femme nettement plus jeune que lui, grande, les cheveux d'un superbe gris cendré.

Une partie des assistants étaient assis sur le sol de terre battue. Mais d'autres étaient debout et dansaient en ondulant presque sur place, répondant aux moindres variations rythmiques des percussions ; comme si les tam-tams avaient le pouvoir d'agir directement sur leurs muscles et leurs centres nerveux.

Au centre du cercle formé par les assistants, Elektra vit qu'on avait disposé un *vévé*, tapis traditionnel fait de perles multicolores censées symboliser les différents esprits. Dans le culte vaudou, le *vévé* représente la frontière entre deux univers, le visible et l'invisible.

À droite de la cave, Elektra remarqua une grande tenture noire, qui tombait du plafond et semblait masquer l'accès à une autre salle souterraine.

Un peu partout, à la périphérie de la pièce, se dressaient les autels des *loa*, les esprits.

Elektra s'avança jusqu'au bord du cercle et resta debout, les yeux mi-clos, se laissant envahir lentement, posséder par le martèlement sourd, lancinant, presque tellurique, qui s'exhalait des tambours.

Un peu en retrait du cercle, le couple de Blancs observaient les autres avec une grande intensité, comme s'ils étaient curieux et impatients de quelque chose...

Soudain, une fille aux cheveux tressés et au corps de liane se dressa, juste à la droite d'Elektra. Celle-ci jugea qu'elle ne devait pas avoir plus de 18 ou 19 ans. Il y avait encore quelque chose d'enfantin dans son visage à la peau assez claire, à la bouche sensuelle.

Dès qu'elle fut debout, tout son corps fut pris de tremblements convulsifs. Elle tressautait violemment sous le fouet de la rythmique hachée et de plus en plus rapide, comme sous autant de décharges électriques.

D'un coup, ses yeux sombres se révoltèrent, et une bave blanchâtre apparut en moussant au coin de ses lèvres épaisses et serrées l'une contre l'autre.

Elektra l'observait avec une certaine curiosité, et aussi un peu de trouble. Ce n'était pas la première fois qu'elle assistait à une transe vaudou, mais, à ce stade, il était encore impossible de savoir quelle divinité était en train de prendre possession du corps juvénile et sensuel de la fille.

Elektra n'eut pas très longtemps à attendre. Au bout d'une minute ou deux, les yeux de la fille redevinrent presque normaux et elle cessa de baver : la transe entraînait dans sa phase non hystérique.

En effet, brusquement, la jeune Noire changea d'attitude. Un sourire enjôleur apparut sur ses lèvres lourdes, et elle se mit à passer d'un homme à l'autre, sans cesser de danser, en massant sa poitrine volumineuse et ferme, sous sa robe blanche.

Quand elle arrivait devant un homme, assis ou accroupi, elle ondulait du bassin devant lui, avec des mouvements de tout le corps extrêmement suggestifs. Notamment les coups de hanches brusques qu'elle donnait soudain, pour projeter le bas de son ventre en avant.

De plus en plus troublée, Elektra avait l'impression qu'elle s'empalait sur un sexe masculin imaginaire.

De fait, tous les traits du visage de l'adolescente, ses mimiques, ses longs regards pâmés, ses halètements de plus en plus perceptibles, tout en elle mimait l'orgasme ; ou plutôt les effets extérieurs de l'orgasme.

Généralement, l'homme à qui elle offrait ce spectacle affolant se levait alors. Dès qu'il était debout, la fille se frottait langoureusement contre lui, plaquant son ventre contre le sexe de son partenaire, jusqu'à ce qu'il soit en pleine érection. À ce moment-là, elle passait à un autre.

Les quelques femmes qui participaient au cercle la suivaient des yeux, avec des lueurs d'envie dans le regard. L'une d'entre elles massait son énorme poitrine avec une certaine brutalité, tandis qu'une autre, plus âgée, avait enfoui l'une de ses mains sous sa robe blanche, et le mouvement régulier de son avant-bras disait assez clairement à quel genre d'activité elle se livrait sur elle-même...

Pour Elektra, cela ne faisait plus aucun doute, l'attitude de la fille aux tresses était suffisamment « parlante » : elle était possédée, « chevauchée » comme disaient plus couramment les initiés, par Erzuli, la déesse de l'amour, la grande prostituée, à la fois avide et généreuse, hystérique et d'une incroyable douceur. Erzuli dont on s'attirait les faveurs par des offrandes de riz, de poulet et de savon. Erzuli dont la couleur préférée était le rose ; rose comme le laurier, sa fleur fétiche.

Sans presque s'en rendre compte, les yeux toujours fixés sur ce corps de fille manipulé par Erzuli, Elektra s'était mise à danser, elle aussi. Elle avait l'impression que les tambours jouaient de plus en plus fort, pratiquement à l'intérieur de son cerveau. Et aussi que, sous l'effet de l'excitation générale des assistants, l'atmosphère de la cave était devenue plus chaude, plus moite.

Sans doute, les trois ou quatre verres de clairin[1] qu'elle avait avalés coup sur coup en arrivant dans la cave y étaient-ils pour quelque chose, aussi...

Mais l'alcool de canne, seul, n'expliquait pas les phénomènes étranges qui

agissaient maintenant à l'intérieur de son propre corps et de sa tête.

D'abord, il y avait cette sorte de raideur, qui venait de prendre naissance dans sa nuque et qui lui donnait l'impression de nager entre deux eaux. Malgré quelques traits communs, on ne pouvait pas confondre cet état avec l'ivresse. C'était plus profond, plus puissant.

Par expérience, Elektra savait que la transe était là, toute proche. Qu'un esprit encore impossible à identifier guettait la faille par où il pourrait s'immiscer en elle et la gouverner à sa fantaisie.

Si elle lui résistait de toutes les forces de sa volonté, si elle faisait de son corps un bloc compact et impénétrable, il s'en irait peut-être. Mais ce n'était pas certain : il pouvait au contraire devenir très méchant.

Alors, dans le doute, saisie malgré elle par une sorte de crainte surnaturelle, Elektra se laissa aller à la transe. Ses yeux se révulsèrent, cependant qu'elle était prise de tremblements terribles, pareils à une crise de tétanie.

À la même seconde, elle sentit une fantastique puissance prendre possession de son corps et de son cerveau. Une sorte d'éclair violent lui zébra les chairs et les os.

Elektra eut alors la délicieuse et douce certitude que, enfin, le mâle et la femelle étaient parvenus à se fondre indissolublement en elle.

Elle était homme et femme mêlés, réunis. Elle était le *yin* et le *yang* confondus.

Elle était Obatala.

D'une détente féline, Elektra bondit au milieu du cercle et se mit à danser d'une façon lascive, obscène même, face au *vêvé*, le tapis multicolore, sans pouvoir se réfréner.

Toujours légèrement en retrait par rapport aux autres assistants, le couple Blanc la dévorait du regard ; elle avec une concupiscence visible, lui avec une sorte de dureté presque haineuse. L'un près de l'autre, ils gardaient une immobilité de statues de pierre.

Elektra continuait sa danse. Sous sa robe rouge moulante, son sexe d'homme s'érigéait à toute vitesse, ce qui déclencha les soupirs languides des femmes de l'assemblée.

Derrière le cercle des initiés, les tam-tams avaient accentué encore leur martèlement sourd, leur pulsation primaire et lancinante, qui semblait surgir tout droit de quelque inquiétant « inframonde ».

La fille aux tresses bondit à son tour au centre du cercle, en rugissant d'une voix trop grave et profonde pour être *réellement* la sienne :

— Je suis la plus belle ! la plus désirable ! la grande putain ! Erzuli est là, en moi ! elle exige d'être baisée ! Sinon, elle sera très méchante avec vous tous !

À ce moment, la tenture noire qui tombait du plafond de la cave s'écarta légèrement, et deux personnes surgirent, l'une derrière l'autre.

D'abord apparut un homme noir, de petite taille, trop gras, à demi chauve, entièrement vêtu de blanc, et qui transpirait abondamment. Ses petits yeux perçants et vifs firent frissonner Elektra.

C'était le *houngan* : le grand prêtre. Il serrait entre ses deux mains jointes un grand couteau à manche de corne, à la lame large et brillante.

Derrière lui marchait une vieille Antillaise, tenant une cuvette en plastique bleu et un gros coq vivant, qui, la tête en bas, tenu par les pattes, se débattait tant qu'il pouvait, en poussant des cris étranglés et misérables.

Elle, c'était la *houssi*, l'assistante du grand prêtre, habilitée à offrir de la nourriture aux saints et à pratiquer des immolations animales.

Tous les deux, le *houngan* et sa *houssi*, pénétrèrent à l'intérieur du cercle et, instinctivement, Elektra et la fille aux tresses s'écartèrent à la périphérie.

Leur état de transe avait instantanément disparu.

— Ay Bobo ! cria le prêtre, d'une voix un peu trop aiguë, pour signaler que des esprits étaient présents à la cérémonie, et qu'il convenait de les honorer.

— Ay Bobo ! répondirent en chœur tous les participants, cependant que les tambours se taisaient brusquement, sur un simple geste du *houngan*.

Celui-ci, sans ajouter un mot, tendit son grand couteau à la vieille *houssi*. D'un geste sec et précis, l'Antillaise trancha le cou du coq.

Un jet de sang écarlate jaillit dans la cuvette en plastique, pendant que le pauvre animal décapité continuait de se débattre, avec une sorte de fureur désespérée.

Dès qu'elles virent le sang couler, la fille aux tresses et Elektra « repartirent » immédiatement dans leurs trances précédentes. De nouveau, l'adolescente lança la même menace, de sa voix infernale et empruntée à Dieu sait qui :

— Je suis la plus belle ! la plus désirable ! la grande putain ! Erzuli est là, en moi ! elle exige d'être baisée ! Sinon, elle sera très méchante avec vous !

Elle se laissa tomber à genoux et plongeait ses deux mains en coupe dans le sang du coq qui emplissait la cuvette à moitié. Avec un cri rauque, semblant venir du plus profond d'elle-même, elle s'en barbouilla le visage et la poitrine, par-dessus sa robe. Puis, replongeant ses mains dans le liquide visqueux et tiède, elle prit autant de sang qu'elle le put et s'en emplit la bouche, mais sans l'avaler.

Avec des mouvements brusques et maladroits, elle se traîna jusqu'à Elektra, qui ne parvenait plus à faire le moindre geste, mais dont le corps tremblait convulsivement.

Comme au travers d'un épais brouillard presque palpable, et très chaud, elle sentit les mains de la fille écarter les pans de sa robe fendue, avec une sorte d'impatience fébrile. Puis, les doigts de l'adolescente firent descendre sa culotte de satin, d'un coup sec, le long de ses longues jambes fuselées.

Aussitôt, le membre viril d'Elektra jaillit à l'air libre, grosse matraque de chair brune et dure, noueuse et palpitante, au moment précis où les tambours reprenaient leurs martèlements infernaux.

La fille aux tresses entrouvrit ses lèvres épaisses, et un filet de sang vermeil coula le long de son menton, pour venir goûter sur le devant de sa robe déjà maculée de traînées rouges. Puis, avec un curieux ronronnement de l'arrière-gorge, elle fit coulisser lentement sa bouche autour du sexe monumental, tendu vers elle.

Elektra sentit sa virilité s'immerger dans le sang du coq, à l'affolante tiédeur.

C'est à cette seconde précise, à l'instant même de cet engloutissement aussi délicieux que répugnant, qu'Elektra perdit conscience des événements...

Quand elle retrouva ses facultés, elle était allongée à côté du *vévé*. La fille aux tresses, agenouillée près d'elle, lui souriait gentiment.

— Je m'appelle Virginie, murmura-t-elle, d'une voix redevenue normale. Et toi ?

— Elektra, répondit machinalement celle-ci, en s'ébrouant pour chasser de son cerveau les derniers lambeaux de transe qui s'y accrochaient encore.

Elle se redressa sur un coude et put constater que la tenture noire avait été écartée, et que les participants étaient en train de se diriger vers la seconde salle.

— Viens ! souffla Virginie, en lui tendant la main pour l'aider à se relever. On doit y aller aussi : le *houngan* l'a exigé...

En remettant un peu d'ordre dans sa tenue, Elektra constata que son sexe, revenu au repos complet, ne présentait pas la moindre trace de sang. Pas plus que la robe de Virginie, d'un blanc immaculé.

Comme, d'autre part, le coq et la cuvette de plastique bleu avaient disparu, elle se demanda si elle n'avait pas tout bonnement *rêvé* le sacrifice...

— Tu m'as fait jouir très fort, tu sais... murmura alors Virginie, comme pour lui prouver que tout avait été bien réel, au contraire. C'est la première fois que je me fais baiser par une... fille comme toi !

Sans répondre, ni poser de questions superflues, Elektra suivit la fille aux tresses dans la pièce voisine.

C'était une salle nettement plus petite que la précédente et les personnes présentes furent obligées de se tasser les unes contre les autres pour y tenir.

Au fond, à un mètre du mur de pierre, un poteau de bois d'environ deux mètres cinquante était solidement fiché dans la terre battue.

Elektra sentit une vague de dégoût la submerger, quand elle comprit ce qui allait se dérouler maintenant. Une scène à laquelle, jusqu'à présent, elle avait toujours réussi à échapper. D'abord à cause de leur extrême rareté, surtout en métropole. Et, ensuite, parce qu'elle trouvait ces pratiques particulièrement malsaines et odieuses.

Une fille aussi jeune que Virginie, superbe, à la peau plutôt claire pour une Noire, était attachée, mains dans le dos, au poteau. Elle était vêtue d'une sorte de tunique blanche, courte et suffisamment échancrée pour ne presque rien cacher de son corps de déesse des îles. Ses seins majestueux pointaient orgueilleusement au travers du tissu grossier, et malgré le poteau auquel elle était adossée, on ne pouvait pas ne pas remarquer le renflement extraordinaire de sa croupe cambrée.

Elle portait un foulard blanc tout autour de la tête, noué sous le menton.

Ses yeux étaient hagards, sa tête penchait sur le côté droit et elle transpirait abondamment, malgré la relative fraîcheur qui régnait dans cette salle. Elle paraissait plongée dans un état de profonde hébétude.

En jouant des coudes pour s'approcher de la fille ligotée, Elektra comprit pourquoi. Ses deux narines étaient bouchées par du coton hydrophile, probablement imbibé de substances hallucinogènes très fortes.

Autour de la malheureuse, à même la terre battue, Elektra aperçut divers flacons de verre épais, un cercle de bougies noires et quatre crânes humains.

Un décorum effrayant, qui ne pouvait signifier qu'une seule chose, répugnante.

Cette pauvre fille, qu'Elektra ne connaissait pas, le *houngan* s'apprêtait à la transformer en zombie.

Comme pour donner corps à son sinistre pressentiment, la vieille Antillaise, la *houssi* du grand prêtre, venait de saisir une canne de bambou et s'était mise à frapper régulièrement sur la tête enturbannée de la fille ligotée. Sans que celle-ci manifeste la moindre réaction, trop abrutie par les drogues qu'elle respirait à travers le coton de ses narines.

L'un des trois tambours se mit à frapper son instrument, et le *houngan* entra presque immédiatement en transe. Il se mit à bondir à travers l'espace laissé libre, en hurlant des sortes de cris de guerre, dans un créole étrange qu'Elektra ne parvenait pas à comprendre.

Elle sentit une main s'appuyer sur son bras et tourna la tête. C'était Virginie.

— Cette fille est morte et a été enterrée il y a deux jours, lui souffla l'adolescente à l'oreille, d'une voix pleine à la fois de terreur et de respect. Elle vient tout juste d'être sortie de son cercueil...

— Mais pourquoi ? murmura Elektra, que ces pratiques macabres révulsaient.

Une partie de son esprit, sa partie « occidentale », pour ainsi dire, lui disait que ce n'était pas vrai. Que ces histoires de morts vivants, de zombis, étaient une supercherie entretenue par certains prêtres vaudou pour s'assurer de leur emprise sur les fidèles.

Mais l'autre partie de son cerveau, celle qui lui venait directement de ses aïeux antillais, et, plus loin encore, de ses ancêtres africains, cette partie-là lui soufflait que c'était *peut-être* vrai.

— C'est le couple de Blancs, là-bas, qui a voulu tout ça, murmura Virginie, en réponse au « pourquoi ? » d'Elektra. Ils ont donné beaucoup d'argent au *houngan* pour qu'il transforme cette fille. Parce qu'ils la veulent pour esclave... Pour qu'elle serve leurs petits jeux de sales Blancs vicieux...

— Mais... et sa famille ? demanda Elektra, en se rendant compte de la naïveté de sa question.

— Je suppose que le *houngan* a pris ses précautions de ce côté-là, répondit Virginie. Je crois qu'elle n'avait personne, en France, alors...

Elle se tut brusquement : le grand prêtre venait de cesser ses incantations féroces. Sa *houssi* lui tendit un bol de poudre jaune, dont il aspergea le visage inerte et hébété de la fille ligotée, cependant que son assistante se remettait à taper sur la tête de leur victime avec sa canne en bambou.

Ensuite, tout en se mettant à chanter sourdement, le grand prêtre entreprit d'enduire le visage inexpressif d'une sorte de pâte verte, assez épaisse.

Avec une moue d'écœurement, Elektra recula discrètement, jusqu'à la sortie de la cave, en essayant de ne pas se faire remarquer par le *houngan*.

C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. En remontant rapidement l'escalier de pierre, elle se dit qu'elle aurait bien du mal, désormais, à assister à une cérémonie vaudou, maintenant qu'elle avait vu « ça ». Même si, pourtant, au fond d'elle-même, elle restait profondément attachée à ce culte.

Seulement, brutalement, elle venait de comprendre que, sous couvert de pratiques rituelles et ancestrales, des hommes et des femmes détruisaient froidement le cerveau d'autres êtres humains, soit pour de l'argent, ou même pour assouvir leurs instincts malsains, comme ça semblait être le cas ce soir, d'après Virginie.

Parvenue au rez-de-chaussée, Elektra fonça vers la sortie. Vers la liberté. Vers l'air pur.

Près de la porte, l'autre fille, « zombifiée » elle aussi, très probablement, était toujours à son poste. Par une sorte de réflexe humain, Elektra lui sourit. Mais l'autre la regarda sans paraître comprendre ce que ça signifiait, sourire.

Et sans la moindre étincelle de vie dans ses yeux, d'une incroyable couleur dorée.

CHAPITRE II



Boris Corentin trempa ses lèvres dans le Ti-punch que Josépha, l'une des serveuses qui officiait à *La Métisse*, venait de déposer sur la petite table en rotin, juste devant lui, avec le large sourire dont elle ne se départait quasiment jamais – en tout cas pendant son service.

Délicieux, le Ti-Punch, comme toujours.

Avec un soupir d'aise, Boris Corentin laissa son regard errer paresseusement sur le magnifique jardin tropical qui s'étendait en face de la charmante maisonnette rose où il était logé, à droite de la piscine, pour l'instant déserte.

Il était arrivé à la Guadeloupe cinq jours plus tôt. Invité deux mois auparavant par Ghislaine Duval-Cochet, sa volcanique et superbe maîtresse depuis des années, son « double féminin », comme il disait souvent.

— Tu sais quoi, Boris ? lui avait-elle proposé, un soir, alors qu'elle était allongée en travers de son lit, intégralement nue, repue de l'amour qu'il venait de lui donner. En août, j'ai un « trou » de deux semaines, entre le salon de Los Angeles et celui de Rio : qu'est-ce que tu dirais si on se retrouvait à mi-chemin ? Genre à la Guadeloupe ou à la Martinique ? Je suis sûre que Baba te laissera partir, si tu lui demandes gentiment...

— D'accord, à condition que tu t'occupes de tout ! avait répondu Corentin du tac au tac, en se disant que, avec la vie de fou que son entreprise de prêt-à-porter lui faisait mener, Ghislaine n'en aurait sûrement pas le temps.

Ce qui faisait son affaire, car l'idée d'aller affronter les chaleurs tropicales des Antilles françaises en plein mois d'août le tentait moyen.

Et puis, contre toute attente, la jeune femme s'était effectivement occupée de tout, y compris de son billet d'avion Paris – Pointe-à-Pitre.

Boris Corentin avait donc quitté la métropole aux alentours du dix août, alors qu'il régnait sur la quasi-totalité de la France un froid limite polaire.

De Pointe-à-Pitre, la capitale de la Guadeloupe, il avait rallié Saint-François, le deuxième centre balnéaire de l'île, après Le Gosier, situé à une trentaine de kilomètres en direction de la pointe des Colibris, à l'extrémité ouest de l'île.

En découvrant la résidence de *La Métisse*, il avait dû admettre que, une fois de plus, Ghislaine Duval-Cochet avait fait preuve d'un goût parfait.

Il s'agissait d'un ensemble de sept chambres climatisées, installées dans de ravissantes maisonnettes roses, meublées en rotin blanc, disposant chacune d'une terrasse et d'un jacuzzi, disposées autour d'une piscine de rêve. Raffinement, luxe et surtout calme : une denrée rare à la Guadeloupe, comme Boris avait pu en juger à son arrivée sur l'île, en se retrouvant plongé dans l'effroyable vacarme, à la fois humain, animal et mécanique, qui régnait à Pointe-à-Pitre et devait décourager le plus placide des dormeurs.

Ici, à *La Métisse*, les seuls bruits nocturnes étaient les coassements des grenouilles et ceux, plus forts, des crapauds « fofo ». Ainsi, malheureusement, que le léger vrombissement des « yens-yens », ces minuscules moustiques qui apparaissent dès le coucher du soleil et n'ont rien de plus pressé à faire que de vous saigner à blanc, si vous leur en laissez l'occasion.

Bref, tout aurait été parfait, aux yeux de Boris Corentin, n'eût été l'absence de... Ghislaine Duval-Cochet elle-même !

Le jour même de son arrivée à Saint-François, un télégramme l'attendait à la réception de *La Métisse*, lui apprenant que sa maîtresse était retenue deux jours de plus à Los Angeles. Deux jours qui s'étaient transformés en quatre, puis en carrément une semaine entière.

En clair, lui, Boris Corentin, le plus brillant commandant de la Brigade mondaine, l'homme à femmes, l'irrésistible séducteur, le Casanova impénitent, se retrouvait avec, dans les bras, un joli petit lapin !

En trempant une nouvelle fois ses lèvres dans son Ti-Punch, il fut tout surpris de constater qu'il en était déjà à sa dernière gorgée. Pas à dire : ça se buvait vraiment tout seul, ces petites « saloperies »-là...

Raison de plus pour s'en méfier, donc. Il n'avait pas fallu plus de deux jours à Boris Corentin pour saisir le cérémonial des différents punchs qui émaillaient la journée d'un Guadeloupéen bon teint.

Ça commençait très tôt, vers cinq heures, avec le « décollage », encore appelé « mise à feu ». Celui-ci, Boris le zappait, étant encore endormi à ce

moment de la journée : on est en vacances ou on ne l'est pas...

Vers onze heures, on passait au « ti-lagoute » : il essayait, par prudence, de sauter également celui-là...

Il ne commençait vraiment sa journée de buveur qu'à midi, avec le CRS (pour Citron, Rhum et Sucre...), celui qu'il venait justement de terminer sans à peine s'en apercevoir. Puis, il se laissait aller, sur les coups de midi et demi, à un « ti-5 % », du rhum blanc nature.

Il s'abstenait généralement du « ti-pape », pris vers cinq heures de l'après-midi, et, en toute fin de journée, s'autorisait une « partante », encore appelée « pété-pied », destinée à s'endormir plus facilement...

En fait, le plus clair de la journée, alors que la température dépassait les trente degrés, Boris préférait s'abreuver des succulents jus de fruits frais de l'île (corossol, mangue, goyave, maracuja, etc.) ou encore de *mabi*, cette boisson gazeuse venue des Caraïbes, composée de liane, gingembre, muscade, anis, et mélangée à des fruits et du sucre de canne : surprenant au début, mais délicieux.

Boris Corentin consulta sa montre et constata avec un certain plaisir qu'il était près de midi et demi.

« Elle » n'allait plus tarder...

Au départ, voyant que Ghislaine lui faisait faux bond, il s'était dit que ces vacances risquaient vite de devenir assez ennuyeuses, pour ne pas employer un mot plus abrupt. Pour un homme d'action comme lui, le repos, ça va cinq minutes, et encore...

Et puis, le troisième jour, alors qu'il se promenait, nez en l'air, dans la vieille ville de Saint-François, il était tombé sur Sylvia Jolibois.

Il venait de parcourir pendant plus d'une heure l'ancien village de pêcheurs, avec ses maisons basses et ses quelques cases traditionnelles, en bois et tôle. Marchant un peu au hasard, il avait fini par déboucher sur une place adorable, la place centrale, en fait, avec sa vieille église, la mairie et, un peu plus loin, le marché couvert.

Il n'était pas assis depuis cinq minutes à la terrasse de l'un des deux cafés de la place – celle qui était à l'ombre – lorsqu'il avait vu arriver une créature sublime.

Une femme presque aussi grande que lui, vêtue d'un pantalon moulant noir et d'un tee-shirt de même couleur, très échancré devant. Ce qui permettait, au premier coup d'œil, d'apprécier la rondeur appétissante de sa croupe cambrée et l'opulente fermeté de sa poitrine.

À ses traits fins et à la couleur claire de sa peau, Boris avait tout de suite compris qu'il devait s'agir d'une métisse, ou plus exactement d'une mulâtresse, comme on disait ici, c'est-à-dire le fruit d'une union « domino » entre un Noir et une Blanche, ou l'inverse.

Elle avait le port de tête un peu dédaigneux d'une princesse, la démarche altière et lente, l'air de ne voir absolument personne autour d'elle. Avec, en plus, dans ses grands yeux sombres, une sorte d'indéfinissable tristesse. Au moment où elle arrivait à sa hauteur, l'ensemble fit penser Boris aux deux premières strophes d'un poème de Baudelaire :

*La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;
Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.*

Au moment où elle était passée devant sa table, leurs regards s'étaient croisés, sans que Boris puisse déceler la moindre lueur d'intérêt dans celui de la mulâtresse. Il se demanda même, durant une seconde, si elle l'avait réellement vu. Ce qui n'était pas très glorieux pour sa fierté de mâle...

Et puis, alors qu'elle était déjà deux ou trois mètres plus loin, elle s'était brusquement arrêtée. Elle était restée quelques secondes immobile, comme si quelque chose venait de la frapper. Ou comme si elle hésitait.

Elle avait brusquement pivoté sur elle-même et était revenue se planter devant la table de Corentin, l'enveloppant de son admirable regard à la fois très doux et vaguement triste.

— Vous allez sans doute me prendre pour une folle... avait-elle murmurée, d'une voix assez grave mais délicieusement veloutée.

— Si vous restez debout, c'est possible, mais si vous vous asseyez, sûrement pas ! avait souri Boris, en tirant la chaise libre à sa droite.

Elle s'était posée lentement, avec la souplesse et la grâce d'une jeune féline.

— C'est très bizarre, reprit-elle, sans tourner la tête vers lui, mais lorsque nos regards se sont croisés, je me suis dit que j'allais m'en vouloir longtemps, si je poursuivais mon chemin comme si de rien n'était...

— *Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais, / Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !* murmura Boris, toujours pris par le même poème de Baudelaire.

Enfin, elle avait lentement tourné la tête vers lui et lui avait offert les deux rangées de perles éclatantes de son sourire, tout en baissant les yeux.

— C'est exactement ça... avait-elle murmuré, en posant sans façon, mais après une ultime hésitation perceptible, sa main sur celle de Boris.

Depuis trois jours, Boris Corentin et Sylvia Joli-bois – puisque c'était le

nom de la mulâtresse – se retrouvaient quotidiennement, entre une et trois heures, moment où la jeune femme fermait sa boutique de vêtements.

Et, à chaque fois, elle se donnait à lui avec une sorte de sensualité furieuse, des inventions érotiques qui les laissaient tous les deux sur le flanc.

Entre deux étreintes fougueuses, qui avaient toujours lieu dans des endroits insolites, suivant la volonté de la jeune femme, Sylvia lui racontait sa vie par bribes.

Dès leur première rencontre, au café, elle lui avait avoué 41 ans, avec la fierté d'une femme qui sait très bien qu'elle en paraît dix de moins.

Corentin avait ainsi appris qu'elle était le fruit de l'union entre un *blanc pays* – l'équivalent Guadeloupéen des *békés* de la Martinique, ces descendants des anciens planteurs européens – et une mulâtresse.

Sylvia lui avait aussi parlé de son mari, disparu sans prévenir et sans laisser de trace, dix ans plus tôt. Elle lui avait enfin appris qu'elle avait une fille de 19 ans, Clémence, née de ce mariage, qui était partie pour Paris quelques mois plus tôt, dans l'espoir de devenir mannequin.

Mais, quand Boris Corentin lui avait posé une ou deux questions à propos de l'adolescente, Sylvia Joli-bois s'était fermée comme une huître et avait répondu avec un tel vague qu'il n'avait pas insisté.

De toute façon, ce n'était pas tellement l'histoire de sa famille qui intéressait Corentin, chez cette jeune femme qui avait opportunément surgi dans ses vacances pour « remplacer » Ghislaine, toujours coincée à Los Angeles.

— Alors, il est dans les nuages, mon beau *métro*^[2] ? fit alors une voix chantante, juste à la droite de Corentin.

Une fois de plus, ce dernier fut frappé par la lumineuse beauté de Sylvia, qui le contemplait avec un sourire un peu pâlot. Mais, aussitôt après, il se fit la réflexion qu'elle semblait encore plus triste que d'habitude.

Car, en dehors des moments où le plaisir sexuel prenait possession d'elle, Sylvia avait toujours l'air triste, tracassée par quelque chose qu'elle ne voulait pas dire.

— Il n'est pas dans les nuages, répondit Boris en se levant pour l'enlacer, il savourait à l'avance le plaisir de te voir... et de te voir chez lui ; enfin !

Car, jusqu'à la veille, Sylvia avait toujours refusé de venir à *La Métisse*, sous prétexte qu'elle pourrait tomber sur quelqu'un qu'elle connaissait, et aussi d'amener Boris chez elle, en invoquant le côté « langue de pute » de la gardienne du petit immeuble cossu où elle vivait.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? s'était étonné Corentin. Tu es majeure et ton mari a disparu depuis dix ans !

— C'est à cause de Clémence, avait éludé Sylvia. Quand elle reviendra de métropole, je ne veux pas qu'elle... Enfin, tu comprends, non ?

Et puis, la veille, au moment de leur séparation, alors que rien ne le laissait prévoir, elle avait brusquement dit à son amant :

— Si tu as toujours envie que je vienne te voir à ta résidence, j'y serai demain, à une heure et demie, d'accord ?

Autant demander à un assoiffé ce qu'il dirait d'un demi de bière bien frais...

Après l'avoir longuement embrassée, tout en laissant glisser ses mains le long du dos sinueux de sa maîtresse, Boris s'écarta légèrement de Sylvia pour l'admirer.

Elle avait choisi de mettre une petite robe bleue, toute simple et assez sage, mais qui, sur son corps de « bombe » faisait le même effet que la plus érotique et sophistiquée des tenues. En tout cas sur un mâle aussi hautement inflammable que Boris Corentin...

C'est Sylvia qui le prit par la main et l'entraîna avec une douce autorité à l'intérieur de la petite maison rose. Avec une sorte de sens divinatoire, elle alla directement, sans se tromper ni hésiter, à la porte de la chambre.

Une fois à l'intérieur, tournant le dos à Boris, elle saisit le bas de sa petite robe et, d'un geste à la fois rapide et d'une élégance folle, la fit passer par-dessus sa tête, avant de la laisser négligemment tomber sur le carrelage.

Elle ne portait rien dessous.

En découvrant – ou plutôt en redécouvrant – la croupe merveilleusement cambrée et ferme, au-dessus des longues jambes à la fois fines, musclées et voluptueuses, Boris sentit son sexe s'ériger à toute vitesse, à l'intérieur de son pantalon de toile légère.

Les mains nouées derrière sa nuque, Sylvia pivota gracieusement sur les talons, afin de lui offrir la version « pile » de son corps magnifique, avant de lui faire face à nouveau.

Ses yeux s'étaient mis à crépiter d'une lumière nouvelle, chassant toute tristesse de son regard sombre, signe annonciateur chez elle d'un désir naissant, qui allait rapidement monter en puissance.

Avant de la rejoindre, Boris s'offrit durant quelques secondes le plaisir d'admirer la finesse de son cou de gazelle, la ligne élégante de ses épaules, la lourdeur ferme de ses seins, agrémentés de larges aréoles sombres et de pointes fièrement dressées, de son ventre incroyablement plat pour une femme de son âge ; et enfin du triangle noir et frisé de son pubis, minutieusement taillé.

Sylvia se renversa brusquement en arrière, se laissant tomber sur le lit. Puis, avec une impudeur tranquille, qui fouetta les sangs de Corentin, elle releva les genoux et ouvrit grand ses cuisses couleur de miel.

— Viens en moi ! implora-t-elle d'une voix changée, plus rauque, une voix de femelle. Viens dans mon ventre tout de suite, j'en ai envie ! Je veux

que tu me baisses très fort... Comme une brute !

Tout en se débarrassant fébrilement de son pantalon et de son tee-shirt, Corentin ne pouvait plus détacher ses regards de la fente rose et délicatement emperlée de rosée, qui se devinait au centre de la petite forêt triangulaire s'offrant complaisamment à sa convoitise.

Lorsqu'il fit glisser son slip le long de ses cuisses musclées, sa verge jaillit à l'horizontale, exceptionnelle de taille, impressionnante de raideur.

Avec une sorte de plainte rauque et impatiente, Sylvia tendit les deux bras vers lui, les mains tremblant d'une impatience mal contenue.

Boris grimpa sur le lit et l'enlaça doucement entre ses bras. Aussitôt, son membre tendu vint buter contre la fleur délicate sa partenaire.

D'un mouvement des reins à la fois lent, régulier et puissant, il s'enfonça en elle jusqu'à la garde.

Et découvrit avec une sorte de fièvre délicate que le puits étroit où il venait de coulisser de toute sa longueur avait la douceur du paradis.

Mais qu'il était également chaud comme l'enfer...

Moins de dix minutes plus tard, tellement leur désir était intense, ils reposaient sur le flanc, dans les bras l'un de l'autre, le corps couvert d'une fine pellicule de sueur, le souffle encore court du plaisir qui venait de les faucher. Et avait fait hurler Sylvia à pleins poumons, sans qu'elle se préoccupe des oreilles éventuelles...

Boris Corentin commençait seulement à s'apaiser, tout en caressant doucement les épaules et le cou de sa partenaire, lovée contre lui, lorsqu'il sentit soudain quelque chose d'humide et tiède couler le long de son autre bras, sur lequel reposait la tête de sa maîtresse.

Lorsqu'il se tourna vers elle, il fut très surpris de constater que de grosses larmes sortaient de ses yeux. Sylvia pleurait sans sanglots, sans bruit. Juste ces larmes qui coulaient, comme un trop-plein de chagrin ou de douleur.

— C'est rien du tout, ça va passer... dit-elle précipitamment, pour couper court à la question qu'elle sentait venir.

— Une femme comme toi ne pleure pas pour rien... observa doucement Boris, en caressant son visage avec tendresse. Et si tu me disais enfin ce qui te tracasse ? Depuis que je te connais, tu as presque toujours le même air triste.

— Sauf quand tu me fais l'amour ! dit-elle en s'efforçant de sourire, mais sans y parvenir tout à fait.

— J'en suis flatté, mais ça ne change rien au problème ! répliqua Boris, d'une voix un peu plus ferme. Je trouve que c'est me faire bien peu confiance, de me cacher ce qui semble te préoccuper à ce point-là...

Et, comme poussé par une intuition qu'il n'avait pas sentie venir lui-même, il ajouta :

— C'est à cause de ta fille, Clémence ? Tu t'inquiètes pour elle parce

qu'elle est loin ?

Alors, brusquement, comme cède un barrage, Sylvia éclata en sanglots, en se jetant sur le torse de Corentin, comme une petite fille effrayée, qui cherche protection et réconfort.

— Je n'en peux plus d'angoisse, Boris ! finit-elle par dire, lorsque la crise fut un peu passée. Déjà, quand Clémence était encore ici, avec moi, je m'inquiétais pour elle...

— Pourquoi ?

— On a toujours eu des rapports difficiles, elle et moi, soupira Sylvia, en se calmant tout à fait. Enfin, depuis qu'elle est adolescente, en tout cas. Je crois que... ça paraît prétentieux à dire mais... je crois qu'elle était jalouse de ma beauté. Furieuse que les hommes se retournent sur moi plutôt que sur elle. C'est d'autant plus idiot qu'elle est superbe ! Seulement, elle prenait un malin plaisir à se fringuer n'importe comment, avec des trucs informes. À une époque, c'est tout juste si elle se lavait ! En plus, sous prétexte que je suis athée et plutôt de gauche -« bobo », comme elle disait -, elle s'était mis en tête de retrouver sa « religion primitive », toujours comme elle disait, et en dernier elle fréquentait des espèces d'allumés du vaudou, ou je ne sais quelle superstition du même genre. Tout ça, rien que pour me faire chier ! Excuse-moi : je m'angoisse tellement que j'en deviens grossière...

— C'est peut-être pour ça qu'elle est finalement partie pour la métropole, suggéra doucement Corentin : pour pouvoir exister autrement que dans ton ombre...

— Oui, probablement... soupira Sylvia. Seulement, là, ça fait plus de quinze jours que je n'ai plus aucune nouvelle. Alors qu'au début elle se débrouillait quand même pour me téléphoner tous les trois ou quatre jours. J'ai peur qu'il lui soit arrivé quelque chose, Boris ! Et je ne connais personne, en métropole. Personne pour m'aider...

Boris Corentin prit une profonde inspiration, avant de murmurer :

— Moi, je peux peut-être t'aider... Enfin, pas directement, évidemment, puisque je suis ici !

Il venait de penser aux deux personnes en qui il avait à peu près autant confiance qu'en lui-même.

Le capitaine Aimé Brichot, son coéquipier de toujours, et le lieutenant Géraldine Hébert, la jolie nouvelle recrue des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine, à laquelle lui-même appartenait.

CHAPITRE III



— Qu'est-ce qu'il fout, le doc ? Je lui avais demandé d'être là à sept heures, merde !

Alexandre Oblomov reposa son verre de vodka glacée sur le guéridon d'acajou, à droite de son profond fauteuil de cuir, d'un geste un peu trop brusque.

— Calme-toi, mon chéri, voyons ! murmura la superbe jeune femme aux cheveux gris cendré, lovée dans le canapé, en face de lui. Il n'est jamais que sept heures dix...

— M'en fous ! grommela Oblomov, d'un air buté. Je lui avais dit sept heures, c'est tout...

Il avait toujours détesté qu'on le fasse attendre. Dans son esprit, si les gens étaient scrupuleusement ponctuels avec lui, c'était un signe que son pouvoir sur eux était toujours aussi fort. Dans le cas contraire... il fallait sévir sans attendre. Sinon, c'était l'anarchie qui s'installait. Le navire qui se mettait à prendre l'eau. Le bordel, quoi.

Jusqu'à présent, depuis trente ans qu'il était dans les affaires, c'était un principe qui avait toujours très bien réussi à Alexandre Oblomov.

Il venait de fêter ses 52 ans, deux semaines plus tôt. Au caviar, comme il se doit, vu son origine russo-ukrainienne. Avec une cinquantaine de personnes qui se croyaient ses amis et n'étaient rien de plus que ses obligés.

Alexandre Sergueïevitch Oblomov n'avait pas d'amis, il n'en avait jamais eu, du plus loin qu'il puisse se souvenir. Enfant timide, introverti même, il ne se rappelait pas s'être jamais lié à aucun de ses camarades de classe. Ni à Amiens, où ses parents avaient échoué à la fin des années quarante, en provenance de la Russie stalinienne, et où il était né ; ni, plus tard, à Pointe-à-

Pitre, en Guadeloupe, où son père, Serge Mikhaïlovitch, avait finalement trouvé un poste de professeur de mathématiques dans une institution privée – travail qui leur permettait tout juste de survivre.

L'amitié, les jeux, les flirts, Alexandre avait remplacé tout ça par le travail. Avec un seul but en tête : faire fortune, de manière à pouvoir écraser tous ceux qui le regardaient de haut et se moquaient de son nom de « ruskof »...

Il avait à peine plus de vingt ans lorsqu'il s'était lancé, pratiquement sans un sou, dans le commerce des fruits exotiques, entre les Antilles et la métropole.

Ç'avait tout de suite très bien marché pour lui.

Mais, paradoxalement, cette première réussite n'avait engendré chez Oblomov que plus de frustrations encore. Car il s'était très vite rendu compte que ce type d'activité commerciale ne le mènerait jamais à la fortune et à la puissance dont il rêvait toutes les nuits ou presque. Tout juste à une certaine aisance bourgeoise, situation à ses yeux parfaitement méprisable...

Tout avait changé au début des années 90, avec l'effondrement de l'Union soviétique, la chute du mur de Berlin et, finalement, l'anéantissement de tout le bloc de l'Est. Alexandre Oblomov avait été un des premiers à comprendre, dès l'arrivée de Gorbatchev au pouvoir, que la chute du communisme était pour bientôt. Et que, inéluctablement, tous ces pays allaient être pris par une soif inextinguible de consommation « capitaliste ». Donc, il faudrait bien qu'il se trouve des gens pour leur vendre ce dont ils auraient besoin, ou simplement envie...

Oblomov avait alors fait un pari risqué sur le futur, une sorte de saut dans le vide, sans filet ni élastique. Pour se dégager des capitaux, il avait vendu sa société d'import-export et avait commencé à multiplier les voyages dans toute l'Europe de l'Est, principalement en URSS et en Pologne : parlant couramment le russe et l'ukrainien – auquel le polonais ressemble beaucoup –, il avait un avantage naturel sur ses éventuels concurrents commerciaux. Évidemment, si les différents régimes communistes se montraient plus résistants qu'il ne le pensait, il se retrouverait irrémédiablement ruiné au bout de quelques années. Mais Alexandre Sergueïevitch Oblomov croyait en son étoile...

Il avait eu raison. À partir de 1989, il ne lui avait pas fallu plus de dix ans, pour devenir l'un des plus gros fournisseurs commerciaux de plusieurs pays ex-communistes. Et pour se retrouver à la tête d'une fortune dont la partie « avouable » dépassait déjà les cent millions d'euros.

Sans parler de ce que lui rapportaient ses affaires « non officielles », et dont les énormes profits étaient bien planqués dans les différents paradis fiscaux qu'offrait la planète Terre à ses habitants les plus malins et les moins alourdis de scrupules encombrants...

Alexandre Oblomov était au sommet de sa puissance commerciale et financière lorsque, à l'orée des années 2000, à l'occasion de la signature d'un important contrat, à Budapest, il avait fait la connaissance d'Alexandra Portchartski.

De 23 ans sa cadette, d'origine russe comme lui, cette superbe jeune femme à la beauté froide, à la plastique parfaite, aux yeux d'un bleu aussi clair que les siens, faisait office d'interprète entre ses commanditaires hongrois et lui, durant les trois jours prévus pour les dernières négociations.

Ayant pour principe de ne jamais mélanger « le cul et le fric », comme il disait abruptement, Alexandre avait mis un point d'honneur à ne pas lui adresser un seul regard durant ces trois jours. Mais, dès le contrat signé, en milieu du dernier après-midi, il l'avait invitée à passer la soirée avec lui.

Comme toujours avec les femmes, il avait frappé très fort, histoire de l'assommer du premier coup :

— Nous prenons mon jet privé dans deux heures : une suite nous attend au Gritti, à Venise... lui avait-il asséné, d'un ton qui ne suggérait aucune possibilité de refus.

De toute façon, Alexandra Portchartski n'avait aucunement l'intention de refuser l'invitation. Dans la mesure où, depuis deux jours et demi, elle se torturait la cervelle pour trouver le moyen de « harponner » solidement ce multimillionnaire qui lui tombait du ciel.

Car, à 24 ans, la belle Russo-Hongroise en avait assez de végéter. Pas question pour elle de faire l'interprète toute sa vie, pour un salaire tout juste décent. En plus, Budapest, les Hongrois, le froid, la grisaille : tout ça lui sortait par les yeux. Elle se sentait faite pour le luxe, les honneurs, les voyages, le soleil, les palaces...

Bien sûr, elle avait déjà eu un certain nombre d'amants du genre friqué, qui lui avaient fait de très beaux cadeaux. Mais aucun n'était assez riche pour ses rêves.

Alexandre Oblomov, si.

En plus, malgré sa presque cinquantaine, elle ne le trouvait pas mal, avec ses cheveux très blonds, son regard clair, sa stature massive. Elle lui trouvait bien les traits un peu mous, le faciès un peu trop russe, mais bon...

Deux mois après une torride première nuit, dans la suite du Gritti, au bord du Grand Canal, au cours de laquelle Alexandra avait déployé des trésors d'imagination et d'audace érotiques, elle devenait Madame Oblomov, à l'issue d'un somptueux mariage célébré devant trois cents personnes, dans un palace des Seychelles.

C'est seulement la veille de la cérémonie qu'Alexandre Oblomov avait réellement pris conscience que sa future épouse portait finalement le même prénom que lui, en version féminine bien entendu. Et, bien qu'il ne se jugeât pas superstitieux, ça lui avait paru un excellent présage.

La suite avait confirmé cette intuition. Lorsqu'il y réfléchissait, Oblomov se disait qu'il ne pouvait que se féliciter de son choix.

Alexandre était une épouse parfaite : supérieurement belle et intelligente, elle pouvait être brillante si les circonstances le demandaient, ou au contraire discrète et effacée lorsque les tractations commerciales de son mari l'exigeaient.

Et puis, surtout, cerise sur le gâteau, elle était entrée sans la moindre répugnance – bien au contraire ! – dans les fantasmes les plus secrets et les moins avouables d'Alexandre.

Au point de devenir sa complice, dans ses jeux érotiques les plus pervers.

En clair, jugeait Alexandre Oblomov, tout en se resserrant une solide rasade de vodka Stolichnaïa, tout était parfait. Il avait la vie opulente à laquelle il aspirait étant gamin ; il possédait une femme comme aucun de ceux qui se moquaient de lui à l'école n'aurait pu en rêver ; il était à la tête d'une fortune colossale ; et, dans un certain nombre de pays, les dirigeants politiques et économiques filaient doux devant lui, en privé.

Oui, tout était parfait. Ou, du moins, *aurait* été parfait, s'il n'y avait pas eu le très fâcheux incident de la veille. Le grain de sable dans cette belle mécanique. Qui provoquait chez Alexandre Oblomov de sombres pressentiments, depuis le début de la journée.

— Et ce foutu doc qui n'arrive toujours pas ! grogna-t-il, en sifflant sa vodka d'une seule lampée brusque.

— Tu devrais arrêter de boire, mon chéri... articula Alexandra d'une voix calme, en se levant du canapé. À quoi ça rime de s'énervier comme ça ? Ne t'en fais pas : on finira par régler le problème...

Lorsqu'ils étaient seuls, ils s'exprimaient en russe. Ce qu'ils faisaient également devant les domestiques, lorsqu'ils ne voulaient pas être compris d'eux. Sinon, l'ayant appris très jeune, Alexandra parlait un français parfait et absolument sans trace d'accent.

Dans le mouvement qu'elle fit pour se mettre debout, Oblomov aperçut en même temps sa poitrine lourde par l'échancrure de sa veste de tailleur strict, et le fin triangle d'or de son intimité, sous sa jupe.

Alexandra ne portait *jamais* de culotte, quelles que soient les circonstances.

Par contre, ses seins fermes et laitueux étaient mis en valeur par un soutien-gorge à balconnets, en fine dentelle noire ; comme deux superbes fruits sur leur présentoir...

En balançant ses hanches pleines, la jeune femme vint se planter entre les genoux écartés de son mari, un petit sourire trouble étirant ses lèvres fines.

— T'as envie d'un petit plaisir, mon gros moujik ? murmura-t-elle, avec une petite moue de gamine perverse.

Alexandre se sentit frissonner. Lorsque sa femme employait ce sobriquet de « moujik » avec lui, ça signifiait qu'elle se sentait « d'humeur chienne », comme elle disait elle-même, en toute simplicité.

Aussitôt, il sentit son sexe se mettre en mouvement, sous la toile légère de son pantalon ample.

Lui qui avait toujours pris et jeté les femmes comme de vulgaires mouchoirs en papier, il n'en revenait pas qu'après plus de cinq ans Alexandra continue à lui faire autant d'effet.

Peut-être était-ce lié, pensait-il, au secret érotique qui les unissait...

Il ne répondit rien à la question d'Alexandra. Un silence que la jeune femme prit pour une acceptation tacite. Elle se laissa doucement tomber à genoux devant son mari et entreprit de le dégager.

— Comme il est gros et dur, mon moujik ! souffla-t-elle, en amenant à l'air libre un sexe épais et noueux, d'une raideur exemplaire.

Après avoir passé un bout de langue rose sur ses lèvres brillantes, elle posa sa bouche sur le gros champignon grenat qui dodelinait juste devant son visage. Puis, très lentement, avec une sorte de ronronnement de plaisir, elle fit coulisser le membre viril jusqu'au fond de sa gorge, tout en palpant délicatement les bourses duveteuses qu'elle avait prises dans sa paume.

Au même moment, ils entendirent distinctement le carillon à deux tons de la porte d'entrée de l'hôtel particulier, situé au fond d'un grand parc, sur les hauteurs de Saint-Cloud.

Alexandre amorça le geste de repousser sa femme. Mais Alexandra se cramponna à son sexe, comme un enfant qui refuse d'abandonner une friandise longtemps convoitée. Elle leva vers Oblomov un regard pétillant de vice.

— Non, laisse-moi continuer... murmura-t-elle, d'une voix à peine reconnaissable.

Comme il savait parfaitement ce qui excitait sa jeune femme, Alexandre la laissa engoutir de nouveau sa verge entre ses lèvres douces.

Quelques secondes plus tard, deux coups discrets furent frappés à la porte du grand salon, dont les trois fenêtres donnaient sur le parc, parsemé d'arbres centenaires et, pour le moment, battu par une pluie fine et drue.

— Oui ! aboya Oblomov, d'une voix que le plaisir rendait un peu brumeuse.

La porte s'ouvrit sur un homme en costume noir, taillé en colosse, au crâne entièrement rasé et luisant, au cou de taureau, le visage assombri par d'épais sourcils noirs et une grosse moustache de même couleur.

Varlam, le « majordome » qu'Oblomov avait ramené de Kiev, trois ans plus tôt. Il ne parlait que l'ukrainien, plus quelques mots de français qui lui suffisaient pour se débrouiller tant bien que mal avec les commerçants de

Saint-Cloud, lorsqu'il avait affaire à eux.

Varlam ne broncha pas, en découvrant sa maîtresse agenouillée devant son maître, et occupée à engloutir son sexe dans sa bouche. Quant à Alexandra, sentir la présence du colosse dans son dos lui fit avaler encore plus sensuellement la verge qui l'étouffait à moitié.

C'est elle qui avait décrété que les domestiques leur étaient tellement inférieurs qu'ils ne comptaient pas plus que... mettons un animal de compagnie. Pour ne pas dire un simple élément du mobilier. Par conséquent, il n'y avait aucune raison de se gêner pour eux...

En réalité, cette « théorie sociale » un peu particulière, et politiquement très incorrecte, n'était qu'une bonne excuse pour assouvir ses penchants exhibitionnistes.

Évidemment, ce caprice érotique avait son revers, sur le plan pratique : plusieurs domestiques, principalement féminins il faut bien le dire, avaient rendu leur tablier au bout de quelques jours, à la rigueur quelques semaines, sous prétexte qu'il ne leur était plus possible de faire correctement leur travail, « compte tenu des habitudes de Madame »...

— Monsieur, le docteur vient d'arriver et demande à être reçu par Monsieur et Madame... dit Varlam en ukrainien, d'un ton parfaitement impassible, mais en s'efforçant néanmoins de regarder ailleurs.

— Qu'il vienne, qu'il vienne : c'est vraiment pas trop tôt ! répondit Oblomov, en repoussant doucement Alexandra de son sexe tendu au maximum.

Cette fois, la jeune femme se laissa enlever son « jouet » et alla reprendre sa place sur le canapé, sans un regard pour Varlam : avec les domestiques, on pouvait faire ce qu'on voulait, mais pas devant les visiteurs...

Quelques secondes plus tard, la porte du salon se rouvrit, pour laisser entrer un petit homme Noir, bedonnant et gras, à demi chauve, sanglé dans un costume marron qui le faisait paraître encore plus gros. Son visage rond transpirait abondamment, comme s'il venait de courir un cent mètres en plein soleil. Il avait l'air d'avoir une petite cinquantaine d'années.

Sur un vague signe de la main fait par Oblomov, il s'avança jusqu'au fauteuil qu'on lui désignait, en faisant craquer les lames du parquet ancien sous ses chaussures de cuir jaune, en assez piteux état.

Il s'assit lourdement, et Alexandra, avec un petit sourire en coin, se demanda si son ventre n'allait pas faire exploser le bouton de sa veste trop étroite.

Tranquillement, Oblomov se resservit un demi-verre de vodka, en oubliant ostensiblement d'en proposer à son visiteur, qui semblait assez mal à l'aise, au milieu de ce salon trop luxueux pour lui.

— Vous devriez être là depuis un bon quart d'heure, doc... laissa tomber

Oblomov d'une voix un peu trop gentille. Vous le savez, pourtant, que j'ai horreur d'attendre : quel plaisir puéril prenez-vous à me contrarier systématiquement ?

Celui que les Oblomov n'appelaient jamais autrement que doc, comme s'ils ignoraient qu'il pût avoir un nom, se mit à transpirer encore plus et épongea machinalement son front dégarni du revers de sa manche, provoquant une petite grimace de dégoût chez Alexandra.

— J'ai eu un petit contretemps à mon cabinet, répondit-il, d'une petite voix humble. Sans parler des problèmes de circulation qui sont de plus en...

— Des problèmes de circulation en plein mois d'août ? le coupa sèchement Oblomov. Et pourquoi pas des bouchons dus au verglas, pendant que vous y êtes ? Bon, passons, ce n'est pas pour ça que je vous ai demandé de venir...

Alexandre Oblomov prit le temps d'avaler une nouvelle gorgée de vodka, avant de poursuivre, d'une voix redevenue parfaitement calme :

— Doc, il va falloir que vous nous organisiez une nouvelle cérémonie rapidement : nous avons besoin d'une nouvelle fille...

Dans un premier temps, le docteur eut l'air de ne pas comprendre ce qu'on lui demandait. Puis, d'un coup, ses yeux s'agrandir et sa bouche s'ouvrit toute seule.

— Une... Une nouvelle fille ? bafouilla-t-il. Vous voulez dire une... enfin, une...

— Une autre zombie, oui, compléta calmement Oblomov. Figurez-vous que celle qui était là depuis dix jours, et qui nous donnait d'ailleurs toute satisfaction, à mon épouse et à moi-même, figurez-vous, donc, que cette « chose » a trouvé le moyen de nous fausser compagnie hier soir et qu'elle a proprement disparu dans la nature.

Pour le coup, le médecin vira au gris et ses épaules déjà tombantes s'affaîsèrent encore plus.

— Disparu ? Disparu ? répéta-t-il d'une voix blanche. Mais c'est dramatique ! C'est extrêmement dangereux pour nous... pour moi... Vous ne vous rendez pas compte !

— Vous n'allez pas me faire la leçon, j'espère ? intervint sèchement Oblomov, avec une certaine hauteur dédaigneuse dans le ton. D'abord, quel danger voulez-vous qu'il y ait ? La « chose » n'avait pas de famille, c'est vous qui me l'avez assuré ! Et, dans l'état où elle est maintenant, ce n'est sûrement pas elle qui va nous trahir, si ?

Ces arguments parurent rasséréner quelque peu le petit homme bedonnant.

— Oui, évidemment, vu comme ça... murmura-t-il, en s'épongeant à nouveau le front. N'empêche que recommencer avec une autre... Je ne sais pas si...

Alexandre Oblomov se leva brusquement de son fauteuil et se dirigea vers la porte du salon, en laissant tomber d'une voix négligente :

— Bien, puisque nous sommes d'accord sur le principe, je vous laisse régler les détails pratiques avec ma femme. J'ai plus important à faire, moi...

Et il quitta la pièce, à grandes enjambées, sans même attendre la réponse du docteur.

— Votre mari ne se rend pas compte de ce que ça représente, d'organiser une cérémonie comme celle-là ! se mit à gémir le petit homme, dès qu'il fut seul dans le salon avec Alexandra. C'est très délicat...

Alexandra Oblomov croisa ses jambes. Lentement et très haut. Du coup, en découvrant ses cuisses nues, pratiquement jusqu'au triangle doré de son intimité, le médecin se tut brusquement, le regard braqué sur ces trésors entrevus.

Alexandra savait parfaitement l'effet qu'elle avait toujours fait à ce petit homme noir, depuis qu'ils se connaissaient. Et elle en jouait sciemment, froidement. C'est même pour ça que son mari s'était éclipsé : pour qu'elle utilise ses charmes afin « d'emporter le morceau », comme il disait.

D'un tempérament plutôt jaloux et suspicieux, Alexandre Oblomov ne l'était pas du médecin : il savait à quel point son obésité et le fait qu'il dégouline perpétuellement de sueur dégoûtaient sa femme. Mais il savait aussi que, pour amener le doc à les servir, elle saurait l'allumer correctement...

De fait, le petit homme grassouillet semblait comme hypnotisé par ce que la jeune femme qui lui faisait face découvrait de son anatomie.

Il en devenait comique, avec ses yeux qui allaient sans cesse et très rapidement des cuisses d'Alexandra jusqu'au renflement généreux de sa poitrine, avant de revenir fouiller sous la jupe, à la recherche du mystère blond qu'il savait s'y trouver, pour l'avoir plusieurs fois aperçu.

Pour faire bonne mesure, Alexandra décroisa de nouveau ses longues jambes, avant de les recroiser lentement dans l'autre sens. En même temps, d'un geste discret et rapide, elle défit le bouton supérieur de sa veste de tailleur, dévoilant d'un coup plus de la moitié de ses seins à la peau laiteuse.

Les mains crispées sur les bras de son fauteuil, le malheureux toubib ne semblait même pas s'apercevoir de l'impressionnante érection qui faisait pointer son pantalon vers le haut, comme un chapeau de clown.

Mais Alexandra, elle, s'en avisa. À sa grande surprise, sans que son dégoût physique pour le petit homme ne disparaisse pour autant, elle en ressentit une brusque chaleur dans le bas du ventre.

Et, sans même réfléchir au fait que son mari pouvait choisir de revenir inopinément au salon, elle décida de pousser le petit jeu un peu plus loin qu'elle n'aurait dû.

Elle se leva et vint se planter juste devant le docteur, qui semblait prêt à

exploser.

— Doc, je sais que vous m'avez toujours trouvée désirable... murmura-t-elle, de son affolante voix de gorge. En un mot, que vous mourez d'envie de me baiser.

Le pauvre homme, l'esprit complètement tourneboulé, esquaissa un geste de dénégation.

— Voyons, ne dites pas le contraire ! protesta Alexandra, avec un petit rire trouble. D'abord, parce que ce serait mufler de votre part, et ensuite parce que l'érection que vous arborez en ce moment se chargerait bien de démentir vos paroles !

Instinctivement, le médecin joignit ses deux mains devant sa braguette, pour tenter de dissimuler la malencontreuse protubérance.

— N'ayez pas honte de bander pour moi, minaуда Alexandra, en continuant de déboutonner sa veste de tailleur. C'est toujours flatteur, pour une femme, de savoir qu'elle fait cet effet-là à un homme, vous savez !

Elle écarta lentement les pans de sa veste complètement déboutonnée, révélant le double dôme soyeux de sa poitrine opulente.

— Comment trouvez-vous mes seins, doc ? demanda-t-elle, en prenant une voix de petite fille un peu perverse. Ils vous plaisent ? Oui, je crois que oui... Et vous n'avez pas encore vu le meilleur...

Lâchant sa veste, Alexandra saisit le bord inférieur de sa jupe, des deux côtés, et la fit lentement, très lentement remonter le long de ses cuisses fuselées, à la peau aussi blanche que celle de sa poitrine.

Jusqu'à ce que les boucles d'or de son intimité apparaissent, à quelques dizaines de centimètres des yeux exorbités de sa victime.

À travers la fine toison, on distinguait assez nettement les replis soyeux et corallins du sexe, ainsi que le léger renflement du clitoris.

Tout en émettant un gargouillis pitoyable, le doc étendit son bras courtaud, dans l'intention manifeste de plonger ses doigts grassouilleux au centre de cet irrésistible bosquet féminin.

Alexandra se recula vivement d'un pas, en arborant une petite moue désolée :

— Malheureusement, même si je suis flattée par votre désir, il se trouve que je suis totalement fidèle à mon mari...

Le toubib eut l'impression qu'on était en train de lui passer la verge au hachoir à viande, et il crut qu'il allait se mettre à pleurer de rage frustrée.

Mais, aussitôt, tout en revenant d'un pas dans sa direction, le ventre toujours à l'air, Alexandra ajouta, en reprenant sa voix de gamine perverse :

— Mais, si vous voulez, vous pouvez vous branler, en regardant mon petit bijou : ça, c'est pas tromper ! Enfin, à mon avis... Qu'est-ce que vous en dites ? Je dois avouer que ça m'exciterait beaucoup de vous voir « opérer »...

Avec des gestes fébriles, sans avoir pleinement conscience de ce qu'il faisait, en ayant l'impression de barboter en plein rêve, le doc se dégrafa et mit au jour un sexe de taille normale, mais nanti de testicules si énormes qu'ils le faisaient paraître presque trop petit.

— Elle est très belle... murmura Alexandra, en glissant un doigt dans la fente nacrée de son intimité, cependant que le médecin commençait à agiter son membre tendu à se rompre.

Elle se forçait de moins en moins. Ce n'est pas tellement que son partenaire improvisé la dégoûtait moins qu'avant. Non, c'est plutôt l'inédit de la situation, son côté pervers qui l'excitait. N'importe quel autre homme aurait fait l'affaire.

De fait, elle ne fut pas surprise de trouver sa corolle intime déjà inondée de désir. Et, lorsque le bout de son index débusqua le petit bouton de chair dure et frémissante, niché tout en haut de sa conque, elle sentit une délicieuse décharge électrique la parcourir tout entière.

D'un coup, avec un soupir rauque, le corps arqué vers l'avant, elle s'empala sur ses propres doigts, comme elle l'aurait fait sur un sexe d'homme.

En face d'elle, le doc agitant son membre dur avec une telle brutalité qu'on aurait pu croire qu'il cherchait à l'arracher de son ventre.

Alexandra ne le quittait pas des yeux. Obligée de reconnaître que, même s'il appartenait à un homme qui ne lui plaisait pas du tout, le sexe mâle lui faisait toujours autant d'effet.

À cette seconde, elle aurait donné beaucoup pour que son mari assiste à la scène et puisse la prendre puissamment, comme il savait le faire. Peut-être même que, pour la punir de se donner en spectacle, il l'aurait sodomisée, un traitement que, contrairement à beaucoup de femmes, elle avait toujours trouvé délicieux.

En attendant, ses doigts allaient de plus en plus vite dans son ventre en feu, tandis que son partenaire occasionnel se masturbait avec une véritable frénésie.

La jouissance les faucha en même temps, et avec une rapidité qui les surprit autant l'un que l'autre.

Alexandra dut se mordre violemment la lèvre inférieure pour s'empêcher de crier son plaisir, cependant que celui du toubib, le corps tendu comme un arc, jaillissait par impétueuses saccades, en longs filaments crémeux et blanchâtres, qui retombèrent en pluie sur le parquet impeccablement ciré.

Ils se rajustèrent aussi hâtivement l'un que l'autre, comme honteux de cette folie brève mais intense qui les avait empoignés sans prévenir.

Alexandra fut la première à reprendre ses esprits. D'une voix redevenue calme, elle dit :

— Ce sera notre petit secret, n'est-ce pas ? En échange, je compte sur

vous pour ce que vous a demandé mon mari, n'est-ce pas ? Nous vous donnons quarante-huit heures pour trouver une « candidate » appropriée.

— Je... Je vais tâcher de vous arranger ça... balbutia le doc, encore sonné par ce qui venait de lui arriver. Oui, je vous promets que je vais tâcher de...

— Ne « tâchez » pas : faites-le ! le contra Alexandra d'une voix sèche, tout en se dirigeant vers la porte du salon.

À mi-chemin, elle se retourna avec un petit sourire ironique sur ses lèvres fines :

— Au fait, à propos de « tache » : pensez à faire disparaître celles que vous venez de faire sur *mon* parquet, avant de vous en aller !

Là-dessus, elle quitta la pièce, d'une démarche aussi élégante et sereine que si elle venait d'avoir un simple entretien avec un fournisseur ou un domestique.

Sans un regard pour lui.

CHAPITRE IV



Les lettres alternativement bleues et mauves clignotaient dans la pénombre de la petite rue.

— On voit qu'on est en début de semaine, observa Géraldine Hébert : il n'y a pas grand monde, ce soir. C'est vrai qu'il est encore tôt...

Derrière ses lunettes de myope léger, Aimé Brichot ouvrit des yeux ronds, à la remarque de sa coéquipière. Lui, sur l'autre trottoir de cette rue du 11^{ème} arrondissement, voyait distinctement une file d'attente d'une vingtaine de personnes, qui piétinaient sous la pluie fine, afin de pouvoir entrer au *Clara Bells*. Sous l'œil impavide du cerbère taillé en armoire normande qui gardait l'entrée de ce nouveau « lieu » de la nuit branchée parisienne.

Fugitivement, il se demanda ce que ça pouvait donner un samedi soir...

La veille, alors qu'ils s'apprêtaient à quitter le bureau des Affaires recommandées, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, Géraldine et lui avaient la surprise de recevoir un coup de téléphone de Boris Corentin, depuis la Guadeloupe, où il passait ses vacances en compagnie de Ghislaine Duval-Cochet.

C'est Aimé Brichot qui avait pris la communication, et il avait justement commencé par demander à sa flèche des nouvelles de Ghislaine, qu'il n'avait pas eu l'occasion de voir depuis des mois. Il avait été un peu surpris que la jeune femme ait « posé un lapin » à Corentin. Mais déjà beaucoup moins d'apprendre que ce diable de Boris lui avait déjà trouvé une remplaçante, puisée dans le vivier féminin du cru...

Il avait d'ailleurs commencé par ironiser un peu sur le sujet, mais était immédiatement redevenu sérieux, lorsque Boris lui avait exposé le but de son appel. Il avait également branché le haut-parleur pour que Géraldine puisse suivre.

Évidemment, après avoir dûment noté les maigres renseignements que Corentin avait à lui fournir, il avait promis à son coéquipier qu'ils allaient immédiatement se mettre sur la piste de Clémence, la fille de Sylvia Jolibois. La chose leur était d'autant plus facile que ce mois d'août, pour l'ensemble de la Brigade mondaine, était particulièrement calme, pour ne pas dire franchement morne.

Comme si tous les pervers, les détraqués sexuels s'étaient eux aussi mis en vacances de leurs obsessions habituelles.

À moins que ces obsessions n'aient été brutalement refroidies par le froid anormal qui régnait sur la quasi-totalité de la France depuis le début du mois...

— T'inquiète, Grand Chef, avait claironné Géraldine, toute contente d'entendre la voix de Boris, qui lui manquait plus qu'elle ne voulait se l'avouer, on va te la retrouver, ton adolescente à problèmes !

— Je savais que je pouvais compter sur toi, Petit Bonhomme ! avait répondu Corentin, avant d'ajouter diplomatiquement : et sur mon vieux Mémé aussi, naturellement !

— Naturellement... avait répété celui-ci, avec un sourire mi-figue, mi-raisin.

Depuis que Géraldine Hébert avait été introduite aux Affaires

recommandées par Charlie Badolini, en tant qu'« électron libre », c'est-à-dire non intégrée à l'une des deux équipes du service, on ne pouvait pas dire que c'était l'amour fou, entre Aimé Brichot et la jolie rousse.

Le coéquipier de Boris Corentin ressentait une certaine jalousie, face aux sentiments qui s'étaient très vite développés entre sa flèche et la jeune lieutenant.

À la limite, il aurait préféré qu'ils couchent carrément ensemble. Comme ça, leur relation aurait évolué sur un plan qui ne le concernait pas et qui, par conséquent, ne pouvait pas faire d'ombre à l'amitié qui le liait à Boris Corentin.

Mais ça, c'était *a priori* impossible, vu que Géraldine Hébert aimait autant les femmes que Corentin lui-même, ce qui n'était pas peu dire. En un mot, la jeune policière était lesbienne, ou plutôt « féminophile », selon le néologisme qu'elle avait forgé pour son propre usage.

Bizarrement, depuis une semaine que Boris Corentin était en congé, Aimé Brichot trouvait que ça se passait plutôt mieux, entre Géraldine et lui. D'ailleurs, il se rendait bien compte que cette stupide jalousie n'existait qu'à sens unique : Géraldine Hébert s'était toujours montrée charmante avec lui. Une constatation qui l'agaçait encore un peu plus : jamais facile de se sentir idiot tout seul...

C'est comme ça que, sur les coups d'onze heures du soir, Géraldine Hébert et Aimé Brichot se retrouvaient devant l'entrée du *Clara Bells*, l'un des nouveaux rendez-vous des noctambules parisiens.

C'était l'un des deux points de départ que leur avait donnés Boris Corentin : ces derniers temps, d'après Sylvia Jolibois, Clémence travaillait ici deux ou trois soirs par semaine. Elle tenait le vestiaire.

L'autre renseignement était l'agence de mannequins avec laquelle Clémence Jolibois était entrée en contact avant son départ de la Guadeloupe : *Mod'Up*.

Géraldine Hébert s'y était rendue, en fin de matinée. On lui avait appris qu'en effet Clémence Jolibois avait fait un *book* avec eux et que l'agence lui avait même décroché trois ou quatre petits contrats de moindre importance.

Seulement, deux semaines plus tôt environ, elle avait brusquement cessé de donner de ses nouvelles, et son portable ne répondait plus.

Du coup, Aimé Brichot et sa coéquipière avaient décidé de se rabattre sur le *Clara Bells*.

— Bon, on est bien d'accord, Mémé, résuma Géraldine Hébert, juste avant qu'ils n'aillent se mettre au bout de la file d'attente : je suis « bookeuse » à l'agence *Mod'Up*, ce qui me permettra de demander des nouvelles de Clémence sans trop éveiller les soupçons. Et vous, vous êtes mon vieil oncle de province, qui a eu envie de découvrir ce que c'est qu'une nuit parisienne branchée.

Aimé Brichot eut une petite grimace comique :

— *Vieil* oncle : comme vous y allez ! Vous savez que je pourrais le prendre mal ?

C'était une autre particularité de leurs relations : alors que Géraldine et Boris Corentin s'étaient spontanément tutoyés, au début de leurs relations, Aimé Brichot et elle en étaient restés au vousoiement.

— Mais vous ne le prendrez pas mal, parce que vous savez que c'est une bonne couverture, et parce que, en plus, vous êtes un homme adorable ! répondit Géraldine. D'ailleurs, j'aurais vraiment aimé ça, vous avoir pour oncle, moi !

Malgré lui, Aimé Brichot se sentit rougir sous le compliment, qui avait l'air vraiment sincère. D'ailleurs, il devait lui reconnaître ça : Géraldine Hébert était *réellement* une fille sincère et droite.

Et, de toute façon, elle avait raison : s'ils ne voulaient pas se carboniser d'entrée de jeu, il valait mieux ne pas se présenter au *Clara Bells* en tant que policiers. Ce serait déjà bien si un hasard malheureux ne les faisait pas tomber nez à nez avec quelqu'un les connaissant « ès qualités ».

Enfin, après tout, la couverture de l'oncle de province curieux des débauches parisiennes en valait bien une autre. Même si Aimé Brichot persistait à penser qu'il n'avait vraiment pas l'âge pour...

La file d'attente s'écoula plus vite qu'ils n'auraient pu le craindre, première bonne surprise. La deuxième fut que le cerbère ne fit pas trop de difficultés pour laisser entrer l'oncle de province, même si son *look* impeccablement *british* tranchait furieusement avec le genre de l'endroit. Sans doute le sourire charmeur de Géraldine, la fossette de sa joue droite et le papillotement de ses grands yeux émeraude avaient-ils aidé l'indulgence du patibulaire physionomiste.

En principe, Géraldine Hébert avait horreur des « minauderies de pétasse », comme elle disait, mais nécessité faisait loi, pour une fois.

Ensemble, les deux policiers pénétrèrent dans le petit hall carré, assez sombre. Derrière le comptoir du vestiaire, en face de la porte mais décalé sur la droite, officiait une petite blonde assez mignonne, avec un visage rond encadré par des cheveux filasse. Elle portait une micro-jupe d'un noir brillant et un boléro vert fluo qui avait bien du mal à contenir sa poitrine plutôt généreuse et laissait à l'air libre la moitié de son ventre impeccablement plat.

Géraldine et Aimé échangèrent un bref coup d'œil entendu : s'ils étaient venus ici quelques semaines plus tôt, ils auraient probablement trouvé Clémence Jolibois, derrière le comptoir de bois verni...

Après que Géraldine eut remis son blouson à la jeune vestiaire, elle entra tout de suite dans le vif du sujet, en lui demandant si elle avait vu Clémence Jolibois, ces derniers temps.

— Pourquoi vous me demandez ça ? répondit la fille d'un air légèrement méfiant. Qu'est-ce que vous lui voulez, à Clémence ?

Comme convenu, Géraldine lui expliqua qu'elle était sa bookeuse, à l'agence de mannequins, et qu'elle aurait peut-être un travail pour elle. Explication qui parut détendre la petite blonde :

— Non, ça fait un bout de temps que je l'ai pas vue, dit-elle, en retrouvant son sourire. Mais faut dire que quand je suis là, ça veut dire qu'elle est de repos, et vice-versa. Donc, on n'a pas tellement l'occasion de se croiser. Vous devriez plutôt demander à la patronne : elle est en bas...

Géraldine la remercia gentiment et pivota vers la gauche, pour rejoindre Aimé Brichot, qui l'attendait patiemment en haut de l'escalier conduisant à la boîte proprement dite.

À ce moment, son regard croisa celui d'une petite Noire plutôt mignonne, à demi dissimulée dans l'ombre que faisait le retour du vestiaire. Elle eut l'impression bizarre que la fille allait lui dire quelque chose. Mais, finalement, la gamine tourna les talons et disparut dans le petit couloir assez sombre conduisant aux toilettes.

Géraldine Hébert rejoignit Aimé Brichot et, ensemble, ils entreprirent de descendre l'escalier entièrement tendu de velours rouge.

À chaque marche, l'intensité de la musique augmentait. Arrivé à mi-descente, Aimé Brichot avait déjà l'impression affolante que le martèlement métallique et de la batterie et des basses sortait directement de sa cage thoracique pour monter envahir sa tête afin de la faire exploser comme une vulgaire noix de coco.

Quand il déboucha enfin dans l'immense cave, il crut que son cœur et ses artères allaient exploser sous la violence des décibels, et il dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas faire demi-tour en courant.

En lui-même, il adressa une prière, muette et ardente, pour que Rose, Colette et Charles, ses trois enfants, n'aient jamais l'idée saugrenue de fréquenter ce genre d'endroit. Sinon, ils seraient totalement sourds avant d'avoir entendu les premiers mots de leurs futurs rejetons...

Du coin de l'œil, Aimé Brichot put constater la pâleur de Géraldine Hébert. Les narines pincées et la sueur perlant à ses tempes, elle n'avait pas l'air de supporter mieux que lui la brutalité inhumaine de ce traitement sonore. Ce qui, compte tenu de la dizaine d'années qui les séparait, lui fit plutôt plaisir, finalement.

Il fallut un petit moment à Aimé pour reprendre le contrôle de lui-même et observer ce qui se passait autour de lui.

Une bonne moitié de la grande salle était occupée par une piste métallique et argentée, dans laquelle les danseurs se reflétaient à l'envers. Ils étaient au moins une soixantaine, très jeunes pour la plupart, agglutinés les uns contre les autres par manque d'espace. Chacun, garçon ou fille, ondulait de façon

saccadée, sur place, sans se soucier de ce que faisaient les autres autour de lui. Comme si les torrents de décibels déversés par le DJ, le *disc-jockey*, assis au fond de la salle en surplomb de la piste, avaient pris directement possession des corps et les agitaient, tel un marionnettiste diabolique manipulant les ficelles de ses créatures.

À l'opposé de la piste se trouvait un immense bar, en acier argenté lui aussi, derrière lequel, entre les deux barmans officiant torse nu, se dressait une étonnante femme Noire aux allures presque masculines.

Rigoureusement immobile, le visage totalement fermé, elle toisait les danseurs et les buveurs d'un œil impassible, comme si elle régnait sur eux sans partage et avait fini par ne même plus les voir.

Aimé Brichot fut saisi au coude par Géraldine, qui l'entraîna vers une étroite ouverture, taillée dans la pierre du mur. À peine franchie cette espèce de faille dénuée de porte, il poussa un soupir d'intense soulagement. Par un phénomène acoustique qu'il ne parvint pas à s'expliquer, la petite pièce voûtée où il venait de pénétrer à la suite de Géraldine était presque calme, en dépit du vacarme insensé qui se déchaînait juste à côté. Peut-être, d'ailleurs, paraissait-elle calme *par comparaison* avec le vacarme précédent...

— Ça décoiffe sévère, hein ! soupira Géraldine, en se laissant tomber sur l'une des banquettes de velours rouge qui faisaient le tour de la cave. Et si je commençais par aller nous chercher un godet au bar ? Histoire de rincer le fût...

— C'est étonnant, ce don que vous avez, de toujours choisir ce qu'il y a de plus délicatement féminin, comme expression... soupira Aimé Brichot. Cela étant, oui, je veux bien une petite bière, si ça ne vous ennuie pas d'affronter une deuxième fois l'apocalypse d'à côté.

Géraldine s'apprêtait à se lever, lorsque deux personnages firent leur apparition dans la pièce voûtée. Deux femmes, pour être précis.

La première, Aimé Brichot l'identifia tout de suite. C'était la grande et sculpturale Noire qu'il avait remarquée en arrivant, derrière le bar. Vêtue d'une robe fourreau de la couleur exacte de sa peau, elle donnait presque l'impression d'être nue. Il se dégageait d'elle un mélange de noblesse racée et de sensualité sauvage, à fleur de peau. Le tout grandement tempéré par la froideur presque métallique de son visage.

Maintenant qu'il la voyait de plus près, Aimé Brichot comprit à qui lui faisait penser ce visage, précisément. Et un nom s'imposa dans son esprit.

Grace Jones.

La grande Noire avait exactement les mêmes traits durs que l'ancienne égérie de Jean-Paul Goude, la même coupe en brosse haute sur le dessus du crâne, rehaussée par les tempes rasées presque à la peau, le même sourire hautain et vaguement inquiétant, la même fixité glaciale du regard.

À côté d'elle, mais légèrement en retrait, se tenait une autre fille, Noire

elle aussi, presque aussi grande, mais beaucoup plus féminine dans sa robe rouge vif moulant avec une précision quasi obscène les lignes voluptueuses de son corps parfaitement proportionné.

— On dirait que c'est à nous qu'elles en veulent, Mémé... murmura Géraldine.

En effet, sans la moindre hésitation, les deux Noires traversaient la salle en direction de l'endroit où ils s'étaient installés.

Instinctivement, par un simple réflexe d'éducation « à l'ancienne », Aimé Brichot se leva lorsqu'elles arrivèrent à leur table, aussitôt imité par Géraldine. Aimé se rendit compte que « Grace Jones » lui rendait au moins vingt centimètres et l'autre probablement autour de dix.

Grace Jones enveloppa Géraldine d'un regard intense et s'extirpa un mince sourire.

— Bonsoir, dit-elle d'une voix qu'on aurait attendu plus grave, je suis Clarabelle Golaud, l'animatrice de ce club...

Aimé Brichot comprit d'un coup pourquoi l'endroit s'appelait le *Clara B dis...*

— Jessica, en haut, m'a dit que vous cherchiez Clémence ? reprit Clarabelle, en maintenant Géraldine sous le feu de son regard.

Un feu que la jeune policière connaissait bien : c'était celui qui incendiait ses propres yeux lorsqu'ils tombaient sur une fille qui lui plaisait.

En un mot, Géraldine aurait mis sa tête à couper que la patronne du *Clara Bells* devait nettement préférer les filles aux garçons...

Le problème, c'est que dès que les deux Noires étaient entrées dans la petite salle, c'est sur *l'autre* que Géraldine avait flashé, quasi instantanément !

Elle ouvrait la bouche pour répondre à l'interrogation de Clarabelle Golaud, mais celle-ci ne lui laissa pas le temps de parler :

— Je vous offre le champagne, décréta-t-elle d'un ton sans réplique, et je viens boire une coupe avec vous. Comme ça, nous serons plus à l'aise pour parler. Je vous laisse en compagnie de mon amie Elektra...

Ce qui faisait parfaitement les affaires de Géraldine qui, plus elle détaillait la Noire en robe rouge, plus elle la trouvait à son goût. Il ne restait plus qu'à espérer qu'elle soit elle aussi « féminophile » et qu'elle n'ait rien contre les jolies rouquines à fossette...

Elektra prit place sur la banquette, après avoir serré la main des deux policiers. Géraldine eut l'impression qu'elle gardait celle d'Aimé Brichot un peu trop longtemps dans la sienne, mais c'était peut-être une illusion.

Dans le mouvement qu'elle fit pour s'asseoir, la Noire dévoila ses longues jambes fuselées, ainsi qu'une poitrine ferme et volumineuse. Une double vision qui accéléra notablement le rythme cardiaque de Géraldine.

Comme Elektra s'était installée à côté d'Aimé Brichot, sur la banquette,

elle n'avait plus d'autre choix que de prendre place en face d'eux deux, sur l'un des petits poufs circulaires. Alors qu'elle aurait préféré s'asseoir à côté de la Noire pour être plus facilement « au contact ».

Mais, d'un autre côté, le face-à-face permettait des jeux de regards très expressifs...

— Je ne vous ai jamais vu ici... attaqua Elektra, en tournant à demi la tête vers Aimé Brichot, qui se sentait ridiculement petit à côté d'elle.

— Mon oncle vit en province et il vient assez rarement à Paris, fit très vite Géraldine, avant d'ajouter, un peu sadiquement : c'est un homme très casanier, chargé d'une femme et de trois enfants, et qui n'aime pas beaucoup être dérangé dans ses petites habitudes...

— Sauf si le dérangement est aussi séduisant que vous, Mademoiselle, ajouta galamment Aimé, non sans avoir lancé un regard noir à Géraldine.

Elektra eut un petit rire de gorge et, instinctivement, creusa les reins pour faire saillir encore plus les obus de ses seins incroyablement fermes. Qui, du coup, menacèrent de jaillir hors de son décolleté très plongeant. Ce qui n'aurait pas été pour déplaire à Géraldine, qui mourait d'envie de caresser ces superbes fruits féminins, et pas seulement du regard. Cette fille lui faisait vraiment un effet détonant...

Elle allait lancer la contre-attaque, lorsque Clarabelle Golaud revint, portant une bouteille de champagne dans un seau à glace transparent et trois flûtes. Justine se demanda pourquoi seulement trois, mais pas bien longtemps.

— Elektra, ma chérie, est-ce que ça t'ennuierait de nous laisser un moment ? demanda Clarabelle, en s'asseyant sur un pouf, juste à côté de Géraldine.

La question avait été formulée sur un ton aimable, gentil même, mais le regard glacé de la patronne disait clairement qu'il n'était pas question de ne pas obtempérer.

Elektra eut une moue désappointée, elle ouvrit la bouche pour répliquer, mais choisit finalement de se taire, de se lever dignement et de disparaître de la petite pièce.

— Alors, comme ça, vous travaillez pour *Mod'Up* ? demanda Clarabelle, après avoir servi le champagne, en posant sa main sur l'avant-bras nu de Géraldine.

Le contact de sa peau, anormalement froide, fit frissonner la jeune femme, mais pas de plaisir. Elle était en train de se dire qu'elle n'avait pas de chance : elle tombait sous le charme d'une superbe fille Noire, mais c'était pour se faire draguer par une autre, qui ne lui plaisait pas !

— Oui, depuis pas très longtemps, en fait, répondit-elle, en évitant le regard brûlant dont Clarabelle l'enveloppait. Je m'occupe d'un certain nombre de filles... dont Clémence Jolibois justement.

— À propos, Geneviève Lamoye, votre patronne, était là il y a deux soirs, fit soudain Clarabelle, en se rapprochant de sa voisine. C'est bizarre qu'elle ne m'ait pas demandé des nouvelles de Clémence, vous ne trouvez pas ?

— Moi, ça ne m'étonne pas du tout, répondit Géraldine, en réussissant à rester impassible. Geneviève est constamment débordée et, en plus, elle ne s'occupe pas directement des petits contrats, comme ceux que pouvait décrocher Clémence. Pour en revenir à elle, j'aimerais vraiment bien pouvoir la contacter : j'ai peut-être un *shooting* pour elle, à Bordeaux...

— Malheureusement, je crains de ne rien pouvoir faire pour vous, soupira Clarabelle, en collant sa cuisse contre celle de Géraldine, qui s'écarta ostensiblement.

— Et pourquoi ? demanda celle-ci, en reposant sa flûte vide sur la petite table devant elle.

— Mais... tout simplement parce qu'elle ne travaille plus ici ! Elle m'a téléphoné un après-midi, il y environ quinze jours si je me souviens bien, pour me dire qu'il ne fallait plus que je compte sur elle, parce qu'elle venait de trouver un job plus intéressant dans une boîte de Hambourg.

— De Hambourg, en Allemagne ? fit Géraldine, un peu abasourdie.

— Vous en connaissez d'autres ? fit Clarabelle, avec un petit sourire hautain.

— Et elle ne vous a pas laissé ses coordonnées là-bas ?

— Non, et je dois dire que je ne les lui ai pas demandées. Si je devais suivre à la trace toutes les filles qui ont bossé pour moi, je n'en finirais pas !

Le sourire de la Noire disparut et son regard reprit une fixité presque minérale.

— Par contre, je m'étonne qu'elle ne vous les ait pas communiquées à vous, ajouta-t-elle, d'un ton plus froid. Après tout, vous êtes quand même son employeur principal, non ? Je veux dire : l'agence...

— Oui, moi aussi, je trouve ça bizarre, opina Géraldine, d'une voix naturelle. À moins qu'elle l'ait fait en mon absence et que la fille qui l'a eue en ligne ait bouffé la commission.

Clarabelle Golaud se leva :

— Bon, je suis désolée de devoir vous laisser, mais j'ai beaucoup de boulot qui m'attend. Si je n'ai pas l'œil à tout, ici, vous savez...

Géraldine attendit qu'elle ait quitté la petite cave pour demander à Aimé Brichot :

— Vous trouvez que j'ai été crédible, sur ce coup-là ?

— Parfaite, répondit sincèrement Brichot, ce qui fit plaisir à sa coéquipière. Vous avez raté une belle vocation de comédienne, je trouve !

Il redevenit plus grave et ajouta :

— En attendant, je pense qu'on n'a plus rien à faire ici. Il me semble que ce départ pour l'Allemagne suffit à expliquer le soudain silence de Clémence Jolibois et...

— Ah ? Vous trouvez ? l'interrompt Géraldine. Il y a des téléphones et une poste, en Allemagne, il me semble ! Rien ne l'empêchait d'appeler sa mère ou de lui écrire pour la tenir au courant. Sauf si...

Elle se tut brusquement, et c'est Aimé Brichot qui acheva sa pensée, d'une voix sombre :

— Sauf s'il lui est arrivé quelque chose là-bas, de suffisamment grave pour l'empêcher de le faire. Et comme c'est hors de notre juridiction...

Ils se turent tous les deux, perdus dans des pensées peu agréables. Il ne leur restait plus qu'à appeler Boris Corentin, à la Guadeloupe, pour lui faire part de ce qu'ils venaient d'apprendre, au sujet de Clémence Jolibois.

— Bon, vous avez raison, je crois qu'on ferait mieux de rentrer, dit soudain Géraldine. Mais, avant, il faut que je passe aux toilettes : comme c'est en haut, on peut peut-être se retrouver devant la porte dans cinq minutes ?

— On marche comme ça, opina Aimé Brichot, en finissant son champagne.

De nouveau, en pénétrant dans la grande salle où se trouvait la piste de danse, Géraldine Hébert fut assaillie par la quantité de décibels se déversant dans ses oreilles. Elle eut l'impression que le nombre de personnes avait au moins doublé, et elle fut obligée de jouer des coudes pour rejoindre l'escalier conduisant au rez-de-chaussée. Il régnait une chaleur lourde, moite, étouffante.

Géraldine ne commença à respirer normalement qu'à mi-parcours de l'escalier. Même très jeune, elle n'avait jamais aimé l'ambiance des boîtes, et ce n'est pas le *Clara Bells* qui allait la faire changer d'avis.

En haut de l'escalier, la petite blonde du vestiaire semblait avoir fort à faire avec le groupe de cinq filles, toutes maquillées comme des voitures volées, qui venait d'entrer.

Géraldine tourna à gauche, dans le petit couloir conduisant aux toilettes. Elle poussa la porte de celle marquée *Women* et ressentit un petit choc agréable au creux de la poitrine.

La superbe Elektra était là, devant la glace des lavabos, occupée à se remaquiller les yeux.

— Quelle bonne surprise... murmura Géraldine et s'approchant d'elle, un petit sourire aux lèvres. Ça m'a ennuyée que vous nous abandonniez, tout à l'heure...

— Il fallait me demander de rester, dans ce cas, répondit la Noire, en se tournant vers elle.

Les yeux émeraude de Géraldine furent irrésistiblement attirés par les

somptueux seins qui se balançaient juste devant elle, à demi découverts par le décolleté de la robe rouge.

— Vous avez vraiment une poitrine superbe... dit-elle d'une voix légèrement tremblante. D'ailleurs, vous êtes superbe des pieds à la tête. Vous me plaisez beaucoup...

Avec tout de même l'appréhension de se voir repousser, Géraldine avança la main droite et caressa doucement, du bout des doigts, la joue d'Elektra. Comme celle-ci se laissait faire, elle se risqua à faire descendre sa main jusqu'à son cou, puis ses épaules.

Mais, lorsque ses doigts atteignirent le renflement de son sein, Elektra lui prit le poignet et l'écarta d'elle. Gentiment, avec douceur, mais tout de même fermement.

— Je ne vous plais pas, c'est ça... murmura Géraldine avec un peu de tristesse. Vous ne me trouvez pas belle ?

— Si, tu es très belle, répondit Elektra, en adoptant le tutoiement. Ce n'est pas ça le problème...

— Alors, c'est quoi ? Vous n'aimez pas les femmes ?

— Mais si, je les aime ! répondit la Noire avec un sourire gentil, presque tendre. Les hommes aussi, d'ailleurs... Non, le problème, ce serait plutôt toi...

— Comment ça, moi ?

— J'ai tout de suite compris que, contrairement à moi, tu n'aimais *que* les filles, toi, fit Elektra.

— Exact ! Et alors ?

— Alors, donne-moi ta main, tu vas comprendre... murmura Elektra, avec un petit sourire amusé.

Elle saisit le poignet de Géraldine et d'autorité, fit glisser sa main sous sa jupe, jusqu'à l'intersection de ses cuisses.

Géraldine poussa un petit cri de surprise. Ses doigts venaient de se refermer sur un sexe d'homme ! Et, bien qu'elle manquât un peu de points de comparaison, un sexe qui lui parut de fort belle taille, qui plus est...

Elle retira vivement sa main de sous la jupe du transsexuel, comme si une guêpe venait de la piquer. En un sens, c'était de toute façon une histoire de dard...

— Alors là, ça me scie ! souffla-t-elle, en dévisageant Elektra, toujours souriante. Jamais je n'aurais cru que...

— Eh oui, c'est comme ça, fit la Noire d'un ton fataliste. Et c'est dommage, parce que tu ne me déplaisais vraiment pas ! Le tonton moustachu non plus, d'ailleurs... Bon, allez, passe une bonne soirée quand même, ma chérie ! Et si, un jour, tu décides d'essayer les hommes, pense à moi : comme « stade intermédiaire », je suis vraiment ce qu'il y a de mieux sur la place de

Paris !

Elektra sortit des toilettes en riant, laissant Géraldine complètement hébétée. Une question saugrenue venait de surgir à son esprit : ça faisait combien de temps, avant ce soir, qu'elle n'avait pas touché un sexe masculin ? Elle finit par évaluer que ça devait remonter à une dizaine d'années, à l'époque de son adolescence, quand elle n'était pas encore très sûre de ses goûts en la matière.

Un bruit de chasse d'eau retentit dans son dos et l'une des portes des toilettes s'ouvrit, la faisant sursauter.

Géraldine reconnut la petite black qui l'avait regardée d'un air bizarre, après sa courte conversation avec la blonde du vestiaire, au sujet de Clémence Jolibois. Elle se sentit rougir en pensant que la fille avait dû tout entendre de son échange un peu ridicule avec Elektra.

À sa grande surprise, au lieu de quitter les lieux, la Noire vint se planter devant elle. Il y avait quelque chose d'étrange dans son regard. Comme si elle avait peur.

— Je peux faire quelque chose pour toi ? demanda gentiment Géraldine.

— Je m'appelle Madelise, répondit la fille, qui ne devait pas avoir plus de 19 ou 20 ans. Madelise Petit-Havre...

— C'est joli comme nom... fit Géraldine à tout hasard, ne comprenant pas bien où l'autre voulait en venir.

— Je travaille ici, en bas... C'est moi qui m'occupe de laver les verres, de regarnir le bar en bouteilles pleines, en cacahouètes, tout ça...

Sans rien dire, Géraldine continuait de lui sourire, un peu mécaniquement : elle ne voyait toujours pas où la petite black voulait en venir...

— Je vous ai entendu parler avec Jessica, tout à l'heure, au vestiaire, finit par dire cette dernière. À propos de Clémence, notamment...

Géraldine Hébert redevint instantanément policière, mais s'efforça de rester impassible.

— Tu la connais, Clémence Jolibois ? demanda-t-elle, d'une voix neutre.

— Évidemment, comme tous les gens qui viennent bosser ici tous les jours... Un peu mieux, en fait : ça nous arrivait de parler, au vestiaire, quand y avait pas trop de monde, ou à la fermeture...

— Et elle t'a dit où elle allait, à Hambourg ? Elle t'a laissé un moyen de la joindre ?

— Elle n'est pas allée à Hambourg... souffla Madelise, d'une voix étouffée, comme si elle avait peur d'être entendue.

— Ah bon ? Tu en es sûre ? demanda Géraldine, dont le cœur s'était mis à battre plus vite.

— Je l’ai vue, ce midi, vers la place Clichy... répondit Madelise, d’une voix encore plus basse, en roulant des yeux effrayés dans toutes les directions.

— Et tu lui as parlé ?

— Non, je n’ai pas osé. Elle me faisait trop peur...

— Peur ? Comment ça, peur ? s’étonna Géraldine.

— Parce qu’elle est devenue... « Ils » l’ont transformée en... en...

Visiblement, ça ne passait pas. La petite black semblait de plus en plus terrorisée, sans que Géraldine Hébert parvienne à saisir pourquoi.

— Voyons, dis-le-moi, insista-t-elle gentiment, en posant sa main sur l’épaule de Madelise. Elle est devenue quoi, d’après toi, Clémence ?

— Elle... Elle n’est plus vivante ! lâcha la petite dans un souffle. C’est un mort qui marche ! C’est un... Un...

— Un zombi ? hasarda Géraldine, complètement abasourdie. C’est ça que tu essaies de dire ?

— Il ne faut pas prononcer le mot ! souffla Madelise, cependant qu’une terreur indicible déformait ses traits encore un peu enfantins. Sinon, les esprits vont venir se venger sur nous. Ah ! je n’aurais rien dû vous dire !

Et, avant que Géraldine ait eu le temps de réaliser, elle avait déjà bondi vers la porte et s’enfuyait des toilettes en courant, comme si elle avait réellement un démon à ses trousses. Elle voulut la rappeler, mais c’était trop tard : la porte des toilettes se refermait déjà et, avec le bruit de la musique, Madelise ne l’aurait pas entendue.

Et puis, elle se voyait mal en train de courser la petite black dans tout le *Clara Bells* : pour sa couverture, ça l’aurait fichu un peu mal...

Géraldine resta immobile, se regardant dans le miroir du lavabo sans même se voir. Elle était complètement sous le choc de ce que Madelise Petit-Havre venait de lui dire.

Qu’est-ce que c’était que cette histoire de zombi ? Qu’est-ce que ça signifiait ? Bien sûr, Géraldine Hébert ne croyait pas qu’on puisse ressusciter un mort. Mais, malgré tout, elle n’arrivait pas à prendre les propos de Madelise pour le simple délire d’une folle.

Lorsqu’il vit sa jeune coéquipière ressortir des toilettes, Aimé Brichtot comprit tout de suite, à son air préoccupé et son visage plus pâle que d’ordinaire, qu’il s’était passé quelque chose.

— Sortons d’abord, je vous raconterai dehors... répondit Géraldine à sa question.

Ils quittèrent le club, sans s’apercevoir que, dans un coin sombre du vestiaire, Clarabelle Golaud les suivait d’un regard intense et glacé.

La patronne du *Clara Bells* se demandait pourquoi cette fille rousse lui avait répondu avec autant de naturel, lorsqu’elle avait prononcé le nom de

Geneviève Lamoye.

Geneviève Lamoye était une amie de Clarabelle Golaud. Mais elle n'avait *jamaïs* travaillé pour l'agence *Mod'Up*.

Par conséquent, la rousse avait menti.

Mais pourquoi ?

Qui était-elle, *en réalité* ?

Et, surtout, pourquoi s'intéressait-elle à Clémence Jolibois ? *Justement* à Clémence Jolibois ?

CHAPITRE V



Il y avait juste le balancement irrégulier de la camionnette, à l'arrière de laquelle on l'avait jetée sans trop de ménagement, avant de rabattre la bâche sur elle.

Et puis, le bruit du moteur et les coups de klaxon qui résonnaient presque agréablement, au profond du cerveau de la fille prostrée sur le plancher du véhicule bringuebalant, encombré de cageots vides et jonché de trognons de choux, verts et rouges.

Parce que, avoir les oreilles vrillées par le vacarme, c'était avant tout être vivante.

Or, la jeune fille Noire, recroquevillée sur elle-même, était morte : de ça,

elle était sûre. C'était même la seule certitude qu'elle possédait encore : elle avait plongé dans la mort, et quelque chose ou quelqu'un l'avait ramenée dans le monde des vivants. Elle devait donc être à présent ce qu'on appelle communément une morte vivante.

Ou encore, un zombi.

C'est ça : elle était un zombi.

La preuve qu'elle n'était plus vraiment vivante, c'est que, malgré sa robe blanche trempée de pluie, elle ne sentait ni le froid ni l'humidité contre sa peau.

Les fins sourcils de la jeune fille se froncèrent légèrement, cependant que la camionnette s'immobilisait enfin et qu'on en coupait le moteur.

Qui était-elle, avant de mourir ? Impossible de se rappeler son nom, ni même son prénom. Elle avait beau fouiller dans les brumes épaisses qui noyaient l'intérieur de son crâne et diluaient ses pensées, elle ne trouvait rien.

La bâche fut ouverte brutalement et un homme Blanc, assez vieux, du moins d'après elle, s'encadra dans le rectangle ainsi découvert. Son visage très rouge et gras lui disait vaguement quelque chose : où avait-elle déjà rencontré cet homme ? Et que faisait-elle dans sa camionnette.

Ah ! oui, ça lui revenait : elle marchait le long d'une route, dans un bois, pour essayer de retrouver la maison de ses maîtres, et il s'était arrêté à sa hauteur.

Après, c'était plus flou. Il lui semblait qu'il l'avait frappée, mais, c'était bizarre, elle ne se sentait aucune douleur nulle part. Puis, elle avait repris conscience dans la camionnette, c'était à peu près tout.

— Allez, sors de là, poulette ! ricana l'homme, d'une voix grasse. Je ne vais pas te manger, va !

Pendant que le type éclatait d'un rire satisfait, la jeune Noire se répétait mentalement le dernier mot qu'il avait prononcé.

Manger... Manger... Manger...

Et elle s'aperçut qu'elle avait très faim. Qu'elle devait à tout prix trouver de la nourriture.

— Bon, alors, tu te décides ? gronda le gros homme au teint violacé, dont les petits yeux noirs injectés de sang luisaient d'un désir salace. J'ai pas toute la nuit, moi ! Faut que je sois à Rungis dans moins d'une plumbe. Alors, si tu veux qu'on tire un coup, c'est maintenant !

Avec des mouvements saccadés, la fille réussit à s'extirper de la camionnette, avec l'aide du gros homme. Elle s'aperçut qu'ils étaient arrêtés en bordure d'un bois, sur un parking. Ils devaient se trouver en hauteur, car, loin devant mais en contrebas, elle vit scintiller les lumières d'une grande ville que, malgré ses efforts, elle ne parvint pas à nommer.

— Viens par là, ma poulette, sous les arbres on sera tranquille, grasseya

l'homme, en l'entraînant à l'intérieur du bois.

Il s'arrêta au bout d'une dizaine de mètres, devant une table de bois, à laquelle deux bancs, eux aussi en bois, étaient fixés par les pieds.

La jeune Noire ne comprit d'abord pas pourquoi le gros homme déboutonnait son pantalon devant elle, avec un drôle de sourire sur ses lèvres violâtres.

Puis, lorsqu'elle le vit saisir son membre à pleine main pour l'agiter, quand elle constata que la verge grossissait et durcissait rapidement, elle comprit : cet homme voulait qu'elle lui fasse la même chose qu'elle faisait à son maître...

Peut-être qu'après, si elle se montrait bien docile, bien obéissante, il lui donnerait à manger ?

Sans qu'aucune expression ne vienne allumer ses yeux vides, elle s'agenouilla sur le sol, sans s'occuper de la boue qui allait la tacher. Puis, elle prit entre ses doigts menus le gros bâton de chair noueuse qui pointait vers elle, et entreprit de le secouer, comme son propriétaire le faisait, un instant auparavant. Mais l'homme l'arrêta tout de suite :

— Je ne veux pas que tu me branles, idiote ! Si c'est ça, je peux le faire moi-même... Allez, pompe-moi ! Montre-moi ce que tu sais faire, avec ta grosse bouche de négresse !

Totalement insensible à l'injure raciste, la fille avança les lèvres et goba la virilité qui dodelinait devant elle. En même temps, se souvenant de ce que son maître aimait, elle glissa sa petite main entre les grosses cuisses blafardes, afin de saisir les boules tièdes et duveteuses qui y étaient nichées.

Ce qu'elle était en train de faire ne lui plaisait pas. Mais ça ne la dégoûtait pas non plus. En fait, elle s'en fichait totalement. Elle était au-delà du plaisir et du dégoût. Au-delà de l'humiliation et de la honte. Au-delà du bien et du mal. Au-delà de l'humain.

Elle était zombi, et rien d'autre.

Au bout d'une minute ou deux, l'homme la repoussa d'un geste brusque. Elle se releva avec la même indifférence qu'elle avait eue à s'agenouiller.

— Tourne-toi et appuie-toi sur la table ! souffla-t-il de sa voix grasseyante. J'ai envie d'aller faire une visite de courtoisie à ton petit cul...

La fille prit appui des avant-bras sur le bois détrempé de pluie et creusa les reins. Sans éprouver le moindre sentiment, par rapport à ce qui allait lui arriver.

Elle resta tout aussi impassible en sentant l'homme, derrière elle, relever sa robe jusque sur ses reins, afin de mettre ses fesses à l'air.

— Écarte tes guibolles, bon dieu ! gronda-t-il, en lui claquant le postérieur. Sinon, je ne vais pas arriver à te la mettre...

Elle fit ce qu'il voulait. Aussitôt, elle sentit ses gros doigts boudinés

s'arrimer à ses hanches, puis quelque chose de dur et de chaud se glisser entre ses fesses rondes.

Elle ne ressentit pas la moindre douleur lorsque le membre épais força le puits fragile et étroit de ses reins. Ni douleur, ni rien d'autre.

Le gros homme se mit à s'agiter en elle, en soufflant comme un bœuf. À chacun de ses coups de reins, de plus en plus violents, ses cuisses venaient buter contre le rebord de la table, au bois mal raboté, éraflant sa peau douce sans même qu'elle s'en aperçoive.

— Putain, ce que tu es étroite ! gronda l'homme derrière elle. Je crois que je ne vais pas tarder à partir...

De fait, quelques secondes plus tard, il émit un long grognement porcine et s'immobilisa brusquement, fiché en elle de toute sa longueur. Puis, il se retira.

La jeune Noire passa la main droite entre ses fesses et la retira gluante de semence. Mais cela non plus ne lui fit ni chaud ni froid. Elle rabattit sa robe sur ses cuisses et essuya ses doigts dessus, machinalement.

Puis, avec la même indifférence lointaine, elle resta debout, les bras ballants, le visage inexpressif, le regard vide, attendant le bon vouloir de l'homme qui venait de la violer, et était occupé à se rajuster, en soufflant comme un phoque.

Quand il eut fini, sans adresser un mot ni même un regard à sa victime, il se dirigea vers sa camionnette. Elle le suivit en silence, de son étrange démarche saccadée.

En s'installant au volant, l'homme eut l'air surpris de la voir encore là, près de lui, paraissant attendre qu'il lui dise ce qu'elle devait faire.

— Tu m'excuseras, poulette, mais j'ai pas bien le temps de te raccompagner : j'ai école, moi !

Il fit un signe de la main, pour désigner la petite route dans son dos :

— Si tu marches tout droit par là, tu vas arriver à Saint-Cloud, puis à Paris. C'est l'affaire de cinq ou six kilomètres, autant dire rien, pour une jeunesse comme toi !

Il fit partir le moteur et enclencha la première. Avant de démarrer, il ajouta, avec un sourire ironique :

— Peut-être même que le bon Dieu va t'envoyer un chauffeur compatissant, dans sa grande clémence !

La fille tressaillit violemment, en entendant le dernier mot prononcé par l'homme, juste avant de disparaître. Pour la première fois depuis longtemps, une lueur humaine passa dans ses yeux vides, leur rendant fugitivement toute leur beauté, leur magnifique éclat doré.

Grâce à la remarque de son violeur, elle venait de retrouver comment elle s'appelait, dans sa vie d'avant.

Clémence.

Clémence Jolibois.

Comme sous l'effet d'un électrochoc, elle se demanda soudain ce qu'elle faisait là, au milieu de cette forêt.

Pourquoi s'était-elle enfuie de chez son maître ? Alors qu'il était si bon pour elle ! C'est lui qui l'avait ramenée d'entre les morts, c'est lui qui lui donnait à manger !

Elle devait absolument retourner chez lui. Ainsi, elle n'aurait plus faim, plus jamais. Il prendrait bien soin d'elle...

Alors, de son étrange démarche saccadée, la jeune Noire se mit en marche, dans la direction que l'homme à la camionnette lui avait indiquée.

Tout en marchant, d'une voix bizarrement haut perchée qu'elle ne reconnaissait pas, elle répétait les deux mêmes mots, comme si elle avait peur de les oublier à nouveau.

Clémence... Jolibois... Clémence... Jolibois... Clé...

CHAPITRE VI



— Vous aurez beau dire tout ce que vous voulez, je trouve cette histoire de zombi particulièrement grotesque. Et je pense qu'on va se couvrir tous les deux de ridicule, auprès de votre curé...

Géraldine Hébert ne répondit pas tout de suite aux propos désabusés

d'Aimé Brichot, assis à la place passager dans la Peugeot 307 de service dont elle avait pris le volant d'autorité, au quai des Orfèvres.

Elle était trop occupée à essayer de se repérer dans les divers sens uniques de Bois-Colombes, pour se laisser distraire. Et, de toute façon, depuis leur visite au *Clara Bells*, la veille, ils en avaient déjà discuté douze fois.

Évidemment, dès la sortie du club, lorsqu'elle lui avait rapporté les propos de Madelise Petit-Havre, concernant Clémence Jolibois, Aimé Brichot avait eu la réaction qu'elle attendait plus ou moins de lui : il s'était montré extrêmement sarcastique.

— Transformée en zombi, hein ? avait-il ironisé. Et pourquoi pas en loup garou, pendant qu'on y est ? Ou en vampire ? Ou en incube^[3] ? Ne me dites pas que vous croyez à une stupidité pareille, tout de même !

— Naturellement, je ne crois pas que Clémence Jolibois soit *réellement* une morte vivante, ne me prenez pas pour une conne, Mémé ! avait argumenté Géraldine Hébert. Par contre, je dis qu'il est très possible que Madelise Petit-Havre ait *réellement* vu Clémence Jolibois, hier, dans Paris, alors qu'elle est censée être à Hambourg. Et qu'il est également possible qu'on lui ait fait subir des traitements qui aient suffisamment modifié son apparence pour que Madelise ait pris peur en la voyant. Ça vaut quand même la peine d'essayer d'en savoir un peu plus, vous ne croyez pas ?

— Sur le fond, je ne dis pas, avait concédé Aimé Brichot. Mais s'il n'y a pas plus de zombi que de beurre en broche, pourquoi tenez-vous à aller voir ce satané prêtre, soi-disant spécialiste en sorcellerie ?

— Pas en sorcellerie, Mémé, avait soupiré Géraldine : le père Jérémie est un spécialiste des sectes. Ou plutôt : *était*, dans la mesure où j'ai appris de l'évêché qu'il avait pris sa retraite il y a peu de temps. À l'époque où je préparais l'école de police, j'ai pas mal entendu parler de lui par une copine journaliste qui était très liée avec lui, et que j'ai perdue de vue depuis. On ne risque rien à aller le consulter, si ?

Aimé Brichot avait fini par céder. D'autant que, au fond de lui-même, il était tout prêt à admettre que Géraldine Hébert avait raison de vouloir tenter sa chance de ce côté, dans la mesure où c'était le seul fil, ténu mais bien réel, qu'ils pouvaient encore tirer.

Voilà pourquoi Géraldine Hébert était en train de quitter la rue du général de Gaulle, à Bois-Colombes, pour s'engager dans la petite rue Mertens.

— Voilà, ça doit être là... fit-elle, en désignant un pavillon en meulière à deux étages, qui paraissait dater du début du siècle (le vingtième...), précédé d'une courette recouverte de gravier blanc. Du mur d'enceinte dépassent les branches d'un abricotier couvert de gros fruits orange rouge.

Comme on était en août, Géraldine trouva à se garer quasiment devant la grille. Suivie par un Aimé Brichot toujours maugréant, elle grimpa résolument les trois marches du perron et enfonça le bouton de cuivre de la sonnette. Par

la fenêtre de droite, grand ouverte, lui parvenait une odeur d'oignons en train de rissoler, ainsi qu'une voix féminine plutôt criarde, qui parlait sans discontinuer.

À travers le verre dépoli de la porte, Géraldine et Aimé virent apparaître une silhouette masculine, et la porte s'ouvrit.

Ils se retrouvèrent face à un homme d'environ 70 ans, peut-être un peu moins, que sa maigreur faisait paraître plus grand qu'il n'était en réalité.

Mais c'était surtout son visage qui frappa aussi bien Géraldine Hébert qu'Aimé Brichot.

Un visage « intense » : c'est le mot qui était venu spontanément à l'esprit de Géraldine, en découvrant le père Jérémie.

Il y avait d'abord, de chaque côté du nez proéminent et un peu busqué, ses joues creuses, ridées, émaciées, qui lui donnaient l'air d'un anachorète des premiers siècles de l'ère chrétienne. Mais, surtout, il y avait le choc produit par les yeux du prêtre.

Des yeux extraordinaires, d'un bleu à la fois limpide et profond. Regard fixe, brûlant, magnétique qui, d'une seconde sur l'autre, songeait Géraldine, devait être capable de se colorer d'une bonté ineffable ou, au contraire, s'armer d'une terrible puissance.

Un de ces regards rarissimes où tout passe en même temps dès qu'il se pose sur vous : un fulgurant mélange immédiat de sagesse infinie, d'absolue tolérance et de volonté hors du commun.

Un regard « habité ».

Tout, dans la personne du prêtre paraissait subordonné à cet éclat irrésistible : le menton carré et volontaire, les mâchoires saillantes, les lèvres minces, comme crispées par une résolution farouche, la masse épaisse des cheveux blancs, repoussée vers l'arrière pour dégager le front.

Ce front-là aussi fascinait Géraldine. Immense, il était bosselé, cabossé, comme s'il avait été modelé de l'intérieur par la force, à la fois tellurique et spirituelle, des pensées que l'on sentait bouillonner dans son cerveau, et qui auraient imprimé à l'os et à la chair qui le recouvraient ces plissements hercyniens.

Le prêtre était vêtu d'un costume gris foncé, visiblement de médiocre qualité, sous lequel il portait une grosse chemise de coton, à carreaux, boutonnée jusqu'au col.

— Bonjour, je suis le père Robert Jérémie, dit-il d'une voix à la fois rocailleuse et très douce. Je suppose que vous devez être Géraldine Hébert...

— Oui, mon père, et voici le capitaine Aimé Brichot. Nous vous sommes reconnaissants de bien vouloir nous accorder un peu de votre temps.

— Mon temps ne me sert plus à grand-chose, à présent, fit le père Jérémie, avec un petit sourire teinté de mélancolie. Sauf à prier Dieu, bien sûr, ce qui

est déjà beaucoup... Mais entrez donc, voyons !

Géraldine et Aimé pénétrèrent dans un petit couloir sur lequel donnaient deux portes, en vis-à-vis. Par celle de droite, ils découvrirent une cuisine, où s'affairait une grosse femme à face lunaire, à peu près du même âge que le père Jérémie, et qui, découvrant les visiteurs, les gratifia d'un grand sourire et d'un petit mouvement de la tête.

— Je vous présente Mademoiselle Eugénie Grandet ! annonça le prêtre avec un petit pétitement malicieux au fond de son œil bleu.

Géraldine Hébert et Aimé Brichot se regardèrent furtivement, se demandant s'ils devaient rire ou non de cette plaisanterie plutôt incompréhensible.

Mais, déjà, le père Jérémie les faisait entrer au salon, en face de la cuisine, et refermait la porte derrière eux.

— Elle s'appelle réellement Eugénie Grandet, leur apprit-il, en accentuant son sourire. Nous nous connaissons pratiquement depuis notre naissance. J'avoue que je n'ai jamais su si ses parents avaient fait exprès de l'appeler Eugénie ou si c'était un simple hasard.

Le prêtre leur désigna les deux fauteuils qui faisaient face à la télé et lui-même prit place sur une chaise, le long de la table recouverte d'une toile cirée jaune.

— Donc, si j'ai bien compris ce que vous m'avez dit au téléphone, vous êtes une amie de Justine Sandillon ? demanda le père Jérémie.

— Il serait plus juste de dire que nous l'étions, corrigea Géraldine, avec un large sourire qui fit apparaître la petite fossette de sa joue droite. En fait, nous nous sommes perdues de vue depuis déjà quelques années. Vous savez ce qu'elle devient, mon père ?

— Bien sûr ! On se téléphone régulièrement. Et elle vient dîner ici avec son mari, quand ils sont de passage à Paris.

— Ah ! parce que Justine s'est mariée ?

— Oui, avec... Mais vous le connaissez peut-être, puisqu'il est dans la police, lui aussi : Jean-François Loisel...

— Oui, ça me dit quelque chose, répondit Aimé Brichot. Il était à la Brigade criminelle, je crois.

— C'est exact, dit le prêtre. Mais, il y a quatre ou cinq ans, il a obtenu sa mutation pour Bordeaux et, bien sûr, Justine est partie avec lui. Elle a trouvé du travail au journal Sud-Ouest et...

— Mais, excusez-moi mon père, ce Jean-François Loisel, ce n'est pas le type avec lequel Justine avait rompu ? demanda soudain Géraldine.

Le père Jérémie sourit :

— Si ! Seulement, ils ont fini par se « remettre » ensemble, comme on dit. Ce qui ne m'a pas du tout surpris, je dois dire... C'est curieux, Mademoiselle

Hébert, mais plus je vous regarde et plus je trouve que vous lui ressemblez, à Justine...

— Je sais, c'est normal : on se ressemble réellement, répondit-elle. À l'époque, il y avait des gens qui nous prenaient pour deux sœurs, alors...

— Mais je suppose que vous n'êtes pas venus jusqu'à Bois-Colombes uniquement pour évoquer de vieux souvenirs... fit le père Jérémie.

— Non, en effet, s'empressa de glisser Aimé Brichot, que tout ce bavardage commençait à lasser. Allez-y, Géraldine, je vous laisse parler, puisque c'est *votre* idée...

« Ben voyons ! songea celle-ci. Ah ! elle est belle la solidarité flicarde, tiens ! »

Néanmoins, Géraldine Hébert se lança, expliquant au prêtre ce que Madelise Petit-Havre lui avait dit, à propos de Clémence Jolibois.

À mesure qu'elle parlait, le regard du père Jérémie devenait plus fixe, d'une intensité presque insoutenable, et ses traits avaient pris la dureté de la pierre. Contrairement à ce que craignait Aimé Brichot, il n'avait pas l'air d'avoir envie de se moquer. Du tout.

Lorsque Géraldine se tut enfin, le père Jérémie resta un long moment silencieux. Et aucun des deux policiers ne songea à rompre ce silence.

— Est-ce que cette Madelise vous a parlé de la démarche de Clémence Jolibois ? finit-il par demander. Il faudrait savoir si elle était à la fois raide et comme flottante... Il faudrait également qu'elle puisse nous dire s'il y avait de la terreur dans ses yeux. Sa voix aussi est importante : si elle est trop haut perchée et comme saccadée...

Le père Jérémie semblait avoir oublié la présence des deux autres et dialoguer avec lui-même.

— Je ne peux malheureusement rien vous dire de tout ça, vu que Madelise a pris peur très vite et s'est littéralement volatilisée, finit par répondre Géraldine.

Mais il doit y avoir moyen de la retrouver.

— Ce serait bien, si on veut être sûr... approuva avec force le père Jérémie.

— Mais... être sûr de quoi ? demanda Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes.

— Que cette pauvre fille a effectivement été transformée en zombi, laissa tomber le prêtre d'une voix très calme.

— Attendez, mon père, attendez, intervint Géraldine, l'air abasourdi : vous voulez dire que Madelise aurait raison ? Que Clémence Jolibois serait réellement morte puis revenue à la vie ? Comme dans les machins vaudou qu'on voit à la télé ou dans les films d'épouvante ?

— C'est à peu près ce que je veux dire, oui... répondit sobrement le

prêtre. Sauf que cette pauvre fille n'a jamais été réellement morte, bien sûr. Si on l'a effectivement transformée en zombi, ça veut dire qu'on lui a fait absorber une drogue très violente qui l'a plongée dans un coma profond et lui a donné toutes les apparences de la mort. Ensuite, on l'a sans doute enterrée, avant de l'exhumer vingt-quatre heures plus tard. C'est pour ça que je voudrais savoir si Madelise l'a entendue parler : souvent, les zombis ont une voix haut perchée et saccadée, parce que le manque d'oxygène, dans leur cercueil, a endommagé leurs cordes vocales...

— Mais c'est du délire ! fit soudain Aimé Brichot.

Enfin, vous n'allez pas me dire que vous, un prêtre catholique, vous croyez à ces... à ces...

— À ces superstitions ? compléta froidement Robert Jérémie. Ce n'en sont pas, malheureusement. Les zombis existent en Haïti, j'en ai moi-même rencontré deux, lorsque j'y étais. Deux femmes, car les zombis sont majoritairement des femmes. Et, bien des années plus tard, j'en ai encore rencontré un autre, toujours une femme, ici même, à Paris. Si elle était là, Justine vous le confirmerait, puisqu'elle a été étroitement mêlée à cette affaire. Bref...

Le père Jérémie passa une main nerveuse dans ses cheveux drus, avant de poursuivre :

— Toujours est-il qu'il n'y a aucune espèce de surnaturel là-dedans, je vous le répète. Il s'agit d'un poison dont les scientifiques ont découvert il y a quelques années déjà qu'il contenait de la tétródotoxine.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Géraldine, que les propos du prêtre passionnaient.

— C'est une substance environ cent soixante mille fois plus puissante que la cocaïne et cinq cents fois plus mortelle que le cyanure. Elle existe à l'état naturel : on la trouve entre autres chez les salamandres, les raies et encore certains autres poissons. Entre parenthèses, c'est la tétródotoxine qui explique le succès du fugu...

— Ah ! ça, je sais ce que c'est ! s'exclama Aimé Brichot : c'est ce poisson à gros ventre dont les Japonais raffolent, parce qu'il procure une sorte d'ivresse, très agréable paraît-il.

— Cette ivresse dont vous parlez, approuva Robert Jérémie, c'est la tétródotoxine en quantités infinitésimales qui la procure. En plus grosse quantité, elle provoque la paralysie et la mort. Mais, si on administre à un être humain juste ce qu'il faut, elle va entraîner tous les symptômes de la mort, à l'exception de la décomposition des tissus : battements du cœur imperceptibles, électrocardiogramme pratiquement plat, plus de réponse à la stimulation oculaire. Et il semble bien que les *houngans*, c'est-à-dire les sorciers vaudou, aient appris à maîtriser parfaitement la tétródotoxine. Le résultat, c'est le zombi : un être humain dont les fonctions cérébrales ont été,

dans beaucoup de cas, hélas, définitivement et irréversiblement endommagées. Et surtout, un être humain qui est lui-même persuadé d'être un zombi, c'est-à-dire un mort que le sorcier a ramené à la vie par la puissance de ses pouvoirs occultes.

— C'est démentiel ! souffla Géraldine, sidérée. Je pensais que le vaudou haïtien, c'était du folklore pour touristes avides de sensations fortes, rien de plus.

— Il y a une part de folklore, vous avez raison, concéda le père Jérémie. Mais, au départ, c'est quelque chose de très sérieux. Il s'agit d'un mélange assez curieux entre le christianisme et la religion animiste du Bénin, en Afrique. Ce que les spécialistes nomment un syncrétisme. Comme vous devez le savoir, la côte du Bénin s'appelait autrefois la côte des Esclaves, parce que c'est là que ces malheureux étaient embarqués en direction de l'Amérique... et aussi d'Haïti. On peut comprendre que ces hommes réduits en esclavage se soient révoltés et aient voulu perpétuer les esprits de leurs ancêtres, en les invoquant pour qu'ils viennent les venger.

Aimé Brichot leva le doigt pour intervenir, comme s'il se trouvait à l'école face à son instituteur :

— Excusez-moi, mon père : tout ce que vous venez de nous apprendre est sans doute très intéressant, mais ça ne prouve nullement que ce soit ce genre d'horreur macabre qu'ait eu à subir Clémence Jolibois.

— Non, ça ne le prouve pas, sourit Robert Jérémie. Mais je vous rappelle que, dans cette affaire, je ne suis qu'un modeste consultant : la charge de la preuve, c'est à vous qu'elle incombe ! Cela étant, si vous avez à nouveau besoin de moi, je suis tout prêt à reprendre du service !

Les deux policiers prirent rapidement congé du père Jérémie, qui, sur le perron de son petit pavillon, leur renouvela ses offres de services. Visiblement, l'inaction de sa retraite lui pesait quelque peu...

— Tout ça est quand même dément... grommela Aimé Brichot, en prenant place dans la 307. On est au 21^e siècle, tout de même !

— Le monde est au 21^e siècle, corrigea Géraldine, mais, dans beaucoup de cerveaux humains, c'est encore le Moyen Âge. Bon, cela dit, on fait quoi, nous ?

— Pour commencer, on joint Boris pour le tenir au courant, décida Aimé Brichot. Et on lui demande s'il ne pourrait pas récupérer une photo récente de Clémence Jolibois et nous l'envoyer par mail.

— Pour quoi faire ?

— Pour pouvoir l'identifier, répondit Brichot, tout en attachant sa ceinture de sécurité. Si elle est en train d'errer dans Paris, on devrait pouvoir lui mettre la main dessus assez facilement : elle va bien finir par se faire embarquer par une patrouille, ou faire une connerie qui la signalera à l'attention de nos collègues de la voie publique.

— Espérons... soupira Géraldine Hébert, en quittant sa place de stationnement.

CHAPITRE VII



À travers la vitre du taxi de la compagnie CDL, Boris Corentin regardait défiler les mornes banlieues bétonnées qui avaient proliféré au nord et à l'est de Pointe-à-Pitre – de La Pointe, comme disent les Guadeloupéens.

Il avait atterri vingt minutes plus tôt, peu après trois heures de l'après-midi, à l'aéroport de Raizet qui, depuis la mise en service de l'aéroport Pôle-Caraïbes, ne desservait plus que les lignes intérieures et régionales.

Et, depuis qu'il était monté à l'arrière de l'antique Renault 20, non climatisée bien entendu, il se demandait s'il allait arriver vivant au centre-ville.

Son chauffeur, un petit homme tout sec et aussi ridé qu'une pomme oubliée dans un grenier, lui avait pourtant fait, tant qu'il se trouvait encore à la station de taxis, l'effet d'un homme particulièrement placide et nonchalant. Mais, dès qu'il avait pris la route, il s'était transformé en une espèce de créature hybride : mi-fauve assoiffé de carnage, mi-kamikaze décidé à offrir sa vie en sacrifice aux dieux de la route. En fait, à propos de l'accélérateur, le petit homme ne semblait connaître que deux positions de pédale : au repos ou pied au plancher. Il slalomait à toute vitesse, au milieu d'une circulation

infernale, marchant au klaxon, doublant les camions chargés de fruits ou de légumes « à l'aspiration », et sans ralentir du moindre kilomètre-heure. Si, en plus de la chaleur moite, on ajoutait à ça l'état pitoyable de la route, pleine de trous, le trajet Raizet-La Pointe prenait des allures de raid de l'extrême...

Malgré la vitesse de son taxi, Boris Corentin eut le temps de déchiffrer l'inscription qui s'étalait sur un immense panneau, sur le bord droit de la route : « *Si on pwan la gout', pas pwan la rout'* ». Même sans connaître le créole, il comprit que ça devait être l'équivalent local du « Boire ou conduire, il faut choisir » métropolitain. Il pria pour que les Guadeloupéens respectent cette sage injonction. Parce que si, en plus, ils se mettaient à conduire bourrés, alors là...

Enfin, le taxi ralentit l'allure, tandis qu'ils arrivaient dans le centre de Pointe-à-Pitre. Où la circulation était encore plus dense et le vacarme infernal. C'était un mélange assez peu harmonieux de klaxons sur tous les tons, de pétarades de moteurs à échappement libre et d'autoradios poussés à fond les manettes. Sans même parler des vociférations humaines et des aboiements canins...

La Renault 20 déboucha enfin sur la place de la Victoire, tout à fait charmante avec ses palmiers, ses flamboyants – cet arbre tropical à fleurs rouge vif –, son square et ses très belles maisons coloniales, malheureusement en trop petit nombre.

Ils prirent ensuite la rue Duplessis qui les mena jusqu'à Massabielle, un quartier populaire s'étagé sur la colline, en direction de la Polyclinique, puis, plus loin, par la rue Raspail, jusqu'au quartier du Carénage. C'est là, quelque part dans ce labyrinthe de ruelles étroites, bordées d'une multitude de demeures en bois, de vieilles échoppes et de bars pittoresques, que vivait Nathalie Diochot.

C'est Sylvia Jolibois qui, la veille, avait parlé à Boris Corentin de cette fille, qu'elle lui avait présentée comme la meilleure amie de sa fille.

— Ou, du moins, la seule dont j'entendais encore parler de loin en loin, avait-elle précisé. Je crois qu'elle travaille à La Pointe, maintenant...

Corentin n'avait pas eu trop de mal à trouver le téléphone de Nathalie Diochot et lui avait demandé s'il pouvait la rencontrer. Il s'était présenté comme arrivant de métropole – ce qui était vrai –, et comme ayant des nouvelles fraîches de son amie Clémence – ce qui était très exagéré. Mais son « ouverture » avait fonctionné.

— Je suis en pause jusqu'à cinq heures de l'après-midi, vous n'avez qu'à passer chez moi avant ça. Disant entre trois et quatre, lui avait proposé la jeune femme, à la voix veloutée, très agréable, avant de lui donner son adresse.

Boris Corentin paya son taxi – une véritable petite fortune – et se dirigea vers la petite maison de bois à deux niveaux, en bas de laquelle se trouvait

l'échoppe d'un cordonnier à la façade peinte en vert vif, ainsi que le lui avait indiqué Nathalie Diochot au téléphone.

Dans le petit hall sombre, Boris découvrit deux gamins d'environ quatre ou cinq ans, vêtus en tout et pour tout d'un short, qui l'observèrent en silence, avec une sorte de sérieux intense dans leurs grands yeux noirs. Il leur sourit et s'engagea dans l'escalier de bois, aux marches grinçantes.

« La porte de droite », lui avait dit Nathalie Diochot. Il y frappa et elle s'ouvrit presque aussitôt. Sur une grande fille à la peau assez claire, d'une vingtaine d'années, au visage rond et fendu d'un large sourire.

Comme elle était vêtue d'une minijupe rouge et d'un maillot de corps de type « marcel », assez flottant, il était facile de se rendre compte que Nathalie Diochot était supérieurement « gaulée », à la fois élancée et pourvue aux endroits prévus par la nature des rotondités idoines.

Comme, en plus, elle possédait un très joli visage, à la fois fin et très sensuel, illuminé par deux grands yeux noirs et encadré par des cheveux finement nattés, l'ensemble était tout ce qu'il y avait de plus appétissant – en tout cas aux yeux avertis de Boris Corentin.

— C'est vous, l'ami de Clémence ? demanda Nathalie, avec une gracieuse inclinaison de tête vers la droite.

Sans se compromettre, Corentin acquiesça silencieusement, d'un petit mouvement du menton.

— Eh bien ! entrez, restez pas là...

La jeune femme referma la porte derrière Corentin. Lequel était occupé à jeter un regard circulaire autour de lui. Visiblement, le logement de Nathalie Diochot ne comportait qu'une seule pièce principale, étant donné que s'y trouvaient à la fois une petite table entourée de quatre chaises, un vieux canapé flanqué de deux fauteuils en rotin, et, à l'autre bout de la pièce, un lit assez étroit ainsi qu'une armoire à deux portes. Sur les murs, des photos de chanteurs et de chanteuses que, pour l'essentiel, il ne parvint pas à identifier – à part Bob Marley et Jean-Jacques Goldmann.

— On se prend un ti-pape ? proposa la jeune femme, en détaillant son visiteur sans trop se gêner, d'un œil appréciateur, pour ne pas dire gourmand.

Boris Corentin sourit et fit signe que oui. Le ti-pape, c'était le punch de cinq heures de l'après-midi : ils étaient un peu en avance, mais bon...

— Asseyez-vous où vous voulez, je prépare tout, l'invita Nathalie, avant de disparaître dans ce qui devait être le coin cuisine, derrière la petite table de bois.

Boris s'installa dans l'un des deux fauteuils en rotin. De l'autre côté de la cloison lui parvenait une musique très rythmée, jouée tellement fort qu'il lui semblait être assis juste à côté des haut-parleurs.

Nathalie Diochot revint presque aussitôt, avec un plateau de plastique

vert, supportant deux verres, deux bouteilles, un citron vert coupé en deux, une cuiller à long manche et un bol de plastique blanc contenant des glaçons. Elle posa le tout sur la table basse devant Boris.

— Bien sucré ou pas trop ? demanda-t-elle, en empoignant la bouteille de sirop de canne.

— Faites comme pour vous... proposa Corentin, avec un sourire : je ne suis pas spécialiste !

Elle versa un trait de sirop dans les deux verres, en commençant par le sien. Puis, elle ajouta le rhum blanc et une giclée de jus de citron dans le verre de Boris, avant de faire la même chose dans le sien.

Aux Antilles, le maître de maison, qui prépare lui-même le punch pour ses invités, commence et termine toujours par son propre verre : afin de montrer à ses hôtes que sa préparation est inoffensive...

Nathalie rajouta les glaçons, puis agita le mélange des deux verres avec sa cuiller à long manche. Quand ce fut fini, elle tendit gracieusement son verre à Corentin.

Durant tout le temps qu'avait duré la préparation, elle s'était tenue devant lui, penchée au-dessus de la petite table basse. Et Boris se disait qu'il était impossible qu'elle ne se rende pas compte de la vision spectaculaire qu'elle lui offrait sur sa volumineuse et ferme poitrine, libre de tout soutien, par le décolleté béant de son « marcel »...

Nathalie Diochot prit son verre, le choqua légèrement contre celui de son visiteur et alla s'installer sur le canapé. Sans le quitter des yeux, avec un petit sourire un peu trouble, elle ramena l'une de ses jambes sous ses fesses, assez lentement pour que Boris puisse vérifier qu'elle ne portait pas non plus de culotte...

— Alors, comme ça, vous avez des nouvelles de ma copine Clémence ? attaqua la jeune femme, après avoir bu une gorgée d'alcool.

Boris Corentin décida que ça ne servait rien de finasser et qu'il valait mieux aller droit au but.

— En réalité, je suis plutôt venu jusqu'à vous pour en avoir, des nouvelles, répondit-il, en s'efforçant de ne regarder Nathalie *que* dans les yeux.

Elle eut l'air surpris et ses fins sourcils noirs se froncèrent légèrement :

— Vous voulez que je vous donne des nouvelles, moi ? Mais c'est idiot, je n'ai pas vu Clem' depuis des mois ! Encore, au début, elle m'écrivait pour me raconter comment ça se passait, la vie à Paris. Mais, là, ça va bien faire trois semaines que je n'ai rien reçu, alors...

Boris Corentin prit le temps de savourer une nouvelle gorgée de punch – délicieux – avant de poursuivre :

— C'est justement ça le problème qui m'amène, Mademoiselle Diochot...

— Oh ! ça va : appelez-moi Nathalie, comme tout le monde ! l'interrompit-elle en souriant, avec un mouvement souple de la main gauche. Ou Nat, même, si vous voulez...

— Le problème, reprit Corentin, c'est que personne n'a plus eu de nouvelles de Clémence Jolibois depuis maintenant deux semaines. Ni lettres, ni coup de fil, rien. Et sa mère commence à être très inquiète.

Du coup, le sourire de Nathalie disparut de son visage et elle le regarda d'un œil vaguement soupçonneux :

— Et puis, d'abord, vous êtes qui, au juste, vous ? Pourquoi vous vous intéressez tant que ça à Clémence ? Vous êtes flic ou quoi ?

— Je suis un ami de Sylvia Jolibois, sa mère, répondit Boris, en éludant la question. Il se trouve que, comme je retourne bientôt en métropole et que j'ai beaucoup d'amis à Paris, je lui ai proposé de chercher à savoir ce que fabriquait Clémence. Deux de mes amis sont allés se renseigner à son sujet au *Clara Bells* et...

— Ah ! oui, l'interrompit Nathalie, ça c'est la boîte où elle bosse à mi-temps !

— Où elle *bossait* ! rectifia doucement Corentin. D'après la patronne du lieu, Clémence serait partie du jour au lendemain, pour aller travailler dans une discothèque de Hambourg...

— Hambourg... en Allemagne ? s'exclama la jeune femme, visiblement interloquée. Mais c'est impossible, voyons : elle me l'aurait dit ou écrit ! Ne serait-ce que pour me donner sa nouvelle adresse !

Boris Corentin saisit la balle au bond :

— Ce qui veut dire que vous avez son ancienne adresse, celle où elle vivait à Paris. Ça me serait très utile de l'avoir...

Instantanément, le visage de Nathalie Diochot se ferma et une moue boudeuse arrondit ses lèvres pulpeuses.

— Non, ça, c'est pas possible, dit-elle d'une petite voix butée. J'ai juré à Clem' de ne jamais donner ses coordonnées à sa mère et je ne vais pas...

— Nathalie, l'interrompit doucement Boris, en plongeant ses yeux dans les siens, je *ne suis pas* la mère de Clémence ! Et, si vous voulez, je peux vous promettre que tout ce que vous pourrez me dire restera strictement entre vous et moi... Sylvia Jolibois n'en saura rien...

Il s'était efforcé de mettre le maximum de douceur et de persuasion dans sa voix : si jamais la jeune femme se bloquait et refusait de l'aider, il n'avait, pour l'instant, aucun moyen de l'y contraindre...

La voyant qui hésitait toujours, il décida de jouer une carte supplémentaire :

— Nathalie, murmura-t-il, pour ne rien vous cacher, il n'est malheureusement pas impossible que Clémence Jolibois soit en danger, ou

qu'il lui soit déjà arrivé quelque chose. Et il n'y a que vous qui puissiez m'aider à le savoir...

Les épaules de la jeune femme s'affaissèrent brusquement et elle poussa un gros soupir :

— OK, OK, je vais vous donner ses coordonnées à Paris. Mais vous me jurez de ne rien dire à sa mère, hein ?

— C'est promis, assura Corentin, soulagé de la voir basculer de son côté. À présent, il y a autre chose que j'aurais besoin de savoir : est-ce que, d'après vous, quand elle était encore ici, Clémence se serait intéressée au vaudou ?

Bien entendu, Géraldine Hébert et Aimé Brichot avaient joint Boris Corentin par téléphone et l'avaient mis au courant des derniers développements de leur enquête.

Nathalie Diochot sursauta et regarda Boris, comme s'il était lui-même un sorcier :

— Mais comment vous savez ça ?

— Peu importe comment je le sais, éluda doucement Corentin. Mais c'est probablement très important...

— Eh bien ! oui, elle s'était lancée là-dedans, confirma Nathalie, avec une petite grimace contrariée. À mon avis, c'était surtout pour emmerder sa mère, mais bon. Personnellement, ça ne me plaisait qu'à moitié, de la voir fricoter dans ce genre de trucs pas nets.

— Est-ce que vous savez avec quelles gens elle aurait pu être en relation, à ce sujet ? demanda Corentin.

— Ici, non, en fait : Clem' était plutôt discrète là-dessus, même avec moi. Tout ce que je sais, parce qu'elle a laissé échapper ça devant moi, un soir qu'on avait un peu trop picolé, c'est qu'elle était en relation avec un toubib guadeloupéen, à Paris, et qu'elle disait qu'il était très puissant. Un type qui avait exercé ici, avant de s'exiler en métropole.

— Vous savez son nom ?

— Ben non, j'ai oublié : je vous ai dit qu'on avait forcé sur le ti-punch... Tout ce que je me rappelle c'est qu'il avait un prénom à coucher dehors, un truc que j'avais encore jamais entendu. Pour le reste...

Boris Corentin cacha tant bien que mal sa déception : si Nathalie Diochot avait pu se souvenir du nom de ce médecin guadeloupéen « très puissant », ça aurait sûrement fait avancer la machine...

Il décida de tenter autre chose :

— Et, dans ses lettres, est-ce que Clémence vous parlait des amis qu'elle avait pu se faire, depuis qu'elle était à Paris ? Des gens qu'elle fréquentait ?

— Jamais, répondit nettement Nathalie, en reposant son verre vide. La seule personne dont elle m'a parlé, dans l'une de ses dernières lettres, c'est Pipette...

— Pipette ? releva Corentin, un peu surpris.

— C'est juste un surnom, crut utile de préciser la jeune femme, avec un petit sourire en coin. Je ne sais pas le vrai nom de la fille en question. Si j'ai bien compris, c'est un genre de petite pute, à moitié guadeloupéenne, que Clem' a accepté d'héberger chez elle quelque temps, parce qu'elle se retrouvait à la rue et ne savait plus où dormir. C'est tout ce que je sais...

Boris Corentin nota mentalement le renseignement, tandis que Nathalie se levait de son canapé. Non sans lui dévoiler, une fois de plus, les trésors mal cachés par sa minijupe et son « marcel »...

Elle disparut dans la petite cuisine et en revint au bout de quelques secondes, avec une feuille de bloc-notes pliée en deux, qu'elle tendit à Corentin :

— Tenez, c'est l'adresse de Clem', à Paris...

Pendant que Boris glissait la feuille dans la poche de poitrine de sa chemisette, Nathalie resta plantée tout à côté de lui. Il avait ses cuisses couleur chocolat à quelques centimètres de son épaule. Il n'aurait eu qu'à tendre la main...

— Et maintenant, on pourrait peut-être se détendre un peu, non ? murmura la jeune Noire, d'une voix changée, comme chargée d'électricité.

Et, sans attendre la réponse de Boris, elle fit passer son marcel par-dessus sa tête, dévoilant le galbe somptueux de ses seins, dont les pointes brunes et épaisses étaient déjà complètement érigées.

Boris déplia son corps et lui fit face, les yeux brillants. Son pantalon de toile légère était totalement incapable de dissimuler la formidable érection qui était en train de se développer au bas de son ventre.

Il posa ses mains sur les hanches nues de Nathalie et l'attira. La masse élastique de ses seins s'écrasa contre son torse, tandis que, plus bas, son membre viril à lui venait s'incruster dans le ventre frémissant de la jeune Noire.

Nathalie noua ses bras autour du cou de Boris et murmura d'une voix pâmée :

— J'ai envie de te sentir dans mon ventre... et pas seulement dans mon ventre ! Elle a l'air très grosse, tu vas me faire bien jouir...

C'était plus une constatation qu'une prière ou une question. Du coup, Boris se sentit une obligation de résultat dans ce domaine, ce qui n'était pas pour l'effrayer – toute modestie mise à part.

Cependant que les lèvres pulpeuses et douces de Nathalie s'écrasaient contre les siennes, il glissa ses deux mains sous la minijupe, qui remonta instantanément sur les hanches de la jeune fille. De la main gauche, Boris entreprit de caresser ses fesses rondes, à la fois très douces et incroyablement fermes. Quant à la droite – la plus habile... –, il la fit glisser, par-devant, entre

les cuisses rondes de sa partenaire ; jusqu'à atteindre le buisson dru qui ombrait son ventre.

Instinctivement, Nathalie ouvrit les jambes, afin de lui laisser le passage libre.

Et Boris put constater qu'elle était, là aussi, douce et onctueuse comme du miel.

Prête, déjà, à l'accueillir...

Au moment précis où, d'un coup de reins puissant mais parfaitement maîtrisé, Boris Corentin s'engloutissait dans l'intimité torride de Nathalie Diochot, Géraldine Hébert poussait pour la seconde fois en deux jours la porte du *Clara Bells*. Ou, plus exactement, se la faisait ouvrir par le physionomiste-videur, toujours aussi impassible.

Compte tenu des six heures de décalage horaire (en été : l'hiver, ça passait à sept) entre Paris et Pointe-à-Pitre, il était, pour elle, exactement onze heures du soir. C'est-à-dire très tôt, pour un endroit comme le club branché tenu par Clarabelle Golaud. Ça tombait bien : Géraldine n'avait pas envie d'affronter la cohue des grands soirs.

Tout ce qu'elle espérait, c'est que Madelise Petit-Havre serait déjà là, à son poste de laveuse de verres et de fournisseuse en cacahouètes. Afin d'essayer de lui en faire dire un peu plus sur sa rencontre présumée avec Clémence Jolibois et la manière dont celle-ci se comportait, ainsi que l'avait prescrit le père Jérémie, le matin même.

Lorsqu'elle avait proposé à Aimé Brichot de se charger de la corvée, celui-ci avait accepté avec un certain empressement, et même reconnaissance : l'idée de devoir affronter une nouvelle fois le vacarme, la chaleur et la cohue de l'établissement ne l'enthousiasmait pas outre mesure...

Une fois à l'intérieur, Géraldine se dirigea d'abord vers le vestiaire, derrière lequel se trouvait Jessica, la petite blonde qui y officiait déjà la veille.

Lorsqu'elle l'identifia, Géraldine eut l'impression que la fille devenait soudain plus pâle et qu'une lueur d'appréhension passait dans son regard clair. Mais ce fut si bref qu'elle pensa avoir rêvé.

— Bonsoir ! fit-elle d'une voix enjouée. J'ai l'impression que je suis en avance, ce soir !

— Oui, c'est assez calme, pour l'instant... répondit Jessica, d'une voix morne et sans regarder Géraldine en face.

— Est-ce que Madelise est arrivée ? demanda celle-ci, en s'efforçant de prendre un ton léger, négligent, presque indifférent. Je voudrais la voir... pour un truc qu'elle m'a demandé hier...

Plus elle parlait, plus la petite blonde semblait se renfermer sur elle-

même.

— J'en sais rien ! répondit-elle, avec une mauvaise volonté évidente. Pour ça, vous feriez mieux de demander en bas, hein ! Et puis, je m'excuse mais j'ai pas mal de boulot, moi...

Géraldine Hébert se demanda ce qu'une préposée au vestiaire pouvait bien avoir de si important à faire, lorsqu'aucun client ne se présentait pour lui remettre ses affaires. Mais, comprenant que, pour une raison inconnue d'elle, Jessica ne voulait pas lui parler, elle n'insista pas.

— OK, merci du conseil, je vais descendre ! dit-elle avec un grand sourire, qui fit apparaître sa petite fossette. Bon courage pour la soirée !

Elle s'engagea dans l'escalier conduisant au club proprement dit, guidée par les martèlements d'une musique synthétique qu'elle n'identifia pas, mais qui lui parut nettement moins forte que la veille. Sans doute parce que la clientèle devait être plus clairsemée.

En effet, elle l'était. En débouchant dans la grande salle, Géraldine découvrit en tout et pour tout un couple de filles oscillant sur la piste en miroir, plus trois hommes au bar, buvant loin les uns des autres, sans parler. Derrière le bar, un seul serveur, et même pas torse nu.

Géraldine allait s'adresser à lui, faute de mieux, lorsque ses yeux furent attirés, sur sa droite, par un reflet de lumière mouvant sur une étoffe.

Elle tourna la tête et découvrit, installés autour d'une petite table, dans le coin le moins exposé de la grande salle, Clarabelle Golaud en compagnie d'un couple. Celui-ci était composé d'un homme d'une bonne cinquantaine d'années, très blond, la figure large et comme aplatie, le corps massif, et d'une femme nettement plus jeune, à la beauté froide, au visage presque dur, encadré par des cheveux d'un magnifique gris cendré, attachés en un chignon compliqué.

Au moment où elle tourna la tête, Géraldine Hébert eut l'impression que Clarabelle Golaud était en train de la désigner aux deux autres, et que ceux-ci se penchaient légèrement en avant, comme pour mieux la voir.

Mais, aussitôt, la sculpturale Noire quitta ses hôtes et marcha droit vers Géraldine. Une fois de plus, celle-ci ne put s'empêcher d'être impressionnée par la stature exceptionnelle de Clarabelle Golaud, ainsi que par l'espèce de masque glacial qui lui servait de visage.

Elle lui faisait penser à une sorte de cyborg de chair. Un Terminator femelle...

Clarabelle Golaud se planta devant Géraldine, sans esquisser le moindre sourire, ni encore moins lui tendre la main. Son regard était d'une froideur parfaite.

— C'est gentil à vous d'être revenue nous voir : ça prouve que le *Clara Bells* vous a plu, j'en suis très heureuse...

Mais le ton de voix glacial de la patronne du club démentait violemment ses paroles.

— En fait, répondit Géraldine, sur un ton aussi léger que possible, je cherchais Madelise Petit-Havre, votre employée. On a un peu discuté hier soir, aux toilettes, par hasard, et elle m'a dit qu'elle aimerait bien se trouver un boulot dans le monde de la mode. Il se trouve que j'ai une amie qui aurait peut-être quelque chose pour elle...

Le visage de Clarabelle Golaud resta parfaitement figé, impassible, et c'est d'une voix neutre qu'elle répondit :

— Malheureusement, ce n'est pas ici que vous la trouverez : elle est passée en fin de matinée pour prendre son argent et m'annoncer qu'elle démissionnait. Et comme j'étais furieuse qu'elle me laisse choir du jour au lendemain, ça m'étonnerait beaucoup qu'elle ait le culot de revenir ici en tant que cliente, voyez-vous...

— Oui, évidemment, je comprends votre point de vue, fit très diplomatiquement Géraldine. Mais vous pourriez peut-être me dire où elle vit ?

— Alors, ça, c'est une chose que je n'ai jamais sue, répondit la grande Noire, avec une petite moue de mépris. En fait, je crois qu'elle n'a pas vraiment de « chez elle », mais qu'elle dort à droite à gauche, au gré des copains et des copines qui acceptent de l'héberger. Vous voyez le genre...

Géraldine Hébert comprit qu'elle ne tirerait rien de plus de Clarabelle Golaud. Et, pourtant, au fond de son cerveau, une petite voix lui soufflait que cette démission soudaine, le lendemain de ce que Madelise Petit-Havre lui avait dit au sujet de Clémence Jolibois, c'était vraiment une coïncidence très troublante...

— Bon, eh bien ! dans ce cas, je crois qu'il ne me reste plus qu'à vous laisser bosser, non ? fit Géraldine avec un grand sourire.

— Rien ne vous empêche de prendre un verre, c'est moi qui offre... proposa Clarabelle très, très mollement.

— C'est gentil à vous, mais je crois que je vais plutôt rentrer me coucher, déclina Géraldine. Si jamais vous revoyez quand même Madelise, dites-lui que je cherche à la joindre : qu'elle m'appelle à l'agence.

— À l'agence, c'est ça... répéta Clarabelle Golaud, avec, pour la première fois, une ébauche de sourire.

Mais un sourire qui ne dégageait pas la moindre chaleur, bien au contraire.

Ce fut elle qui tourna le dos à Géraldine et se dirigea, de sa démarche un peu raide, vers le bar, qu'elle contourna pour disparaître dans la pièce derrière.

À son tour, Géraldine Hébert pivota sur elle-même, afin de reprendre la direction de l'escalier. Ce faisant, son regard embrassa, durant un court

moment, le couple assis à la table d'angle.

Tous les deux, l'homme comme la femme, braquaient leurs yeux vers elle, avec une attention insistante, une fixité qui la mit presque mal à l'aise.

Comme s'ils avaient voulu graver à tout jamais ses traits dans leur mémoire.

CHAPITRE VIII



Madelise se trouvait dans un endroit très sombre. Dans les ténèbres absolues, même.

Elle était allongée sur le dos, le corps entortillé dans une sorte de drap grossier, qui lui serrait les bras le long du corps et recouvrait également son visage.

Elle était incapable de bouger. Totalement incapable. Même battre des paupières ou remuer un orteil lui était impossible. D'ailleurs, rien que formuler *l'idée* de mouvement lui prenait un temps infini.

Autour d'elle, sur les côtés, mais aussi en dessous et au-dessus, elle sentait la présence rigide de quelque chose à l'intérieur de quoi elle était enfermée.

Quelque chose qui aurait pu être son cercueil.

Au moment où le mot se formait dans son esprit, avec une lenteur invraisemblable, Madelise sut que c'était exactement ça qui se passait.

Elle était allongée dans son cercueil, entortillée dans son linceul.

Et, pourtant, elle sentait bien qu'elle n'était pas morte. Ou qu'elle n'était *plus* morte.

C'était très étrange, comme sensation, presque impossible à définir, surtout pour un esprit aussi lent et embrumé que le sien en ce moment : elle se sentait vivante et, en même temps, elle avait la certitude *d'avoir été* morte.

Et le plus bizarre, peut-être, était que cette certitude n'avait rien d'effrayant. Pas plus que le fait de se savoir enfermée dans sa propre sépulture.

En fait, non, ce n'était pas ça. La vérité, c'est que sa situation paraissait tellement effrayante à Madelise qu'elle en devenait totalement incompréhensible. Informulable. Du coup, la sensation de peur elle-même avait disparu. Parce que la peur, c'est encore un sentiment des hommes.

Et Madelise, elle, ne se sentait plus vraiment humaine. Elle était devenue autre chose.

Une semi-conscience immobile, enserrée dans une boîte en bois oblongue...

Soudain, des sons vinrent frapper l'oreille de Madelise. Des voix humaines. Très lentes et incroyablement lointaines. Et, aussitôt, elle sut que sa « mort » allait se terminer. Que la vie allait recommencer pour elle.

En effet, elle perçut presque aussitôt des bruits métalliques, au-dessus de son corps. Puis, une lumière jaune vacillante envahit son cercueil.

Madelise aurait voulu sauter hors de sa sépulture, mais elle ne parvenait toujours pas à faire le moindre mouvement. Elle continuait d'entendre des sortes de murmures, des paroles humaines, mais semblant venir de très loin.

Elle sentit soudain que des mains saisissaient le drap recouvrant sa tête et le rabaissaient sur sa poitrine. Alors, les yeux grands ouverts, elle vit le visage du *houngan*, le sorcier qui était en train de la ramener d'entre les morts.

Il portait un chapeau haut-de-forme blanc sur la tête, et son visage était peint en blanc sur toute sa partie droite, la frontière avec le noir naturel de sa peau étant marqué par le nez. Madelise savait ce que ça signifiait : le *houngan* pouvait faire le bien comme il pouvait apporter le mal...

Avec des gestes précis, presque doux, le grand prêtre la défit entièrement de son linceul. Madelise percevait toujours les sortes de psalmodies qui frappaient ses oreilles depuis un moment, mais il lui semblait qu'elles étaient plus proches, maintenant.

Lorsqu'il l'eut mise entièrement nue, le *houngan* se mit à réciter des sortes d'incantations, dans un créole étrange, que Madelise ne comprenait pas, tout en passant ses mains sur son visage à plusieurs reprises. Ensuite, lui écartant les lèvres, il versa dans sa bouche le contenu d'une minuscule fiole de verre grossièrement taillé, un liquide épais et verdâtre qu'elle parvint non sans mal à avaler. Puis, sachant sans doute qu'elle ne l'avait pas compris, le grand prêtre lui expliqua :

— Parce que tes maîtres l'ont voulu ainsi, je viens de demander aux dieux puissants de te ramener dans le monde des vivants. Maintenant, tu peux sortir de ton cercueil ! Sortir du royaume des morts ! Viens...

Et, comme par miracle, Madelise s'aperçut qu'elle pouvait de nouveau battre des paupières et remuer ses lèvres engourdies. Puis, comme le *houngan* lui tendait la main, elle réussit à soulever son bras et à glisser sa main dans la sienne. Avec son aide, elle parvint à s'asseoir dans son cercueil.

Elle découvrit qu'elle se trouvait dans une pièce sombre, sans fenêtre, au plafond de pierre, éclairé par les flammes tremblotantes de plusieurs dizaines de bougies, certaines noires, d'autres blanches.

Autour de son cercueil, posé sur une sorte d'estrade, se tenaient une douzaine de personnes, toutes vêtues de blanc. Rien que des Noirs, à l'exception d'un couple, qui se tenait légèrement en avant du cercle des autres. Un homme assez vieux et une très belle femme, plus jeune que lui, aux cheveux d'un extraordinaire gris cendré.

Aussitôt, instinctivement, Madelise comprit qu'il s'agissait de ses maîtres. Et, montant du plus profond d'elle, elle sentit une incroyable gratitude l'envahir, pour cet homme et cette femme qui avaient eu la bonté de la rappeler du royaume des morts. Elle se promit de tout faire pour qu'ils soient contents d'elle. Et, surtout, qu'ils ne la renvoient pas *là-bas*...

Le couple en question s'avança pour aider le *houngan* à l'extraire de son cercueil. La femme saisit Madelise sous les genoux, pour faire passer ses jambes par-dessus le bord de la caisse en bois blanc. L'homme, lui, la prit sous les aisselles, et Madelise, qui retrouvait rapidement la maîtrise de son corps, sentit l'une de ses mains venir emprisonner son sein gauche, sous prétexte de l'empoigner plus solidement.

Lorsqu'elle fut debout, ils la lâchèrent en même temps, tout en restant près d'elle, au cas où elle s'écroulerait. Mais, bien que peu assurée encore sur ses jambes, Madelise réussit à se maintenir debout.

Sur un signe de son maître Blanc, le *houngan* dit une phrase rapide à l'adresse des assistants. Aussitôt, tous refluèrent vers la porte de la cave et disparurent en silence. Entourant Madelise, il ne resta plus dans la grande pièce que le *houngan*, Alexandre et Alexandra Oblomov, ainsi qu'une jeune fille Noire, aux extraordinaires yeux dorés, qui paraissait totalement indifférente à ce qui venait de se passer.

Mais Madelise Petit-Havre s'aperçut à peine de la disparition de tous les autres. Elle était plongée dans ses pensées, essayant à toute force de reconstituer ce qui lui était arrivé. Sans vraiment y parvenir.

Tout semblait avoir été déclenché par sa conversation avec la jeune femme rousse qui cherchait Clémence Jolibois, dans les toilettes du *Clara Bells*. Madelise s'était rendu compte, mais trop tard, qu'elle n'aurait jamais dû lui parler. Et surtout pas lui laisser dire à haute voix le mot que l'on ne doit jamais prononcer. En le faisant, elle avait alerté les esprits, qui avaient décidé de se venger sur elle.

La dernière chose dont elle se souvenait avec une certaine netteté, c'est que, à la fermeture du club, Clarabelle Golaud, sa patronne, lui avait dit qu'elle voulait lui parler, à propos de son travail, et qu'elle l'avait emmenée dans sa voiture.

Dans la voiture en question, Madelise avait été surprise de découvrir le

docteur, assis à l'arrière. Elle avait eu un peu peur, car elle savait qu'il n'était pas seulement docteur. Qu'il était quelque chose de bien plus important que ça, de bien plus puissant, surtout.

Un *houngan*.

Mais elle n'avait pas osé refuser de monter à l'avant, comme sa patronne le lui demandait.

Ensuite, alors qu'ils circulaient dans Paris, Madelise avait soudain sentit la main du docteur se glisser entre son cou et son tee-shirt, pour venir masser la peau de son dos. Pensant qu'il avait des vues sur elle, elle avait voulu protester, mais Clarabelle Golaud l'avait fait taire sèchement. Ensuite, eh bien...

Ensuite, elle s'était réveillée dans son cercueil.

— Viens, maintenant, murmura soudain Alexandra, en prenant Madelise par la main. Il reste une cérémonie à accomplir, pour que ton retour dans le monde des vivants soit total...

Sortant de ses pensées, Madelise regarda autour d'elle. Lorsque ses yeux se posèrent sur la fille Noire qui attendait en silence, immobile, indifférente, elle ressentit un choc au niveau de la poitrine.

À cause de ses étonnants yeux dorés, elle ne pouvait pas se tromper. Cette fille, qui semblait tout comme elle revenue d'entre les morts, c'était bien celle qu'elle avait vue, deux jours plus tôt, errant dans le coin de la place de Clichy comme un fantôme, ou comme un... Non ! elle ne devait même pas penser le mot !

C'était elle, pas de doute : Clémence Jolibois.

Ou plutôt, c'était l'ombre de Clémence. Elle non plus ne faisait plus partie des vivants, comme ses maîtres ou comme le *houngan*.

Madelise se laissa docilement conduire hors de la cave, puis dans un couloir sombre, qui se ramifia bientôt en deux autres, plus étroits, jusqu'à une autre cave, dont la porte était toute neuve et blindée.

Elle avait beau faire des efforts pour avancer normalement, sa démarche restait étrangement saccadée et comme flottante.

À l'intérieur de la seconde pièce, plus petite, éclairée par une ampoule nue tombant du plafond de pierre légèrement voûté, Madelise découvrit un matelas posé à même le sol, un seau hygiénique bleu pâle dans un coin, une cruche transparente à demi pleine d'eau et le reste d'un morceau de pain rongé, qui la fit aussitôt saliver.

Et puis, trônant au milieu de la pièce, une sorte de chevalet ressemblant vaguement à un cheval d'arçon, mais articulé. Il était muni, à l'arrière, de deux étriers, et à l'avant d'une paire de bracelets de fer soudés à même les montants métalliques. L'engin semblait scellé dans le sol.

— Installe-toi là dessus, à plat ventre, lui ordonna Alexandra, en la

poussant vers le chevalet.

Madelise resta un moment interdite, ne sachant trop ce qu'elle devait faire.

La gifle assénée par le *houngan* la prit par surprise et elle poussa un cri :

— Non, s'il vous plaît, ne me frappez pas !

Sa voix résonna étrangement à ses propres oreilles : nasillarde et beaucoup trop haut perchée, par rapport à celle qu'elle se connaissait.

— Tu dois obéir à tes maîtres, à partir de maintenant ! gronda le *houngan*. Ce sont eux qui ont eu la bonté de te faire revenir d'entre les morts, ne l'oublie pas ! Tu dois les servir, faire tout ce qu'ils te diront, comme une esclave docile, aimante et reconnaissante !

Madelise eut l'impression que la voix du grand prêtre pénétrait dans son cerveau comme une lame de couteau dans une motte de beurre. Pour y graver des commandements sacrés, divins, auxquels il lui serait désormais impossible de se soustraire. Et, dans le même temps, elle se sentit inondée de reconnaissance pour ceux qui lui avaient rendu la vie.

— J'obéirai, je vous le promets... murmura-t-elle, de cette même voix bizarrement haut perchée.

— Tu as intérêt, sinon...

Le *houngan* avait déjà la main levée pour une seconde gifle, mais Alexandre Oblomov l'arrêta :

— C'est bon, doc, pas la peine de l'abîmer, je crois qu'elle a compris. D'ailleurs, nous n'aurons plus besoin de vous : vous pouvez disposer !

— Mais, je...

Un regard impérieux d'Alexandra arrêta net la protestation du toubib, qui se dirigea vers la porte sans rien ajouter et disparut de la cave.

— Allez, maintenant, fais ce qu'on t'a demandé, sinon je te renvoie chez les morts ! ordonna Oblomov.

Terrorisée à cette idée, Madelise alla se placer sur le chevalet, à plat ventre. Ses pieds trouvèrent naturellement le chemin des étriers. Et, avant qu'elle ait eu le temps de s'en rendre compte, Alexandra avait refermé les gros anneaux métalliques autour de ses poignets.

À cause de la forme même de l'instrument, Madelise se retrouvait avec les reins creusés, les cuisses ouvertes et la croupe surélevée, dépassant du reposoir de cuir où elle était étendue.

Alexandre Oblomov vint se placer devant elle, suivi docilement par Clémence Jolibois, que rien ne paraissait pouvoir sortir de son indifférente torpeur.

Oblomov eut un claquement de doigts et désigna son ventre de l'index. Aussitôt, Madelise vit Clémence s'agenouiller devant lui et entreprendre de

défaire les petits boutons de nacre qui maintenaient son ample tunique blanche fermée.

Lorsque le vêtement croula sur le sol de terre battue, Madelise découvrit le corps blanc, légèrement trop gras de son maître. Ainsi que son sexe, légèrement plus foncé, qui pendait encore entre ses cuisses.

Toujours à genoux, Clémence prit la verge assoupie dans sa main et se mit à la caresser mécaniquement, sans que son visage reflète quoi que ce soit d'humain, plaisir ou dégoût.

Lorsque son membre épais et noueux fut en pleine érection, Oblomov écarta sans ménagement Clémence de devant lui, comme on chasse une mouche importune.

Il contourna le chevalet et disparut ainsi du champ de vision de Madelise.

Il y fut aussitôt remplacé par Alexandra qui, pendant ce temps, s'était elle aussi débarrassée de sa tunique blanche et apparaissait entièrement nue.

Elle posa le pied droit sur le premier montant du chevalet, écartant ainsi ses cuisses pour offrir une vue parfaite sur le buisson doré de son intimité. Puis, elle eut exactement le même claquement doigt que son mari.

Immédiatement, Clémence, toujours agenouillée sur le sol rugueux, se traîna jusqu'à elle. Et plongeant son visage entre les cuisses de sa maîtresse, elle darda sa langue au centre du fouillis blond de sa toison, afin d'y débusquer les tendres pétales de la corolle féminine.

Au même moment, Madelise sentit deux mains impatientes écarter ses fesses sans ménagement. Puis, quelque chose de dur et de chaud s'insinuer dans le profond sillon qui les séparait l'une de l'autre.

Depuis un petit moment, elle avait parfaitement compris ce qui l'attendait.

Mais ça lui était totalement égal. Elle ne ressentait ni impatience ni révolte.

L'homme qui s'apprêtait à jouir de son corps attaché, à introduire son sexe dans son ventre ou même dans ses reins, c'était son maître.

Il l'avait rappelée d'entre les morts, il avait donc tous les droits sur elle, y compris celui-là.

Elle était son esclave pour le restant de ses jours, elle devait se soumettre, c'était la loi.

Lorsque le membre dur se rua à l'intérieur de son ventre, d'une seule poussée presque brutale, Madelise n'eut aucune réaction.

Simplement parce que son corps, plus tout à fait vivant, ne ressentait absolument rien.

CHAPITRE IX



Aimé Brichot eut un petit sourire de satisfaction : le créneau qu'il venait d'effectuer, entre deux camionnettes de livraison, était absolument impeccable. Pour une fois.

Ça n'avait jamais été son point fort, les créneaux, il devait le reconnaître. Rose et Colette, ses jumelles, se fichaient assez de lui pour ça...

Il se trouvait le long du trottoir de la rue du Département, une artère rectiligne et sinistre du 18^{ème} arrondissement, qui présentait la particularité de ne pas pouvoir être parcourue en voiture d'un bout à l'autre, pour la bonne raison qu'elle circulait d'abord dans un sens, puis brusquement dans l'autre, à partir de son intersection avec la rue d'Aubervilliers.

Un petit détail qui avait fait perdre un bon quart d'heure à Aimé Brichot : il s'était retrouvé deux fois de suite à l'angle de la place de Stalingrad et du boulevard de la Chapelle, maugréant contre cette rue au nom si bizarre.

Mais enfin, il y était. Il coupa le moteur de sa Peugeot 307 de service et descendit. Avec une petite pensée reconnaissante pour Boris Corentin qui, la veille au soir, assez tard en raison du décalage horaire avec la Guadeloupe, leur avait communiqué la dernière adresse de Clémence Jolibois. Et les avait informés de l'existence de la surnommée « Pipette », censée partager l'appartement avec sa légitime locataire.

— Avec un peu de chance, elle y sera toujours, leur avait-il dit, à Géraldine Hébert et lui. Elle pourra peut-être vous apprendre des choses, à propos de la disparition de Clémence...

Tout en remontant en direction de la rue de Tanger, Aimé Brichot eut un petit sourire en repensant à la réaction immédiate de Géraldine Hébert.

— C'est génial ! s'était-elle exclamée au téléphone. On va pouvoir relancer nos recherches dans une nouvelle direction, si ça se trouve. T'es vraiment un chef, Grand Chef : même quand t'es pas là, t'es le meilleur !

Même si toutes ses préventions contre leur jeune coéquipière n'avaient pas entièrement disparu, Aimé Brichot devait reconnaître que Géraldine était d'une ténacité et d'un enthousiasme qui faisaient plaisir à voir.

Et même, en étant tout à fait honnête avec lui-même, il devait bien admettre qu'il commençait à l'apprécier vraiment. Surtout depuis quelques jours qu'ils bossaient en duo, sans que Boris Corentin soit là pour leur « faire de l'ombre ».

Malheureusement, alors qu'elle avait déjà obtenu d'Aimé Brichot la faveur d'aller elle-même inspecter le logement de Clémence Jolibois, Géraldine Hébert s'était fait alpaguer par Charlie Badolini, qui lui avait demandé de donner un coup de main à Rabert et Tardet pour la journée.

Comme leur enquête concernant Clémence Jolibois était tout sauf officielle, la jeune femme avait bien été obligée d'obtempérer. Et c'est donc Aimé Brichot qui se retrouvait présentement rue du Département...

Il s'arrêta devant le numéro communiqué par Corentin et leva le nez avec une petite grimace.

L'immeuble de cinq étages présentait une façade lépreuse et noire, autant de crasse que de misère. En fait, il donnait l'impression de devoir s'écrouler au moindre coup de vent. Aux étages, quelques carreaux cassés avaient été remplacés par des rectangles de carton. Du genre : provisoire qui dure...

Pourtant, Aimé Brichot percevait des cris d'enfants, des exclamations joyeuses sortant d'un poste de télévision, des échos de musique « afro quelque chose », et deux voix de femmes un peu criardes, qui s'exprimaient dans un dialecte africain qu'il aurait été bien en peine d'identifier.

Ici, dans cette bâtisse branlante et à bout de souffle, la vie battait, malgré tout, comme un cœur obstiné. L'humanité ne voulait pas se rendre...

Après avoir traversé une petite cour intérieure, sombre, encombrée de poubelles débordantes, Aimé Brichot pénétra dans un hall étroit et obscur, d'où s'exhalait une forte odeur d'urine et de chien mouillé. Au mur de droite s'accrochait une dizaine de boîtes aux lettres métalliques, sans couleur, mangées par la rouille, dont la plupart des petites portes n'étaient plus qu'un très ancien souvenir.

Sur le mur d'en face s'étalait une inscription à la bombe, en lettres maladroitement calligraphiées : KILL THE COPS ! Et, comme si quelqu'un avait eu une pensée pour les visiteurs non anglophones, l'adaptation française – si l'on peut dire... – figurait juste en dessous, mais d'une autre écriture : NIQUE LES KEUFS !

Aimé Brichot allait s'engager dans l'escalier chichement éclairé, lorsqu'une porte vitrée s'ouvrit à la volée. En surgit une sorte d'amas gélatineux, enveloppé dans un sac gris et surmonté de ce qui avait dû être une tête de femme, pour l'heure agrémentée de verrucosités nombreuses et diverses, ainsi que d'une superbe moustache.

— C'que vous voulez, vous, d'abord ?

La voix était parfaitement « raccord » avec le personnage dont elle émanait : graillonnante et assortie d'une haleine qui pouvait laisser penser que la créature ne se nourrissait plus que de rats morts, depuis plusieurs années.

— Bonjour, Madame, vous êtes la gardienne de l'immeuble, peut-être, s'enquit Aimé Brichot, avec une politesse inversement proportionnelle à l'élégance de la bouffeuse de rongeurs.

— Pis quoi encore ? vociféra la femme, en mettant ses deux poings à l'endroit approximatif où auraient dû se trouver ses hanches. J'vais pas faire la bonniche pour tous ces moricauds, en plus de me farcir les odeurs de leur bouffe pas mangeable, non ? J'étais quand même une demoiselle Chagnon, moi, avant d'me marier avec le Gérard !... Gérard Pelletier, mon défunt mari, paix à son âme, à ce pauvre con... Concierge ! Non, des fois, j'vous jure...

Le tonneau sur pattes (poilues) se radoucit quelque peu, avant de poursuivre :

— Non, c'qu'a pu vous tromper, voyez, c'est que j'aime bien m'aviser du genre de gugusses qui entre ici. Avec tous ces bounoules et ces nègres qui savent à peine comment qu'i s'appellent... Tiens, c'est pas dur : y a quasiment pus qu'moi, dans c'gourbi, comme vraie Française ! Avec le père Piédallu, tout d'même : le vieux du deuxième, qu'est r'traité de la Poste, mais qui peut pus marcher et qui se pisse parmi, que c'en est une misère. Enfin...

— Je suis désolé d'interrompre une aussi palpitante conversation Madame Pelletier...

— App'lez-moi Yolande, comme tout l'monde...

— Mais j'aurais vraiment besoin de savoir où habite mademoiselle Jolibois... Clémence Jolibois...

Madame veuve Pelletier éclata d'un rire sonore, ce qui eut pour effet de faire trembloter toute sa graisse, comme un stère de gelée au madère :

— Risquez pas de la voir, la Bamboulette avec ses bizarres de z'yeux jaunes : l'est barrée depuis au moins deux semaines ! Volatilisée, je vous dis ! Vous savez comment sont ces gens-là, hein ? Mon avis, elle d'vait fumer des trucs pas nets encore, celle-là...

Sur le visage lunaire et fortement cratérisé de la veuve, l'hilarité céda brusquement la place au soupçon :

— Dites donc, à propos : Il s'rait pas en train d'essayer d'm'enfumer, le petit maigrichon, là ? Au lieu de la bamboulette, ce s'rait pas plutôt la petite

bougne que vous seriez v'nu voir, s'pèce de dégôûtant ?

— La petite bougne ? répéta Aimé Brichot, l'air hébété, totalement dépassé par la logorrhée verbale qui se déversait sur sa tête.

— Ben oui, quoi : Jamila, la p'tite bougnoule !

— Je vous demande pardon, fit Brichot, de plus en plus paumé. C'est qui, cette Jamila ?

— Eh ben, la petite pute que la bamboulette avait r'cueillie chez elle, là-haut, au quatrième, et qui y est toujours ! La Pipette, si vous aimez mieux ! C'est comme ça qu'on l'appelle : vous dire le genre... C'est façon d'annoncer la spécialité maison, j'imagine ! N'empêche que si ça tenait que de moi, y a longtemps que les flics s'raient v'nus balancer toute cette racaille malfaisante par les fenêtres, je vous jure !

Décidant qu'il en avait plus qu'assez, Aimé Brichot s'engagea dans l'escalier.

— La deuxième à gauche ! lui cria la Yolande Pelletier, alors qu'il se trouvait déjà presque sur le palier du premier étage. Et j'vous souhaite bien du plaisir, avec toutes les maladies pas chrétiennes qui traînent de nos jours !

Arrivé au quatrième, Aimé Brichot s'engagea dans le petit couloir crasseux et sombre, pour aller frapper à la porte si aimablement indiquée par le quintal de viande prénommé Yolande. Aussitôt, une voix de fille très jeune, presque enfantine, l'invita à entrer. Ce qu'il fit.

La pièce qui se trouvait derrière la porte était meublée d'un grand lit à deux places, d'une petite table de bois supportant un réchaud à gaz deux feux, type camping, et d'une chaise. Dans un coin, sous la fenêtre aux carreaux poussiéreux, un évier servant visiblement autant pour la cuisine que pour la toilette.

Et, sur le lit, alanguie, la tête appuyée sur la main droite, une adolescente à la peau couleur chocolat lui souriait d'un air qui se voulait égrillard.

En la découvrant entièrement nue, Aimé Brichot resta cloué sur place par la surprise. Avant qu'il ait la présence d'esprit de détourner les yeux, il eut le temps de remarquer que la fille avait un corps mince, des seins à peine renflés, mais un pubis noir comme l'encre et étonnamment fourni.

Son visage avait plus ou moins les caractéristiques de celui d'une Noire, mais sa peau était nettement plus claire et elle avait en outre d'étonnants yeux d'un vert très clair. De l'ensemble se dégageait une impression de très grande jeunesse, qui mit Aimé Brichot assez mal à l'aise.

Il allait demander à Jamila de passer un vêtement, lorsqu'elle se redressa et, pas gênée du tout de sa tenue, tendit ses bras potelés vers lui :

— Eh bien, approche, mon chéri, Pipette va pas te manger, tu sais ! On t'a mis au courant de mes tarifs ?

Grâce à un rapide coup d'œil autour de lui, Aimé Brichot avisa un

peignoir rose, sur le dossier de la chaise. Il l'attrapa et le jeta sur le lit, en évitant de trop regarder le corps nu qui y était allongé. Mais en le regardant quand même un petit peu...

— Enfilez ça tout de suite ! lui ordonna-t-il, d'un ton un peu plus sec qu'il ne l'aurait souhaité.

Jamila s'exécuta aussitôt, avec un petit sourire entendu :

— Tu es un petit vicieux, toi, hein ? Tu préfères me déshabiller toi-même, c'est ça ? Tu as raison, va : c'est le meilleur dans l'amour !

Aimé Brichot se retenait pour ne pas lui brandir sa plaque de policier sous le nez, histoire qu'elle arrête un peu son cirque. Cette fille ne devait pas avoir plus de seize ans et, à cause de son corps menu et de son air enfantin, elle en paraissait facilement deux ou trois de moins. La voir se livrer déjà à la prostitution, et en plus dans ce décor miteux, lui serrait un peu le cœur.

Mais il n'était pas question de se présenter en tant que policier, s'il voulait pouvoir tirer quelque chose de la gamine à propos de Clémence...

Après s'être assuré du coin de l'œil que Jamila s'était bien enveloppée dans le peignoir, Brichot vint s'asseoir au bord du lit – suffisamment loin d'elle, pour la dissuader de tenter une attaque surprise sur sa personne...

— Jamila, je ne suis pas venu ici pour... enfin pour te « voir », commença-t-il, aussi gentiment que possible.

Aussitôt, Pipette se renfroga :

— Dans ce cas, qu'est-ce que vous foutez là ? grogna-t-elle, en prenant malgré elle la mine d'une petite fille boudeuse. À part de me faire perdre mon temps et donc de l'argent ? Vous êtes qui, d'abord ?

— Je m'appelle Aimé Brichot, répondit-il. Je suis un ami de Clémence. Elle devait venir me trouver à mon agence pour un travail et elle n'est pas venue. Du coup, je me suis inquiété et, comme elle m'avait laissé son adresse et que je passais pas loin d'ici...

La couverture de l'agence de mannequins avait déjà servi, mais Jamila n'était pas obligée de le savoir... Elle conserva son regard renfrogné :

— C'est bizarre, elle ne m'a jamais parlé de vous... Comment vous dites que vous vous appelez ? Bijot ?

— Brichot. Mais c'est sans importance. Vous savez où je pourrais la joindre, Clémence ? Il y aurait quand même pas mal d'argent à se faire, sur cette affaire : ce serait dommage qu'elle la manque...

L'adolescente se détendit d'un coup, poussa un gros soupir et eut un haussement d'épaules. Ce qui eut pour effet d'ouvrir son peignoir et de laisser apparaître l'un de ses petits seins et la totalité de sa cuisse droite. Sur lesquels Aimé Brichot s'efforça de ne pas s'appesantir...

— D'autant plus dommage qu'elle roule vraiment pas sur l'or, la Clem', soupira-t-elle. Seulement, voilà : ça fait bien 15 jours qu'elle s'est envolée !

Tous les soirs, je me dis qu'elle va finir par revenir, et puis... rien ! Je suis même limite vexée qu'elle m'ait parlé de rien : on vit ensemble, merde !

Aimé Brichot parvint à masquer sa déception : visiblement, Jamila ne savait rien sur ce qui avait pu arriver à Clémence Jolibois...

— Vous vous connaissiez depuis longtemps ? demanda-t-il malgré tout.

— Pas très, non, répondit l'adolescente, en rajustant machinalement son peignoir devant sa poitrine menue. Mais on est vite devenu copines. Clem' se sentait un peu seule dans sa vie de tous les jours, juste comme moi. Et puis, on est toutes les deux de la Guadeloupe, alors forcément, ça rapproche.

— Vous êtes Antillaise ? s'étonna Aimé Brichot, qui trouvait qu'elle n'en avait pas exactement le physique.

— D'origine seulement. Et encore : rien que par ma mère. Mon père, lui, il est Tunisien. C'est pour ça que je m'appelle Jamila. Jamila Lakhdar. Bref, avec Clémence, ça a tout de suite collé. On se racontait tout, nos petites emmerdes, nos projets pour après, tout ça...

— Et ça ne lui faisait rien, à Clémence que vous... enfin que vous fassiez ce que vous faites ?

— Ah ! si, alors ! s'exclama Jamila, en faisant un petit saut sur le lit, ce qui eut pour effet immédiat de découvrir non seulement son sein mais aussi le triangle noir et touffu de son ventre. C'était même un de nos rares sujets d'engueulades. Elle me disait qu'il fallait que je sorte de ce truc, que je pouvais pas continuer à pomper des bites et me faire enfiler par tous les trous à mon âge, que j'allais complètement me détruire à l'intérieur de la tête.

Le contraste entre la voix candide, enfantine de Jamila et l'obscénité tranquille de son vocabulaire avait quelque chose de saisissant, presque surréaliste.

— Clémence n'avait peut-être pas tort... fit gentiment Aimé Brichot, que cette gamine émouvait de plus en plus, peut-être parce qu'elle était à peine plus âgée que ses filles à lui.

— Je dis pas le contraire ! approuva-t-elle, avec une certaine conviction dans le ton. Surtout rapport aux flics, du fait que je suis mineure... Clem', elle arrêtait pas de me répéter que tout le monde pouvait se sortir de sa merde, à condition de le vouloir vraiment. Qu'elle était bien en train d'y arriver, elle...

Aimé Brichot se raidit imperceptiblement et dévisagea Jamila avec une intensité nouvelle.

— Qu'est-ce que tu veux dire par : « elle était en train d'y arriver » ? demanda-t-il, sans même s'apercevoir qu'il venait de passer au tutoiement. D'arriver à quoi ?

— Ben... à tout laisser tomber ! À quitter ce quartier de merde, à avoir de la thune, à changer de vie, quoi !

— Et elle comptait y arriver comment ? Grâce à son travail de

mannequin ?

Jamila eut un petit sourire de pitié :

— Non, ça, elle avait plus ou moins fait une croix dessus, elle avait plus la gagne. Seulement, elle venait de rencontrer un couple de vrais Français, hyper friqué, qui s'intéressait à elle, à ce qu'elle disait, et qui voulait la sortir de là.

— Pourquoi tu dis : de « vrais » Français ? Tu ne te sens pas une vraie Française, toi ?

Jamila le regarda avec un air de pitié condescendante et un petit sourire désabusé :

— Si jamais je me mettais à le croire, vous pouvez être tranquille que ça manquerait pas de connards pour me rappeler qui je suis : une semi-négrresse qui bouffe le pain des Français ! Tu parles : j'en mange même pas, de leur pain à la con, moi !

— Revenons à Clémence, suggéra doucement Aimé Brichot. C'était qui ces « vrais » Français qui s'intéressaient tellement à elle ?

— Je vous l'ai dit : un couple de bourges, plein de thune. Elle m'a dit qu'elle les avait rencontrés grâce à la patronne du Clara Bells, où elle bosse certains soirs, au vestiaire.

Aimé Brichot tressaillit : on en revenait à Clarabelle Golaud, ça devenait vraiment intéressant...

— Clémence ne t'a pas dit qui ils étaient au juste, ces fameux... « bienfaiteurs » ? demanda-t-il.

Jamila haussa les épaules :

— Si, sûrement, mais j'ai pas vraiment fait attention. Vous savez, des projets pour s'en sortir, on en avait dix par semaine, Clem' et moi, alors... Je me souviens juste qu'ils s'appelaient pareil...

— Comment ça : pareil ?

— Ben... ils avaient le même prénom...

— Tu veux dire : comme Claude et Claude ? Ou Dominique et Dominique ? demanda Brichot.

— Ouais. Sauf que c'était pas ces prénoms-là, sinon ouais... Elle me les a montrés, un soir. On était parti en virée toutes les deux et on les a croisés par hasard. Comme ils ne nous ont pas vues, elle a pu me les montrer.

— Et ils ressemblaient à quoi ? demanda Aimé Brichot, en s'efforçant au calme. Tu pourrais me les décrire ?

Jamila réfléchit une seconde ou deux, les sourcils froncés, avant de répondre, les yeux dans le vague :

— Lui, c'est un blond, blond très clair, vachement vieux : au moins quarante ans, voire même cinquante... Elle, elle est bien plus jeune, et pourtant elle a déjà les cheveux gris, mais un super beau gris, coiffé en chignon, mais

sur elle, ça fait pas mémère du tout. Et fringuée hyper classe. Des bourges, quoi ! Le genre qui se croit tout...

Soudain, Jamila s'interrompit net et enveloppa Aimé Brichot d'un regard soupçonneux :

— Mais dites donc, je parle, je parle, là... Pourquoi vous voulez savoir tout ça ? Quel rapport ça a avec le boulot que Clémence devait faire pour vous ?

Son regard se fit encore plus soupçonneux et tout son corps se tendit :

— Vous êtes sûr que vous êtes pas un keuf, au moins ?

Aimé Brichot hésita une seconde, puis décida de lui dire la vérité, en tablant sur l'espèce de confiance qui s'était instaurée depuis une grosse demi-heure, lui semblait-il, entre Jamila Lakhdar et lui.

— Si, tu as raison, Jamila, répondit-il avec un sourire qui se voulait engageant, je suis effectivement policier, mais surtout ne crois pas que je...

— Putain de sa mère, j'aurais dû m'en douter ! rugit Jamila, en bondissant hors du lit, tel un chat qui vient de se faire asperger d'eau froide.

Et, avant qu'Aimé Brichot ait eu le temps d'esquisser un geste, elle était déjà sur le palier et dégringolait l'escalier, enroulée dans son peignoir rose.

Il se précipita à son tour et commença à descendre les premières marches.

Mais, en constatant qu'elle était déjà quasiment au rez-de-chaussée, il renonça à la poursuivre, certain qu'elle devait connaître assez de monde dans le quartier pour s'être trouvé une cachette sûre, avant qu'il n'ait lui-même atteint le trottoir.

Il remonta jusqu'au petit studio miteux et entreprit de fouiller la pièce, sans grande conviction. Effectivement, il ne trouva rien d'intéressant.

Mais, plus il repensait à la description sommaire que lui avait faite Jamila des mystérieux « bourges friqués » censés aider Clémence Jolibois, et plus il se disait que, là, il tenait peut-être quelque chose.

Car ce couple, tel qu'elle en avait esquissé le double portrait, ressemblait étrangement à celui que Géraldine Hébert lui avait dit avoir rencontré, la veille au soir, au *Clara Bells*.

— Je suis certaine qu'elle leur a dit quelque chose à mon sujet, lui avait expliqué Géraldine, le lendemain matin, au quai des Orfèvres, quand ils s'étaient retrouvés au bureau des Affaires recommandées. Et je vous jure, Mémé, que quand je suis repartie de la boîte, ils continuaient de me mater d'une façon vraiment bizarre...

Et voilà que, maintenant, s'il ne se trompait pas, Aimé Brichot se retrouvait avec le même couple, s'intéressant à Clémence Jolibois.

Comme par hasard, juste avant que celle-ci ne s'évanouisse dans la nature.

CHAPITRE X



Lorsque Boris Corentin pénétra dans le bureau du capitaine Léopold Crispin, la fraîcheur due à la climatisation lui fit un bien fou. Il était deux heures de l'après-midi, et la chaleur lourde et moite qui régnait sur Pointe-à-Pitre était vraiment pénible.

Deuxième avantage du bureau, situé au premier étage du commissariat principal : il était muni de double vitrage, ce qui permettait d'oublier un moment le concert ininterrompu de pétarades et de klaxon qui régnait dehors...

En voyant son collègue parisien entrer, Léopold Crispin se leva de son fauteuil, contourna son grand bureau encombré de papiers et de dossiers divers, et s'avança vers lui, un grand sourire cordial aux lèvres.

C'était un petit homme d'environ 35 ans, assez bedonnant, dont le visage rond, presque lunaire, respirait la jovialité. Il était vêtu d'un pantalon de toile beige et d'une chemisette blanche, largement ouverte sur sa poitrine totalement imberbe.

Lorsque Boris Corentin s'était mis en rapport avec ses collègues locaux, parce qu'il avait besoin de leur aide pour avancer, on l'avait tout de suite aiguillé sur le capitaine Crispin, sous prétexte que celui-ci avait passé six mois à la Brigade Mondaine de Paris, huit ans auparavant. Lequel capitaine s'était montré « ravi et honoré » – c'étaient ses propres mots – de rendre service à

« l'illustre commandant Corentin » – c'étaient également ses propres mots.

De son côté, pour ne pas « ruiner l'ambiance », Boris avait fait semblant de très bien se souvenir de lui, ce qui n'était pas du tout le cas...

— Ah ! commandant ! j'ai eu le temps de travailler pour vous ! vous tombez pile...

Au téléphone, Boris avait demandé à son collègue de ne pas lui donner du « commandant » et de se contenter de son prénom, mais Léopold Crispin lui avait affirmé qu'il ne pourrait jamais faire preuve d'une telle familiarité envers lui. Après tout, c'était comme il le sentait...

— J'ai fait établir ce matin la liste que vous m'avez demandée hier : celle des médecins qui ont quitté la Guadeloupe, ces quinze dernières années, pour aller exercer en métropole. Je vous prévienne, il y en a un paquet...

Boris Corentin, suite à ce que lui avait dit Nathalie Diochot, la copine de Clémence Jolibois, avait décidé de s'intéresser de plus près au toubib avec lequel la disparue aurait été en relation épistolaire, avant son départ pour Paris. Ça pouvait n'avoir rien à voir avec l'affaire qui l'occupait, mais, de toute façon, il n'avait rien de mieux à faire : Ghislaine Duval-Cochet était toujours bloquée à Los Angeles et il commençait à s'ennuyer ferme. La plage, le farniente, les palmiers et le ti-punch, ça va cinq minutes...

— Je vous laisse mon bureau, ajouta Léopold Crispin, en se dirigeant vers la porte : il faut que j'aille faire un tour à Mome-à-l'Eau[4], pour une histoire de trafic de bijoux. Comme ça, vous serez tranquille...

Avant de sortir, il se retourna vers Corentin, avec toujours le même large sourire accroché à sa face lunaire :

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, le lieutenant Rouveyre est dans le bureau d'à côté : je lui ai dit de se mettre à votre disposition, commandant !

Boris Corentin remercia chaleureusement son collègue. En se disant que si tous les flics de France étaient aussi sympas et coopératifs que lui, il serait souvent mieux reçu dans les commissariats de province où le menaient de temps à autre ses enquêtes...

Lorsqu'il fut seul, il prit place dans le fauteuil du capitaine Crispin et prit connaissance du listing que lui avait fait établir son si prévenant collègue. Il fut tout de même surpris de constater qu'il contenait à vue de nez plus d'une centaine de noms ! Comme la liste couvrait les quinze dernières années, ça signifiait que, chaque année, entre sept et huit médecins quittaient la Guadeloupe pour aller exercer en métropole : un véritable exode...

Boris Corentin en était à se dire que ça lui semblait tout de même beaucoup, et qu'il n'allait jamais s'y retrouver dans cette forêt de noms, quand il s'aperçut d'une chose qui le soulagea grandement.

Dans son zèle, Léopold Crispin avait inclus dans la liste les étudiants en

médecine qui, leurs études finies, avaient choisi de *rester* en métropole. Or, d'après ce que lui avait dit Nathalie Diochot, le toubib avec lequel Clémence Jolibois était en contact épistolaire avait d'abord exercé en Guadeloupe avant de partir pour Paris. Donc...

Deux coups discrets furent frappés à la porte, qui s'ouvrit presque aussitôt sur un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, grand, mince, tiré à quatre épingles. Et portant dans sa main droite une petite soucoupe supportant un verre, à demi rempli d'un liquide ambré.

— Veuillez m'excuser pour le dérangement, commandant, dit-il d'une voix un peu précieuse : je suis le lieutenant Patrice Rouveyre. Je me suis dit que, même si l'heure en était un peu passée, un petit CRS vous ferait plaisir...

Boris Corentin mit une seconde ou deux à se souvenir que l'expression désignait un ti-punch Citron-Rhum-Sucre, qui se prend normalement sur les coups de midi. Il n'eut pas le cœur de refuser la boisson si gentiment offerte, même s'il n'avait pas tellement envie d'alcool en ce moment.

— Pourquoi pas ? répondit-il avec un grand sourire. Et puis, un CRS dans cette maison, c'est plutôt de circonstance, non ?

Le jeune lieutenant eut un sourire poli. Boris Corentin se dit que la blague : « Et si on se tapait un CRS ? » ne devait pas être vraiment neuve, chez les policiers guadeloupéens...

Lorsqu'il fut de nouveau seul, il se replongea dans la liste de Léopold Crispin. Lorsqu'il eut barré d'un trait de feutre noir les noms des médecins n'ayant jamais exercé en Guadeloupe, il fut assez soulagé de constater qu'il ne lui en restait plus qu'une trentaine.

Il se mit à étudier ces derniers plus en détail. Mais, au bout d'une dizaine de noms, il poussa un soupir un peu découragé. Ça servait à quoi, ce qu'il était en train de faire ? Il ne savait même pas ce qu'il cherchait, au juste. L'homme optimiste, ou très courageux, qui entreprend de chercher une aiguille dans une botte de foin sait au moins à quoi ressemble l'objet qu'il est censé trouver, lui...

Tout en se faisant ces réflexions désabusées, Corentin avait laissé ses yeux parcourir machinalement la suite de la liste. Soudain, il se bloqua sur un nom. Celui d'un certain docteur Latournelle, qui avait quitté la Guadeloupe douze ans plus tôt, pour aller exercer en région parisienne.

Nathalie Diochot lui avait dit ne pas se souvenir du nom du toubib avec qui Clémence Jolibois était en relation, mais juste qu'il avait un prénom « bizarre ».

Or, les parents du docteur Latournelle avaient trouvé bon d'affubler leur rejeton du prénom de *Baby las*...

Par acquit de conscience, Boris Corentin vérifia les identités de tous les autres médecins de sa liste : tous portaient des prénoms plus ou moins courants.

Boris déplaça sa silhouette athlétique et sortit du bureau, pour se rendre directement dans celui, voisin, du lieutenant Patrice Rouveyre.

Il le trouva occupé à pianoter sur le clavier de son ordinateur, le nez chaussé de petites lunettes rondes à montures dorées, l'air totalement concentré.

— Désolé de vous déranger, lieutenant...

— Pas du tout, pas du tout ! s'empressa Patrice Rouveyre. En quoi puis-je vous être utile ? Vous avez trouvé votre bonheur, dans la liste de Crispin ?

— Pas impossible, répondit Corentin. J'aurais besoin d'avoir le maximum de tuyaux sur un certain Babylas Latournelle, médecin généraliste qui a quitté la Guadeloupe il y a douze ans, pour exercer à Paris ou aux environs.

— Babylas... Babylas... fit le jeune lieutenant.

Jamais entendu ce prénom-là...

— C'est justement à cause de son prénom qu'il m'intéresse, répondit Corentin avec un petit sourire. Vous pouvez chercher un peu de ce côté-là ?

— Sans problème, je m'y mets tout de suite. Vous voulez savoir quelque chose de précis, à son sujet ?

Les sourcils relevés, Boris Corentin eut une petite moue de la lèvre inférieure :

— Je ne sais pas trop, en fait... Si, d'ailleurs : essayez de voir si, d'une manière ou d'une autre, le docteur Latournelle aurait pu avoir un rapport, de près ou de loin, avec le culte vaudou. Ou avec certains adeptes, des choses comme ça, voyez...

Le lieutenant Rouveyre eut l'air un peu surpris, mais il ne fit aucun commentaire.

— Je vous apporte ce que j'aurai trouvé, dans le bureau de Crispin, commandant, se contenta-t-il de répondre.

Satisfait, Boris Corentin quitta son bureau, d'un pas énergique. Peut-être un peu trop énergique.

En débouchant dans le couloir, il entra en collision avec une jeune femme Noire d'environ vingt-cinq ans, vêtue d'une jupe de cotonnade ample et d'un chemisier blanc, moulant une poitrine plus que généreuse.

Instinctivement, Boris referma ses bras autour de ses épaules, pour l'empêcher d'aller heurter le mur d'en face. Elle se laissa aller contre lui avec une facilité qui frisait la complaisance. Il sentit sa poitrine ferme et élastique s'écraser contre son torse, cependant qu'un délicat parfum citronné venait caresser ses narines.

Il finit par desserrer son étreinte, et la fille ne parut s'écarter de lui qu'à regret.

— Je suis désolé, sourit Boris, en plongeant son regard dans les grands

yeux noisette de la fille. J'espère que je ne vous ai pas fait mal ?

— Au contraire... murmura-t-elle d'une voix veloutée, en battant des cils et avec un petit sourire plutôt coquin. Je suis Désirée Siloire, l'assistante du commissaire Lautric...

— Un prénom qui vous va à ravir, répondit galamment Boris. Je dirais même plus : qui vous définit ! Je suis le commandant Boris Corentin et je viens de...

— Ah ! c'est vous le Grand Chef de Paris ? l'interrompit Désirée Siloire. J'ai de la chance d'être passée au bon moment dans ce couloir, si je comprends bien !

Boris Corentin ne répondit pas tout de suite à ce « badinage » de la jeune femme.

Elle venait, par simple coïncidence, de l'appeler « grand chef », exactement comme avait pris l'habitude de le faire Géraldine Hébert.

Du coup, Corentin prit conscience que sa jeune coéquipière lui manquait. Durant quelques secondes, il se prit à rêver que Géraldine aurait pu venir passer ces deux semaines avec lui, en Guadeloupe, puisque Ghislaine, débordée, s'obstinait à lui faire faux-bond.

Et peut-être que, grâce à l'ambiance soleil – mer bleue – sable chaud – ti-punch, elle aurait un peu perdu de vue ses penchants « féminophiles » pour tenter, avec lui, de nouvelles expériences « virilophiles »...

Boris s'ébroua de son rêve et sourit à Désirée Siloire :

— Ce serait plutôt à moi de remercier le hasard qui m'a fait sortir de ce bureau au bon moment ! D'ailleurs, il ne tient qu'à vous que ce coup de chance se prolonge. Autour d'un déjeuner, par exemple...

— Pourquoi pas ? répondit la jeune femme en lui lançant un regard sans équivoque. Ma pause est d'une à trois heures. Si vous vous trouvez dans les parages à ce moment-là...

Et, sans attendre la réponse de Corentin, avec une certaine coquetterie, elle pivota sur elle-même et s'éloigna en direction de l'escalier, au bout du couloir. En accentuant quelque peu le balancement naturel de ses hanches pleines.

Boris Corentin eut à peine le temps de se rasseoir derrière le bureau de Léopold Crispin, que, déjà, le lieutenant Rouveyre faisait irruption dans la pièce. Le regard assez excité, derrière ses petites lunettes rondes.

Il tenait une feuille de papier imprimé à la main, qu'il posa sur le bureau, juste sous les yeux de Corentin.

— Je ne sais pas comment vous avez fait, mais je crois que vous avez mis dans le mille, commandant ! s'exclama-t-il, en contournant le bureau.

— Vous ne faites un petit topo ? proposa Corentin, en négligeant la feuille couverte d'écritures.

— Volontiers, commandant ! fit Patrice Rouveyre. Figurez-vous que votre Babylas Latournelle a quitté la Guadeloupe, effectivement il y a douze ans, à la suite d'une affaire assez louche...

— Quel genre ?

— Le genre : mort d'un enfant nouveau-né, dont il a signé le certificat de décès et qui, selon toute vraisemblance, aurait en fait été tué *suivant le rituel vaudou* !

— Intéressant... murmura Boris Corentin. Mais, dites-moi, lieutenant : c'est encore important, ici, toutes ces histoires de vaudou ?

— Pas mal, oui, répondit Patrice Rouveyre, avec une petite grimace. Les gens ont du mal à renoncer à leurs cultes ancestraux. Ce qui, la plupart du temps ne les empêche pas d'être de parfaits catholiques. Disons que, dans leur esprit, l'un n'empêche pas l'autre. Si vous voulez, on pourrait dire que le catholicisme, c'est un peu la religion « du dimanche », alors que les différents cultes font plutôt partie de la vie quotidienne. Les deux ne se mélangent pas. Un peu comme chez vous, où sa foi chrétienne n'empêchera pas un catholique de croire à l'astrologie...

Le jeune lieutenant eut un petit sourire :

— Tenez, je vais vous donner un petit exemple. Au cimetière de Pointe-à-Pitre est enterré un certain Paul Charlonnai. Sur sa tombe, sa veuve a cru bon de faire graver l'inscription « Directeur de la banque de la Guadeloupe », parce que c'est ce qu'il était en effet, dans les années 20. Eh bien ! depuis, on retrouve régulièrement, sur la pierre tombale, des restes de bougies consumées et d'animaux sacrifiés...

— Des offrandes de gens qui pensent que l'ancien banquier pourra leur apporter la richesse ? fit Boris Corentin.

— Exactement !

— Pour en revenir à Babylas Latournelle... murmura Boris, qui trouvait qu'on s'éloignait un peu du sujet, vous avez autre chose ?

— Oui, pardon ! Il y a en effet un truc qui peut être intéressant. S'il est effectivement Guadeloupéen, donc français, le docteur Latournelle est également haïtien par sa mère. Or, c'est en Haïti qu'on peut encore rencontrer les pratiques vaudou les plus *hard*, si je puis m'exprimer ainsi.

— En effet, c'est intéressant... murmura Boris. Ce que j'aimerais savoir, c'est comment le docteur Latournelle s'est tiré de ce mauvais cas. Je veux dire : la mort du nouveau-né dont vous me parliez...

— C'est assez nébuleux, convint Patrice Rouveyre. Il n'y a pas vraiment eu d'enquête approfondie, apparemment. En fait, il y a eu un début d'enquête, mais elle s'est très vite arrêtée.

— Pourquoi ?

— Apparemment, ce qui a été déterminant, c'est l'intervention d'un

homme d'affaire, assez important dans l'île à l'époque, qui a témoigné en faveur de Babylas Latournelle. Un métropolitain d'origine russe, un certain...

Patrice Rouveyre reprit la feuille sur le bureau, pour y vérifier le nom.

— Un certain Alexandre Oblomov, lut-il.

— Et il est devenu quoi, cet Oblomov ? demanda Corentin, en tirant de sa poche son paquet de cigarettes légères.

— Je me suis tuyauté là-dessus aussi, pensant que ça vous intéresserait, répondit Patrice Rouveyre, avec une satisfaction visible. À l'époque, il ne vivait déjà plus à la Guadeloupe, ayant commencé à développer ses affaires en métropole. Mais il avait conservé son affaire d'exportation de fruits exotiques, qu'il a fini par revendre peu de temps après. Pour ce qui est de ses affaires ultérieures, je n'ai pas eu le temps de creuser, mais si vous voulez, je...

— Non, non, c'est inutile, fit Boris Corentin. Vous avez déjà fait du très bon boulot, en si peu de temps.

Le jeune lieutenant sourit de plaisir sous le compliment et remonta machinalement ses petites lunettes rondes.

— Surtout, si vous avez besoin de moins pour quoi que ce soit, je reste à votre disposition, commandant !

— Merci, lieutenant, mais je trouve que vous m'avez déjà fourni pas mal de grain à moudre... répondit rêveusement Boris Corentin.

Il était en train de calculer le décalage horaire avec Paris, pour savoir s'il pouvait appeler Aimé Brichot ou Géraldine Hébert, afin de les mettre au courant des dernières informations qu'il venait de glaner.

Et leur demander de se mettre instamment sur la piste du docteur Babylas Latournelle, ainsi que sur celle du mystérieux Alexandre Oblomov.

CHAPITRE XI



— De toute façon, c'est à prendre ou à laisser, Baby : soit vous doublez la somme, soit je ne participe plus à vos petites cérémonies ! Et, crois-moi, ça ne me fera pas chagrin : j'ai horreur de toutes ces histoires de zomb...

— Tais-toi ! gronda le docteur. Ne prononce pas le mot, malheureuse !

Elektra haussa les épaules, mais, au fond d'elle-même, elle ne se sentait pas très rassurée. Elle n'avait jamais réussi à savoir ce qu'il y avait de vrai et de « frime », dans ces aspects noirs du vaudou qu'elle détestait.

Il n'empêche qu'elle était venue chez le *houngan*, à Chatou, avec la ferme intention de faire doubler la somme qu'elle touchait pour sa participation *active* à chaque cérémonie. En se disant que le marché des transsexuels initiés aux rituels vaudou devait être plutôt mince, à Paris, et que ça la mettait en position avantageuse pour négocier.

Sauf que, depuis vingt minutes qu'elle était face au *houngan*, celui-ci se montrait intraitable.

— Je te le dis pour la dernière fois, relança Elektra, en toisant le docteur de son regard sombre : si je n'ai pas la promesse formelle d'obtenir ce que je demande, vous ne me reverrez plus jamais à vos petites soirées !

Le docteur était avachi dans son vieux fauteuil au cuir râpé, et le travesti le dominait de toute sa hauteur.

Pour venir chez lui, Elektra avait enfilé sa robe rouge fétiche, sa robe de « princesse vaudou », comme le *houngan* l'appelait parfois. Parce qu'elle savait que c'était dans cette tenue qu'elle lui faisait le plus d'effet, et qu'il ne fallait négliger aucun détail pour prendre le meilleur sur lui.

— Sois raisonnable, ma chérie, soupira le docteur, d'une voix geignarde, destinée à l'apitoyer. Tu sais bien que, si ça ne tenait qu'à moi, tu aurais tout l'argent dont tu as besoin ! Mais les autres n'accepteront jamais... Ils trouvent que tu leur coûtes déjà assez cher comme ça !

« Les autres », Elektra savait que ça désignait Alexandre Oblomov et sa femme. C'étaient eux qui finançaient tout ça, y compris les aspects les plus sombres des cérémonies, ceux que détestait Elektra.

— Mais ils croulent sous le fric, les autres, comme tu dis ! explosa-t-elle, en faisant un pas en direction du docteur. Ils peuvent bien faire un effort, non ? D'autant que...

Elektra s'interrompt net, en voyant le regard luisant de convoitise de son interlocuteur braqué sur ses cuisses nues, à quelques centimètres de ses yeux.

Ou, plus exactement, braqué *juste un peu au-dessus* de ses cuisses. À l'endroit où se trouvait précisément ce qui faisait tout le prix érotique d'Elektra, aux yeux des amateurs de transsexuels.

Et il s'était remis à transpirer à grosses gouttes, ce qui, chez lui, était un signe qui ne trompait pas.

Elektra se radoucit d'un coup et un petit sourire étira ses lèvres sensuelles et fardées de rouge.

— Bon, mon gros Baby, on ne va quand même pas se fâcher pour si peu, non ? ronronna-t-elle, en s'avançant encore d'un pas en direction du fauteuil. On s'est toujours bien entendu, toi et moi... Ce serait dommage de gâcher tout ça pour une histoire de thune, tu ne crois pas ? Tu as pensé que si tu ne m'aidais pas à obtenir ce que je veux, tu ne me reverrais plus jamais ? Et que tu serais privé de mon Jésus ?

En entendant le dernier mot prononcé par le transsexuel, le docteur tressaillit de tout son petit corps replet, et se mit à transpirer encore plus.

Il avança la main vers Elektra et eut un petit gémissement rauque lorsque ses doigts boudinés se posèrent sur la peau satinée de sa cuisse, avant de remonter rapidement sous la robe rouge vif.

Avec un petit roucoulement ravi, Elektra écarta légèrement les jambes, afin de faciliter le passage à la main du docteur, en direction de ce qu'elle appelait un peu étrangement son « Jésus ».

C'est-à-dire l'organe de belle taille, par lequel elle restait pleinement un homme.

Le docteur ferma les yeux de bonheur, lorsque ses doigts atteignirent la petite culotte de soie qu'Elektra avait choisi de mettre. Parce qu'elle savait que ce contact suffisait presque à le mener au maximum du désir.

Pour l'instant, cette délicate pièce de lingerie féminine n'avait encore pas trop de mal à contenir le « Jésus ». Mais, sous la pression des doigts du docteur, Elektra sentit que ça ne durerait pas.

Jésus grandissait et grossissait vraiment très vite...

— Enlève ta culotte ! souffla le docteur, sans cesser de fourrager entre les cuisses superbes d'Elektra.

— Quel gros vicieux tu fais ! pouffa celle-ci. Tu n'as pas honte, dis ?

Abuser de ton autorité pour séduire une pauvre fille sans défense ! Je trouve que tu mériterais une sévère punition, qu'est-ce que tu en penses ?

— Oh ! oui, punis-moi, ma belle ! se mit à haleter le gros homme. C'est vrai que je suis un sale petit vicieux ! Je le mérite !

Tout en parlant, il s'était rejeté contre le dossier de son fauteuil défoncé et contemplait avec des yeux exorbités Elektra occupée à relever sa robe et à la rouler sur ses reins. Dévoilant sa petite culotte de soie noire, complètement distendue par le « Jésus » qui, visiblement n'avait plus qu'une idée : sortir au plus vite de sa crèche...

Elektra ne prit pas la peine d'ôter son sous-vêtement, se contentant de l'abaisser sur le devant et d'en coincer l'élastique sous ses volumineux testicules.

Sitôt libéré, le pieu de chair brune jaillit à l'horizontale, noueux, palpitant, fièrement pointé vers le docteur. Qui se mit à transpirer de plus belle.

— Allez, mets-toi en position, gros cochon ! siffla Elektra, d'une voix plus sèche. Puisque tu reconnais mériter une punition, tu vas l'avoir !

En tremblant de tous ses membres, le docteur se leva, dégrafa fébrilement son pantalon de toile, qui tomba à ses pieds. Son slip bleu ciel prit le même chemin. Lui aussi arborait une complète érection, mais sa virilité était assez loin d'avoir la taille et l'arrogance de celle du transsexuel.

— Allez, en place, Baby ! ordonna Elektra.

Aussitôt, avec une sorte d'empressement servile, le docteur se mit à genoux sur le fauteuil, appuya ses avant-bras sur le dossier et creusa les reins, pour tendre vers sa partenaire ses grosses fesses un peu molles.

Comme elle savait qu'il ne pouvait pas la voir, Elektra s'autorisa une moue légèrement dégoûtée. Pour elle qui aimait les hommes jeunes, minces et musclés, le toubib n'était pas vraiment une affaire. Mais, en même temps, elle n'était pas là pour se faire plaisir.

Il s'agissait de ce qu'elle appelait parfois, quand elle était en veine d'humour, d'une « saillie à but lucratif »...

Elle s'approcha du fauteuil, tenant son sexe à pleine main. De l'autre, elle empoigna la hanche grasse du docteur, qui gémit de plaisir anticipé.

Puis, dirigeant son formidable membre entre les fesses tremblotantes de son partenaire, elle donna un vigoureux coup de reins en avant, s'introduisant en lui d'au moins la moitié de sa longueur.

Le docteur émit un long râle de satisfaction, en se sentant ainsi embroché. La sueur ruisselait littéralement de ses tempes et tout son corps tremblait de désir.

C'est à ce moment précis que retentit le carillon de la porte d'entrée, derrière eux.

— Tu attends quelqu'un ? demanda Elektra, tout en restant planté jusqu'à

la garde dans les reins du docteur.

— Non... Mes visites ne... commencent qu'à... qu'à deux heures... répondit celui-ci d'une voix hachée, en se tortillant pour tenter de faire pénétrer encore plus profondément la verge qui le dilatait.

— Il vaut mieux que tu ailles voir, Baby ! décréta Elektra, en se retirant de lui, lui arrachant un petit cri de frustration. On reprendra après, quand tu auras expédié l'emmerdeur en question...

Il y eut un deuxième coup de carillon, à la porte.

Le docteur se remit debout, encore mal assuré sur ses jambes courtaudes, qu'un désir inassouvi faisait trembler.

— Passe dans mon cabinet, à côté, souffla-t-il à Elektra, tout en se rajustant à la hâte. Je te prévenirai quand j'en aurai terminé...

Il quitta le salon, traversa le petit hall et ouvrit la porte. Il se retrouva face à une jeune femme rousse, très jolie avec la petite fossette que son sourire faisait apparaître à sa joue droite et ses grands yeux émeraude.

— Docteur Babylas Latournelle ? Je suis le lieutenant de police Géraldine Hébert, annonça-t-elle, en lui présentant rapidement sa plaque.

— C'est moi, oui. Et alors ?

— Docteur Latournelle, j'aurais aimé vous poser quelques questions, au sujet de mademoiselle Clémence Jolibois. Est-ce que vous m'autorisez à entrer un moment ?

Le docteur Latournelle ne bougea pas de l'encadrement de la porte et ses traits se durcirent.

— Vous avez une commission rogatoire ? demanda-t-il, d'une voix désagréable. Parce qu'il me semble que, dans le cas contraire, je n'ai pas à vous laisser pénétrer à mon domicile privé...

Le sourire de Géraldine s'élargit et c'est sur le même ton aimable qu'elle répondit :

— C'est parfaitement exact, docteur. Aussi, je vais vous laisser : vous recevrez cet après-midi même une convocation officielle pour le quai des Orfèvres, puisque vous préférez la procédure classique...

Elle fit demi-tour, en se disant que si son coup de bluff ne marchait pas, elle l'aurait « in the bab' », comme disait son père. Vu qu'aucune enquête officielle n'était ouverte concernant le docteur Babylas Latournelle.

Aimé Brichot et elle avaient eu l'appel téléphonique de Boris Corentin, la veille, peu avant neuf heures du soir. Du coup, ils s'étaient partagé le boulot : à Aimé Brichot de tenter de retrouver la trace d'Alexandre Oblomov, à elle de suivre la piste du docteur Latournelle. Dont elle n'avait eu aucun mal à trouver l'adresse, simplement en consultant les « Pages jaunes », sur internet.

Elle avait déjà redescendu les trois marches du perron, lorsque la voix du toubib retentit dans son dos :

— Bon, bon, c'est pas la peine de le prendre mal, Mademoiselle ! Si vous pensez que c'est plus simple comme ça, d'accord, entrez. Mais, je vous préviens, je suis assez pressé et je n'aurai pas beaucoup de...

— N'ayez crainte, Docteur, je n'en aurai que pour quelques instants, le coupa Géraldine en remontant les marches.

Babylas Latournelle la fit entrer dans un petit salon assez pauvrement et tristement meublé. L'unique fenêtre donnait sur un minuscule jardin en friche et, au-delà, sur le mur arrière d'un immeuble moderne. Au fond de la pièce, à droite, se trouvait une deuxième porte, entrouverte, que le docteur s'empressa d'aller refermer.

— Bien, que puis-je pour vous, lieutenant ? demanda-t-il, en omettant soigneusement de proposer un siège à Géraldine, et restant lui-même debout.

— Comme je vous l'ai dit à l'instant, nous nous intéressons à Mademoiselle Clémence Jolibois...

— Connais pas ! trancha Babylas Latournelle, qui transpirait abondamment.

Derrière ses petites lunettes rondes, Géraldine Hébert l'observa d'un regard froid, en silence, durant quelques secondes, avant de laisser tomber, d'une voix légèrement douceuse :

— C'est curieux ce que vous me dites, docteur. Car nous savons, nous, qu'elle a été assez longtemps en correspondance avec vous, avant son départ de la Guadeloupe...

Durant une seconde, Géraldine eut l'impression que le petit homme replet se décontenançait. Mais il se reprit aussitôt et soupira, avec un geste vague de la main :

— Oui, bon, c'est possible, après tout... Je vois tant de monde et je suis en correspondance avec tant d'autres ! Mais qu'est-ce que vous lui voulez, à cette Clémence Jolibois ? Pourquoi vous vous intéressez à elle, d'abord ?

— Nous avons nos raisons ! répondit sèchement Géraldine, avant de poursuivre : est-ce que vous pourriez me dire de quoi traitait votre correspondance avec elle ?

— Mais bien sûr que non, puisque je vous dis que je ne me rappelle même pas son nom !

— Mais vous avez bien dû garder ses lettres, je suppose, insista Géraldine.

— Rien du tout ! Je ne garde jamais rien ! Aucun courrier, sauf s'il est officiel ou administratif, bien sûr. Sinon, on n'en finirait pas, on serait rapidement envahi, noyé par toute cette paperasse inutile !

Babylas Latournelle avait l'air à la fois furieux et mal à l'aise. Ce qui le rendait désagréable, à la limite de l'agressivité. Signe, aux yeux de Géraldine Hébert, que le toubib n'était pas blanc comme neige dans cette affaire — « blanc comme neige » étant une manière de parler ! Elle décida de pousser le

bouchon un peu plus loin. Comme au poker : « pour voir »...

— Est-ce que votre correspondance avec Clémence Jolibois ne tournait pas autour de la question du culte vaudou et de ses diverses pratiques et rituels ? demanda-t-elle, en le fixant droit dans les yeux.

Il lui sembla bien y voir passer une fugitive lueur d'affolement.

— Qu'est-ce que c'est que ces élucubrations ? rugit Latournelle, en frappant du pied comme un gamin furieux. Je ne me suis jamais intéressé, ni de près ni de loin à ces stupidités d'un autre âge ! Qu'est-ce que vous croyez donc ? Que tous les nègres sont des sauvages superstitieux, c'est ça ?

— Pas du tout, répondit Géraldine très calmement. Je me renseignais, c'est tout. Si vous me dites que vous êtes totalement étranger à ce culte, je n'ai aucune raison de ne pas vous croire, docteur...

Elle eut un petit sourire froid :

— Simplement, je me demande pourquoi la simple évocation du vaudou réussit à vous mettre dans des états pareils ! Bien, je ne vous encombre pas plus longtemps : au revoir, docteur. Non, non, ne vous dérangez surtout pas : je connais le chemin, comme on dit !

Dès que Géraldine Hébert fut partie, Elektra jaillit littéralement du cabinet médical où elle s'était dissimulée durant sa visite.

— Alors, là, ça sent pas bon ! gronda-t-elle en roulant des yeux avec une sorte de fièvre. Ça sent pas bon du tout, même !

— Tu as tout entendu, je présume ? répondit Babylas Latournelle. Moi aussi, ça m'inquiète : pourquoi est-ce que les flics s'intéressent-ils à Clémence ? Et comment est-ce qu'ils sont arrivés jusqu'à moi ? C'est ce que je... Mais où est-ce que tu vas ? Reviens, bon sang !

Mais Elektra était déjà dehors. Elle ne voulait absolument pas perdre la trace de cette Géraldine Hébert, c'était trop important, trop grave.

Il fallait absolument qu'elle en sache plus sur cette fille qui, trois jours plus tôt, s'était présentée au *Clara Bells* en tant que bookeuse de l'agence de mannequins *Mod'up*.

Et qui, aujourd'hui, réapparaissait chez Babylas Latournelle, métamorphosée en flic.

Elektra déboula sur le trottoir, en priant pour que la fille rousse ne soit pas venue en voiture. Auquel cas, elle la perdrait immanquablement.

Elle fut grandement soulagée en l'apercevant qui remontait la rue à pied, sur le trottoir d'en face, *grosso modo* en direction de la station du RER.

En lui emboîtant le pas, à bonne distance, elle se maudit d'avoir choisi de mettre sa robe rouge, qui la rendait aussi repérable qu'une mouche tombée dans un bol de lait.

« Tout ça pour exciter ce gros porc de Baby ! songea-t-elle. Et le pire, c'est que je suis partie sans obtenir la moindre assurance de rallonge ! »

Mais, en même temps, Elektra se disait que si elle parvenait à savoir ce que cette Géraldine Hébert comptait faire et qu'elle en informait Alexandre Oblomov, celui-ci saurait certainement se montrer reconnaissant et généreux avec elle...

CHAPITRE XII



Docilement, comme son maître venait de lui en donner l'ordre, Clémence entreprit de marcher à quatre pattes sur l'épais tapis chamarré du grand salon.

En direction du corps entièrement nu de Madelise. Celle-ci avait les fesses posées sur un pouf oriental, les jambes ouvertes, la tête et les épaules touchant le sol, de l'autre côté du siège. Ce qui donnait à son corps juvénile une forme d'arc tendu, faisant ressortir de façon obscène le triangle sombre et bouclé de son intimité, ainsi que le fruit d'un rose nacré qui se cachait sous cette toison soyeuse.

Clémence, intégralement nue également, progressait avec difficulté : son corps ne lui obéissait plus comme avant. Il était moins précis et docile que quand elle faisait encore partie des « vivants »...

En relevant légèrement la tête, elle pouvait voir son maître et sa maîtresse, en face d'elle, contemplant le spectacle depuis le profond canapé où ils s'étaient installés.

Alexandra était aussi nue que ses deux esclaves, sauf qu'elle portait une

double rangée de perles aux reflets bleutés, autour de son cou d'une blancheur de lait.

À sa droite, Alexandre Oblomov avait gardé sa robe d'intérieur grenat, à motifs noirs et argent. Mais le vêtement était largement ouvert, ce qui fait que Clémence pouvait parfaitement voir la main impeccablement manucurée de sa maîtresse, aux ongles rouge sang, caresser doucement son sexe en pleine érection.

Mais Clémence se fichait de ce qu'ils pouvaient faire. Ça ne lui procurait aucune émotion d'aucune sorte, ni agréable ni désagréable. La seule chose qui emplissait son cerveau, c'était qu'elle devait obéir scrupuleusement à l'ordre qui venait de lui être donné par son maître.

Elle parvint jusqu'au pouf où était prostrée Madelise. Comme si le siège avait été conçu exprès pour ça, elle se retrouva le visage exactement à la hauteur de la toison noire qui s'étalait aux yeux de tous, avec une impudeur indifférente.

Dans son dos, Clémence entendait les différents petits bruits produits par Varlam, le majordome ukrainien, vaquant à ses occupations. Et dont nul ne semblait se soucier.

Clémence leva la tête vers le canapé. Sur un léger signe d'encouragement de son maître, elle posa ses lèvres au centre de la toison bouclée et darda sa langue en direction de la fente féminine, afin d'en caresser délicatement les tendres pétales nacrés.

Madelise n'eut aucune réaction. De même que Clémence ne ressentait rien, ni plaisir ni même dégoût – elle qui, dans son existence de « vivante » n'aurait jamais accepté de se livrer à ce genre d'attouchements.

— Finalement, c'est beaucoup mieux, d'en avoir deux... murmura Alexandra, sans cesser de manipuler le membre dressé de son mari. Ça permet tout un tas de combinaisons très intéressantes...

— De toute façon, on n'avait pas trop le choix, il me semble, répondit Oblomov sur le même ton, le souffle un peu court, à cause du traitement délicieux que lui faisaient subir les doigts habiles de sa femme.

Clarabelle Golaud avait averti son mari que Madelise prétendait avoir vu Clémence « zombifiée » se promener dans Paris. Et qu'elle l'avait raconté à une fille rousse qui prétendait travailler à l'agence *Mod'Up*, alors que c'était manifestement faux. Alexandre Oblomov avait réagi avec la même rapidité foudroyante qui lui avait toujours valu le plein succès dans ses affaires.

Il avait envoyé Varlam cueillir Madelise Petit-Havre, à la sortie du *Clara Bells*, puis il avait téléphoné au *houngan*, autrement dit à Babylas Latournelle :

— Doc ? Je viens de trouver une remplaçante pour Clémence. Varlam la déposera chez vous d'ici une petite heure à peu près : il ne vous restera plus qu'à « opérer »...

Et il avait raccroché, sans même écouter les vagues objections que le médecin essayait de formuler.

Tout s'était compliqué lorsque, trois heures plus tard, sans que personne sache d'où elle sortait ni comment elle avait fait pour retrouver son chemin, Clémence Jolibois s'était présentée à la porte de la grande maison de Saint-Cloud. L'air toujours aussi hébété et indifférent à tout.

Comme, à Chatou, chez Latournelle, Madelise Petit-Havre était déjà dans son cercueil, il n'était plus temps d'inverser l'opération. Et Alexandre Oblomov avait décidé, en accord avec sa femme, qu'ils hébergeraient désormais deux femelles zombies au lieu d'une.

Cette passion érotique pour les filles zombies, Oblomov se l'était découverte tout à fait par hasard, lors d'un court voyage qu'il avait effectué en Haïti, presque vingt-cinq ans plus tôt. Son contact à Port-au-Prince, un affairiste milliardaire très proche de Jean-Claude Duvalier, alias « Bébé Doc », qui régnait alors sur Haïti d'une main de fer, lui avait fait découvrir son « cheptel », comme il disait : six filles de 13 à 17 ans, des zombies. Qui lui constituaient une sorte de harem d'une docilité parfaite et toujours prêtes à tout accepter, à tout faire, à tout subir. Et, le soir même, cet hôte obligeant avait « prêté » deux de ses filles pour la nuit à son invité.

Pour Alexandre Oblomov, déjà quelque peu blasé sur les plaisirs ordinaires du sexe, ç'avait été une véritable révélation. La docilité indifférente de ces filles et leur incroyable soumission sexuelle l'avaient mis dans un état d'excitation qu'il n'aurait même pas cru possible.

Seulement, une fois rentré à Pointe-à-Pitre, il s'était posé la question essentielle : comment se procurer des filles zombies pour son propre compte ? Pas facile... Et un peu risqué...

La chance l'avait favorisé. En mettant sur sa route le docteur Babylas Latournelle, *houngan* puissant, respecté et craint par tous les adeptes du vaudou de la Guadeloupe, au moment où celui-ci s'apprêtait à avoir de graves ennuis avec la Justice, à cause de l'enfant de sa maîtresse, qu'il avait cru bon de supprimer selon les rites secrets.

Alexandre Oblomov avait fait jouer toutes ses relations, graissé un certain nombre de pattes à tous les échelons et avait obtenu que l'affaire soit rapidement étouffée. Puis, il avait pour ainsi dire « expédié » Latournelle en France, où, à cette époque, lui-même avait déjà prévu de s'installer.

Les deux hommes s'étaient retrouvés en région parisienne et Oblomov n'avait pas eu trop de mal à convaincre le docteur de « zombifier » des filles pour son usage privé. De toute façon, après ce qui s'était passé à Pointe-à-Pitre, Babylas Latournelle ne pouvait pas se permettre de refuser quoi que ce soit à son puissant protecteur, comme celui-ci le lui avait fait clairement comprendre...

Ce petit trafic s'était poursuivi durant plusieurs années, sans la moindre

anicroche. Alexandre Oblomov s'était senti obligé d'y mettre fin, au moment de son mariage avec Alexandra Portchartski.

Durant les trois premières années de leur union, Oblomov avait donc renoncé aux filles zombies. Au début, il se disait qu'il finirait par ne plus y penser, que cette « sale habitude » allait disparaître d'elle-même, au fil du temps, comme le besoin de nicotine s'estompe chez les fumeurs repentis.

Il n'en avait rien été. Plus le temps passait, plus Oblomov ressentait les effets du manque.

Finalement, un soir, alors qu'Alexandra et lui venaient de passer une soirée de débauche sexuelle effrénée, en compagnie d'une adolescente de 17 ans, Alexandre s'était laissé aller à la confiance.

À sa grande stupéfaction, loin d'être choquée ou dégoûtée, Alexandra s'était montrée extraordinairement excitée à l'idée de ces femelles zombies, de ces esclaves sexuelles. Et c'est elle qui avait pratiquement supplié son mari de leur en procurer une rapidement.

C'est comme ça que le docteur Babylas Latournelle avait repris du service.

La seule difficulté, le seul point délicat, c'était de trouver le « matériel ». C'est-à-dire une fille, toujours une Noire, qui n'ait aucune attache, ou le moins possible, de façon à ce que personne ne se soucie trop de sa disparition.

Pour ça, Oblomov faisait confiance à Clarabelle Golaud, très bien placée pour repérer les proies adéquates grâce au club qu'elle dirigeait et qui, chaque soir, drainait un nombre important de filles venues de tous les horizons. Et dont certaines avaient le « profil » recherché.

Un club dont Alexandre Oblomov était, en sous-main, le véritable propriétaire, ce qui faisait de Clarabelle Golaud son obligée, au même titre que Babylas Latournelle. Et comme ce n'était pas les scrupules moraux ni les problèmes de conscience qui étouffaient la sculpturale Noire...

Tout s'était toujours très bien déroulé. Lorsqu'une fille avait cessé d'exciter le couple Oblomov, ou lorsque l'usage régulier des drogues chargées de la maintenir à l'état de zombie la réduisait en loque, on la confiait au fidèle Varlam, qui la faisait disparaître.

Alexandre Oblomov n'avait jamais eu la curiosité de demander à l'Ukrainien comment il s'y prenait. Il se contentait de constater qu'aucune zombie n'était jamais « remontée à la surface »...

Les pensées d'Alexandre Oblomov se dissipèrent sous l'effet d'un plaisir nouveau et plus intense, venu du bas de son ventre. En baissant les yeux, il constata que les doigts d'Alexandra avaient été remplacés par ses lèvres, expertes entre toutes dans l'art délicat de la fellation.

Juste devant eux, sur le pouf, Clémence continuait de lécher consciencieusement le sexe de Madelise, sans obtenir de celle-ci la moindre

réaction. Oblomov savait que Clémence resterait le visage enfoui dans la toison noire aussi longtemps qu'il ne lui dirait pas d'arrêter.

Et c'était précisément ça qui l'excitait, chez les femelles zombies : ce pouvoir illimité qu'il avait sur elles. Il était véritablement leur maître, comme on est celui d'un chat ou d'un chien.

Non, pas d'un chat : les félins n'obéissent que si ça leur chante. Alors que les zombies étaient d'une docilité complètement « canine »...

Oblomov allongea le bras, de façon à ce que sa main atteigne la croupe ferme et ronde d'Alexandra. Aussitôt, sans cesser de l'engloutir entre ses lèvres délicatement maquillées, sa femme se tortilla de façon à lui faciliter l'accès à son sexe. Les doigts d'Oblomov se mirent à jouer distraitement dans la fine toison dorée qui s'offrait à lui, avant de plonger doucement au centre de la chaude corolle, onctueuse comme du miel.

Soudain, la porte du salon s'ouvrit et Varlam réapparut, après s'être éclipsé un moment, sans que personne ne s'en rende vraiment compte ni ne s'en soucie. Il tenait à la main un téléphone sans fil.

Il se dirigea droit vers le canapé, avec le même visage impassible que si ses patrons avaient été en train de regarder la télé ou de feuilleter un magazine.

Bien qu'elle l'ait parfaitement entendu arriver, Alexandra n'interrompit pas sa fellation. Au contraire, Oblomov eut l'impression que la pression de ses lèvres se faisait plus forte, et plus enfiévrée la caresse de sa langue.

Bien entendu, les deux femelles zombies continuaient elles aussi ce qu'elles étaient en train de faire, sans s'occuper du nouvel arrivant.

Varlam dit une courte phrase en ukrainien, de laquelle émergea le nom de « Golaud », et tendit le téléphone à Oblomov qui s'en saisit.

— Oui ! dit-il simplement, sans autre forme d'accueil ou de courtoisie.

Il estimait qu'il n'avait pas à faire preuve d'une amabilité excessive avec Clarabelle Golaud, pas plus qu'avec aucun autre de ses « inférieurs ».

— Alexandre, il se passe des choses que je n'aime pas beaucoup, en ce moment, lâcha précipitamment sa correspondante.

— Je vous écoute...

— La fille rousse dont je vous ai déjà parlé, celle qui est venue fouiner l'autre soir au club, eh bien ! elle s'est pointée ce matin chez Latournelle. Et vous savez quoi ? C'est un flic !

— Et alors ? fit très calmement Oblomov.

— Alors, vous ne vous rendez pas compte ? haleta Clarabelle Golaud. Les flics sont sur la piste de Clémence Jolibois ! Et je dis « les » flics, parce que figurez-vous que le petit moustachu qui se faisait passer pour l'oncle de province, il en est aussi ! Il sort à l'instant du club. Et vous savez à propos de qui il a cherché à me soutirer des renseignements ? À propos de vous ! Non,

vraiment, Alexandre, il faut absolument faire quelque chose, ça sent vraiment mauvais ! Je me demande si je ne vais pas quitter le pays, moi...

— Vous ne bougez pas ! lui ordonna Oblomov, sur un ton calme mais tranchant. Laissez-moi m'occuper de ce petit désagrément et tout va rentrer dans l'ordre.

— Bon, d'accord, consentit Clarabelle. Mais vous me tenez au courant, hein ? Je ne tiens pas à...

Alexandre Oblomov avait déjà coupé la communication et rendu le téléphone à Varlam.

Alors que sa femme continuait à engloutir avec voracité son sexe gonflé, il se mit à réfléchir.

Dans les affaires, comme dans la vie, Alexandre Oblomov n'avait toujours eu qu'une devise : face à la concurrence, réagir très vite, et avec le maximum de brutalité, pour frapper l'adversaire de paralysie.

Comme ça lui avait toujours réussi, il ne voyait pas de motif pour changer de tactique aujourd'hui.

Et puis, Clarabelle Golaud avait raison : ces deux flics, puisque flics il y avait, commençaient à devenir un peu trop pressants.

Comme personne n'était venu l'interroger, il était presque certain qu'aucune enquête officielle n'avait encore été ouverte. Et que ces deux flics, la fille rousse et son « oncle de province », devaient agir en quelque sorte à titre privé.

Donc, il fallait les mettre hors d'état de nuire tout de suite et définitivement. Une fois qu'une enquête officielle serait ouverte, il serait trop tard.

Il leva les yeux vers son majordome, qui, impassible, attendait son bon vouloir :

— Varlam, lui dit-il très calmement, en ukrainien, je vais encore avoir besoin de tes services...

CHAPITRE XIII



Depuis environ cinq minutes, Jamila Lakhdar s'employait à mériter son surnom de Pipette.

Sous l'action de ses lèvres pulpeuses, le sexagénaire bedonnant étendu sur son lit soufflait comme un gros phoque échoué sur la banquise.

À genoux contre son flanc, lui tournant le dos, Jamila faisait coulisser jusqu'au fond de sa bouche une virilité de taille moyenne et à la consistance incertaine. Pendant qu'elle s'activait sur sa verge, son client fouillait dans le buisson noir, épais et bouclé, qui proliférait entre ses cuisses menues et complaisamment écartées. Elle sentait ses gros doigts plonger dans son intimité, puis remonter le long du sillon séparant ses fesses, pour venir se risquer jusqu'au petit œillet plissé de ses reins. À chaque fois qu'il arrivait dans cette zone sensible, l'adolescente contractait ses petites fesses rondes pour le rappeler au sens des convenances.

— Je te préviens, mon gros chéri : on ne touche pas à mon cul ! l'avait-elle averti d'entrée de jeu.

Ce qui ne l'empêchait pas de ressayer quelques secondes plus tard. Quand un homme a un truc dans la tête...

Jamila sentait qu'elle n'arriverait à rien, avec celui-là : plus elle l'engloutissait, déployant toute sa jeune science, plus elle sentait son sexe ramollir entre ses lèvres.

Elle interrompit sa fellation et tourna la tête vers son client, avec un gentil sourire :

— Tu veux essayer de me la mettre dans la chatte ? proposa-t-elle, sans avoir l'air d'y croire elle-même.

Le gros homme poussa un profond soupir :

— Non, je crois qu'il vaut mieux qu'on laisse tomber pour cette fois. J'ai un peu trop présumé de mes forces. Je suis désolé, ma pauvre...

Jamila faillit éclater de rire : ma pauvre ! Comme si elle en avait quelque chose à battre, qu'il bande ou pas ! Il s'imaginait quoi, ce gros porc ? Qu'elle avait envie de sa queue ? Qu'il allait la faire jouir ? Non mais, je vous jure, les mecs, des fois...

— C'est pas grave, lui répondit-elle gentiment, tandis qu'il se rhabillait assez piteusement. On fera mieux la prochaine fois, va ! Parce que tu reviendras la voir, hein, la gentille Pipette ? Tu verras : je serai si cochonne, si vicieuse, que tu jouiras comme un jeune homme !

Son gros client la quitta sur cette promesse qui n'engageait personne, après avoir embrassé Jamila sur le front et, d'un geste plein de douloureuse nostalgie, promené le revers de sa main sur la toison épaisse de son ventre.

— Laisse la porte entrouverte, mon gros chéri ! lui demanda-t-elle, au moment où il sortait. Que les autres sachent que je suis disponible...

Ça fonctionnait comme ça, avec Pipette : c'était une adresse qu'on se refilait par le bouche-à-oreille, discrètement, car elle ne racolait jamais dans la rue ni dans les bars : elle avait vite compris que, mineure, elle aurait pris de trop grands risques, en draguant comme les « grandes ». Et chaque nouveau client recevait les consignes de l'ancien qui venait de le « coopter », si l'on peut dire :

— Avec Pipette, c'est sans rendez-vous. Tu montes quand tu veux, elle est pratiquement toujours là. Si la porte est entrouverte, pas de problème, tu peux y aller. Si elle est fermée, ça veut dire qu'elle est en main. Dans ce cas-là, tu redescends d'un étage et tu attends patiemment ton tour...

À peine avait-elle entendu le pas lourd de son « gros chéri » décroître dans l'escalier que Jamila en perçut un autre, beaucoup plus léger et rapide, qui montait. Elle pensa d'abord qu'il devait s'agir d'un locataire. Peut-être Amina, la grosse Togolaise du dessus, qui faisait des ménages tôt le matin et tard le soir, c'était à peu près son heure...

Mais les pas s'arrêtèrent sur son palier. Instinctivement, Jamila prit une pose suggestive sur son « poste de travail », comme il lui arrivait d'appeler son lit, et accrocha sur ses lèvres épaisses un sourire qui se voulait lascif – bien qu'elle ignorât jusqu'à l'existence de ce mot.

Elle fut assez surprise en voyant sa porte s'ouvrir sur une jeune femme rousse, au visage mangé par deux grands yeux émeraude, derrière des petites lunettes rondes, et arborant un sourire engageant, qui faisait apparaître une petite fossette sur sa joue droite.

— Bonsoir ! lança Jamila en lui rendant son sourire. En principe, je « fais » pas les filles, mais bon, pour une fois, pourquoi pas ? Tu as envie de quoi, au juste ? Parce que je te préviens : je veux bien que tu me lèches la chatte, mais moi, je te le fais pas ! Ça m'écœure un peu, ces trucs... Mais, si tu veux, on peut se branler toutes les deux, ça peut être sympa : t'as l'air cool comme fille...

Debout sur le seuil, Géraldine Hébert attendait que l'adolescente ait fini sa tirade, tout en détaillant son visage et son corps nu. Malgré elle, elle se sentait troublée par le contraste existant entre les traits et les formes juvéniles de la dénommée Pipette et la crudité tranquille de son vocabulaire.

Aussitôt, elle se sentit en colère après elle-même : elle n'allait tout de même pas sombrer dans le détournement de mineure, elle, un brillant élément de la Brigade mondaine ! Ce serait un comble...

Sans le savoir, Géraldine eut le même réflexe qu'Aimé Brichot, quelques heures plus tôt : repérant le peignoir rose, sur le dossier de la chaise, elle s'en saisit et le lança sur le lit en disant :

— Tiens, sois gentille, Jamila, enfile ça : ce sera mieux pour bavarder...

— Comment vous connaissez mon vrai nom ? demanda l'adolescente, l'air soudain méfiant, tout en passant le peignoir. Normalement, je le dis à personne...

— On a un ami commun... préféra éluder Géraldine, pour le moment.

En début d'après-midi, alors qu'elle était toujours coincée par l'affaire dont s'occupaient Rabert et Tardet, elle avait reçu un appel d'Aimé Brichot. Il lui avait résumé son entrevue avec Jamila Lakhdar et la manière dont elle lui avait filé entre les pattes, dès qu'elle avait su qu'il était policier.

— Vu qu'elle est mineure et qu'elle fait la pute, je la comprends un peu, avait répondu Géraldine.

— En un sens, moi aussi. Seulement, il faudrait lui remettre la main dessus. Ça vous ennuerait de passer chez elle ce soir ? Je suis certain qu'elle sera revenue, ne serait-ce que parce qu'elle s'est barrée en peignoir !

— Pas de problème, Mémé ! avait rétorqué Géraldine. De toute façon, je ne savais pas quoi faire de ma soirée, alors... Mais, au fait, pourquoi est-ce que vous voulez la retrouver ?

— À cause d'un truc qu'elle m'a dit, avait répondu Aimé Brichot.

— Quel truc ?

— Que les mystérieux « bienfaiteurs » de Clémence Jolibois avaient le même prénom...

— Et ? l'avait pressé Géraldine, aussi agacé que Boris Corentin par la manière qu'avait souvent Brichot de distiller ses infos au compte-gouttes.

— Et alors, suite au dernier coup de fil de Boris, j'ai commencé à me renseigner sur eux. Et vous savez comment ils s'appellent ?

— Dupon-T et Dupon-D ? avait suggéré Géraldine, en se retenant de rire.

— Ils s'appellent Alexandre et Alexandra ! avait finalement lâché Aimé Brichot, ignorant la pique de sa jeune coéquipière. Par conséquent, j'aimerais bien que Jamila puisse me confirmer qu'il s'agit bien d'eux, puisqu'elle les a vus, en compagnie de Clémence Jolibois.

— OK, j'ai pigé, avait répondu Géraldine. Je file rue du Département dès que Rabert sonnera la récré. Dites voir, Mémé : ça vous semblerait pas une bonne idée si je parvenais à la convaincre de venir se mettre au vert chez moi, la fameuse Pipette ? Comme ça, on serait sûr de l'avoir sous la main le moment venu...

— Pourquoi pas ? avait répondu Aimé Brichot. Mais à condition que vous vous conduisiez correctement avec elle, Géraldine...

— Eh ! charriez pas quand même ! Vous me prenez pour une débaucheuse de mineures maintenant ?

— Allez savoir, avec les femmes...

— On en recausera, Mémé ! Bon, et vous, vous faites quoi, pendant que je joue les baby-sitters perverses ?

— Je retourne au *Clara Bells*, ce qui me ravit, comme vous pouvez le penser, histoire d'avoir une conversation approfondie avec la patronne du lieu, puisque vous m'avez dit qu'elle semblait très bien connaître ce couple qui a toutes les chances d'être les époux Oblomov. J'aimerais bien qu'elle se montre loquace à leur sujet, la madame Golaud... Et, cette fois, j'y vais en tant que flic !

— OK, bonne soirée, Mémé, avait conclu Géraldine avant de couper la communication. On reste en contact, hein ?

Voilà comment Géraldine Hébert se retrouvait à dix heures du soir dans un studio miteux de la rue du Département, à se faire proposer des trucs pas racontables par une adolescente mineure surnommée Pipette...

Elle vint s'asseoir au bord du lit, exactement comme l'avait fait Aimé Brichot, le matin même. Elle souriait intérieurement en imaginant la tête de son coéquipier, si l'adolescente lui avait fait le même numéro qu'à elle...

— Jamila, il faut qu'on parle sérieusement, toutes les deux, commença-t-elle doucement, en posant sa main droite sur la sienne.

— Parler de quoi ? demanda-t-elle, de plus en plus méfiante. Vous n'êtes pas venue pour...

— Non, je ne suis pas venue pour ! trancha Géraldine, avec un sourire. Il se trouve que je suis la collègue de l'homme qui est venu te voir en fin de matinée, et à qui tu as faussé compagnie un peu trop vite...

— Quoi ? Vous êtes flic, vous aussi ?

Géraldine sentit que, une nouvelle fois, Jamila allait sauter hors du lit et se sauver. Elle prévint sa réaction en l'attrapant fermement par le poignet.

— Jamila, calme-toi, s'il te plaît ! lui intima-t-elle, d'une voix douce et sans réplique à la fois, qui eut pour effet de dompter l'adolescente. Ni mon collègue ni moi ne voulons te faire des ennuis. Contrairement à certaines personnes, qui t'en feraient peut-être s'ils venaient à apprendre ton existence.

— Quoi, Comment ça ? Qui est-ce qui voudrait m'emmerder ? Et pour

quelle raison ?

— À cause de ton amie Clémence Jolibois... répondit Géraldine, en lui lâchant le poignet.

— C'est quoi le rapport ? Je comprends rien à vos embrouilles, moi !

— Je vais essayer de t'expliquer l'essentiel... murmura alors Géraldine Hébert.

Et, aussi succinctement que possible, elle résuma à l'intention de Jamila ce qu'elle savait de l'affaire. Lorsqu'elle se tut, Jamila Lakhdar était livide.

— Vous voulez dire que des gens auraient transformé Clémence en... en zombie ? À notre époque ? Et en plein Paris ? Mais pourquoi ils auraient fait un truc pareil ?

— Ça, on le saura sans doute quand on l'aura retrouvée, soupira Géraldine Hébert. Et, pour ça, on va avoir besoin de ton aide, Jamila. Tu n'as pas envie qu'on la retrouve, ta copine Clémence ?

— Si, évidemment, mais...

— Alors, si tu veux vraiment nous aider, il vaut mieux que tu viennes avec moi, la coupa doucement Géraldine.

Jamila redevint aussitôt soupçonneuse :

— Avec vous où ça ? Chez les flics ?

— Non, chez moi, durant quelques jours : hébergement et nourriture gratuits, petit déjeuner au lit et tout le toutim ! Et, en prime, un charmant jeune homme de 17 ans, pour te servir d'homme à tout faire, ajouta Géraldine, en songeant à Jonathan Kepler, son nouveau « soupirant ». Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

Jamila réfléchit durant quelques secondes, les sourcils froncés. Puis, ses lèvres s'arrondirent en une moue assez mutine et elle demanda :

— Votre Jonathan, il est vraiment mignon ? Parce que ça fait un bail que je me suis pas envoyée en l'air avec un mec de mon âge, moi !

— Tu jugeras sur pièce et tu t'arrangeras directement avec lui, répondit prudemment Géraldine, en songeant que ça serait peut-être une bonne solution pour « détourner » le besoin d'amour de Jonathan vers quelqu'un d'autre qu'elle. Allez, habille-toi et emballe tes affaires, on va pas moisir ici !

— Ça sera vite fait, assura Jamila en bondissant hors du lit : j'ai quasiment rien à me foutre sur le cul, alors...

Moins de dix minutes plus tard, en effet, les deux filles descendaient l'escalier de l'immeuble miteux. Sur le palier du premier étage, elles se retrouvèrent nez à nez avec une sorte d'armoire à glace au crâne rasé et au visage barré par une énorme moustache.

Elles allaient continuer leur descente vers le rez-de-chaussée, lorsque Géraldine Hébert eut l'impression que le colosse, au lieu de poursuivre son

ascension vers le deuxième étage, se retournait pour les suivre.

Prise d'un mauvais pressentiment, elle s'immobilisa sur la première marche et se retourna.

Surprise, Jamila s'arrêta également et fit comme elle.

Pour se retrouver toutes les deux face à la montagne de chair qui les dominait d'au moins une tête, et était plus large à lui tout seul qu'elles deux réunies.

Mais c'est surtout la lueur dans ses petits yeux noirs qui fit frissonner Géraldine.

Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais elle n'en eut pas le temps.

Avec une vivacité étonnante pour une masse pareille, le colosse avait étendu les énormes battoirs lui servant de mains vers les deux filles.

L'instant d'après, leurs deux têtes se heurtaient avec une violence implacable.

Géraldine et Jamila s'écroulèrent ensemble sur le palier, sans même avoir poussé un cri.

CHAPITRE XIV



Lorsque le capitaine Léopold Crispin revint dans son bureau du

commissariat de Pointe-à-Pitre, environ quatre heures après l'avoir quitté, il fut un peu surpris de trouver son collègue parisien toujours installé derrière son ordinateur, occupé à pianoter fiévreusement sur le clavier.

— Toujours là, commandant ? s'enquit-il aimablement, en épongeant discrètement son front ruisselant de sueur. C'est ma petite liste de toubibs qui vous cause du souci ?

— Pas du tout ! répondit Boris Corentin, avec un sourire. J'y ai trouvé quasiment tout de suite ce que j'y cherchais. Du moins, je l'espère. Mais, après ça, comme j'étais là, je me suis permis de faire quelques petites recherches en profitant de votre connexion internet. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, capitaine...

— Du tout, du tout, au contraire ! Et vous avez trouvé des trucs intéressants ?

— J'ai bien l'impression que oui ! répondit Corentin, d'une voix qui vibrait d'excitation. Si vous voulez, je peux vous résumer l'affaire, quoique ce soit un peu compliqué.

— Pas la peine, répondit très vite Léopold Crispin. J'ai bien assez des miennes ! Et après l'après-midi que j'ai eu...

— Ça s'est mal passé ? demanda aimablement Corentin qui, au fond, s'en fichait complètement.

— C'est beaucoup dire, grogna le capitaine. Disons que j'ai à peu près pas arrêté de me faire envoyer dans le mur. Et par les militaires, en plus ! Tout ça parce qu'un commandant de chez nous devait partir pour la métropole, demain matin tôt, par un avion à eux, et qu'il a été obligé d'annuler son voyage. Du coup – vous savez comment ils sont, les militaires – ces messieurs de la Base aérienne 365 me font un foin du diable, sous prétexte que leur planning, leur plan de vol, ceci-cela, voyez le genre, quoi !

— Elle est ici, en Guadeloupe, la BA 365 ? s'enquit Corentin sur un ton distrait.

— Non, en Martinique. On fait la liaison d'ici jusqu'à l'aérodrome du Lamentin, à Fort-de-France, par hélicoptère Fennec. Enfin, tout ça n'est pas bien grave, conclut Crispin d'un ton de philosophe. Mais ça m'a un tantinet contrarié. Vous, par contre, vous avez l'air plutôt content, commandant...

Content, Boris Corentin l'était. Grâce à internet et en passant en plus deux trois coups de fils à différents collègues de Paris, notamment à la Brigade financière, mais aussi au Tribunal de commerce, il était finalement tombé sur une information primordiale à ses yeux.

Il avait découvert que Clarabelle Golaud n'était en fait que la gérante du club où avait travaillé Clémence Jolibois.

Le véritable propriétaire du *Clara Bells* n'était autre qu'un certain Alexandre Oblomov.

Tous les fils épars de l'affaire commençaient à se rejoindre et à se nouer...

Boris avait aussitôt tenté d'appeler Aimé Brichot et Géraldine Hébert, pour leur transmettre cette information capitale pour la suite. Malheureusement, pour l'instant, il n'était parvenu à joindre ni l'un ni l'autre.

Pourtant, quelque chose lui disait qu'ils étaient maintenant très proches de la vérité et que les choses n'allaient probablement pas tarder à se précipiter, à Paris.

— Mais enfin, Brichot, qu'est-ce qui vous est passé par la tête ? Depuis quand est-ce qu'on se la joue « perso », dans cette brigade ? Vous vous imaginez, si tout le monde ici se mettait à s'occuper de ses petites affaires dans son coin ? Et, bien entendu, c'est encore un coup de Boris, ça !

Assis dans l'un des deux fauteuils faisant face au grand bureau Empire du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, Aimé Brichot baissait le nez et laissait passer l'orage. Orage qu'avant d'entrer chez le patron il avait deviné violent, et que maintenant il espérait bref.

Effectivement, passé son premier mouvement d'humeur, en apprenant que ses subordonnés préférés – dont l'un pendant ses congés annuels... – s'étaient lancés dans une enquête pour leur propre compte, le commissaire divisionnaire se calma subitement. Il prit le temps d'allumer une nouvelle cigarette brune sans filtre, avant de reprendre, d'une voix redevenue normale :

— Cela étant, c'est vrai que la disparition subite de Mademoiselle Hébert ne me dit rien qui vaille. Vous dites qu'elle devait en principe se rapatrier chez elle hier soir, en compagnie de cette...

— Jamila Lakhdar, s'empressa Aimé Brichot. Un témoin essentiel pour ce qui nous intéresse !

Il avait prudemment omis, pour l'instant, de préciser à Charlie Badolini que la fille en question était plus connue sous le sobriquet de Pipette, qu'elle se prostituait et n'avait que seize ans...

— Et elle n'est pas rentrée de la nuit ? insista le commissaire divisionnaire.

— Non, patron. Et, en plus, son portable est systématiquement sur messagerie.

— Vous êtes allé voir chez cette... Jamila, au cas où ?

— Pas encore, Monsieur le divisionnaire : j'ai préféré venir vous tenir au courant avant.

— Mieux vaut tard que jamais... grommela Charlie Badolini. Bon, filez là-bas, chez cette fille. Et, à partir de maintenant, vous me tenez au courant heure par heure, hein ?

— Ça va de soi, patron ! répondit Aimé Brichot, en bondissant vers la

porte, plutôt soulagé.

— Je t'en foudrais des « ça va de soi », moi ! grommela Charlie Badolini, lorsqu'il fut seul.

Tout en se disant que si toutes ses équipes d'inspecteurs ressemblaient à celle formée par Corentin et Brichot, sa brigade serait de loin la meilleure de France...

Vingt minutes plus tard, Aimé Brichot atteignait, en soufflant un peu, le palier de l'étage où Clémence Jolibois et Jamila Lakhdar avaient partagé le studio de la première.

Le studio était vide, comme Brichot s'y attendait. Il inspecta rapidement les lieux, au cas où Géraldine Hébert lui aurait laissé un mot, un signe, quelque chose. Il ne trouva rien et redescendit l'escalier grinçant.

Au rez-de-chaussée, il frappa résolument à la porte en verre dépoli, derrière laquelle vivait Madame veuve Pelletier, née Chagnon et prénommée Yolande. Une toux grasse suivie d'un immonde raclement de gorge lui répondirent. Puis, plus rien.

Aimé Brichot frappa de nouveau et donna de la voix :

— Madame Pelletier, j'aurais souhaité vous parler...

— Moi pas ! répondit la voix de rogomme, assez vaguement féminine. J'ai rien à dire et je veux pas d'emmerdes avec la police !

— Mais *je suis* la police, Madame Pelletier !

La porte s'entrouvrit sur le quintal de viande graisseuse qui avait été, jadis, une demoiselle Chagnon, à présent saucissonné dans une robe noire à grosses fleurs mauves.

— Ah ! ouais, je vous reconnais, vous : Z'êtes le type qui est monté se faire éponger par la Pipette, l'aut' jour, c'est ça ? Si même les flics vont aux putes, maint'nant... Et, là, je présume que vous êtes tout frustré parce que vous l'avez pas trouvée ? J'me goure ?

Aimé Brichot ne prit pas la peine de rectifier les motifs de sa précédente visite et alla droit à l'essentiel :

— Vous savez où elle est partie, mademoiselle Lakhdar ?

— Ah ! parce que maintenant, on lui donne du « mademoiselle », à la Pipette ? s'esclaffa la veuve. N'avez qu'à la demander en mariage, tant qu'à y être ! Non, je sais pas où elle est partie. D'ailleurs, elle n'est pas partie : on l'a emportée, nuance !

— Comment ça ? Mais qui l'a emmenée ? demanda Aimé Brichot. Est-ce que ce ne serait pas une jeune femme rousse avec des petites lunettes rondes, par hasard ?

— Ah ! non. Elles étaient ensemble, remarquez bien, si on peut dire. Mais la rouquine aussi, on l'a emportée. Et je dis bien : emportée, pas emmenée !

— Madame Pelletier, vous ne pourriez pas être un peu plus claire, s'il vous plaît ? demanda Brichot qui sentait sa patience s'effriter grandement.

— Vous m'assurez que j'aurai pas d'ennuis ? demanda la veuve, en prenant brusquement des airs de conspirateurs.

— Je vous le garantis, répondit Brichot sur le même ton : vous êtes à partir de maintenant sous ma protection *personnelle* !

— Comme ça, ça va. Eh bien, figurez-vous qu'hier soir, il d'vait être dans les dix heures, un gros type au crâne rasé et à la grosse moustache, pas franchement métèque mais louche quand même, un peu du genre tartare ou mongol, voyez ? Bref, il est venu garer sa camionnette dans le passage qui vient de la rue à la cour, en marche arrière. Moi, je l'ai trouvé gonflé de boucher le passage comme ça, mais bon, hein : j'suis pas concierge, comme vous savez.

— Donc...

— Donc, après ça, je l'ai vu grimper l'escalier -j'avais entrouvert ma porte, histoire de dire... - et puis, j'ai entendu comme du remue-ménage, plus haut. Et vous savez pas ce que j'ai vu après ? Je vous le donne en mille...

— Dites vite, Madame Pelletier, supplia presque Brichot, qui grillait d'une impatience de plus en plus mal contenue.

— Mon gros métèque chauve qui redescendait l'escalier, en portant une fille dans le cirage sur chaque épaule, comme si que Ç'aurait été des *faitouts* de paille ! Une, c'était la Pipette, l'autre la rouquine que vous m'causez. Il te les a chargées dans sa camionnette comme qui rigole, et il est parti.

— Et vous n'avez pas appelé la police ? s'indigna Aimé Brichot.

— Pas mes oignons ! laissa tomber la veuve.

Brichot était tellement agité qu'il planta Yolande Pelletier là, sans même lui dire au revoir ni merci.

Il n'y avait plus moyen d'en douter : Géraldine Hébert et Jamila Lakhdar avaient été enlevées.

Mais par qui ? Et surtout : dans le but de leur faire subir quel sort ?

Sur le trottoir de la rue du Département, sous une petite pluie fine et pénétrante, Aimé Brichot sortit son téléphone portable de sa poche et enfonça la touche correspondant au premier numéro qu'il y avait mis en mémoire...

Boris Corentin poussa un profond soupir de bien-être lorsque les lèvres pulpeuses de Sylvia Jolibois coulissèrent lentement autour de son membre viril fièrement érigé.

En même temps, ses mains s'égarèrent sur le corps somptueusement nu de la sublime métisse, agaçant les pointes dressées de ses seins magnifiques,

effleurant son ventre plat et frissonnant, avant d'aller se perdre entre ses cuisses et dans le profond sillon séparant ses fesses rebondies.

Elle l'avait rejoint à la résidence une demi-heure plus tôt et, d'un commun accord, ils avaient décidé, avant de ressortir dîner, de s'offrir un petit « apéritif sans alcool », selon l'expression originale dont se servait Sylvia pour désigner... ce qu'ils étaient en train de faire.

Boris Corentin allait repousser doucement sa partenaire, pour passer à des choses plus « consistantes », lorsque son portable se mit à vibrer sur la table de nuit.

— Ne réponds pas ! le supplia Sylvia, le visage empourpré et les yeux étincelants. J'ai trop envie de toi !

Mais, avec une petite grimace désolée, Boris saisit l'appareil et prit la communication.

Trois minutes plus tard, il n'avait plus du tout la tête à batifoler. Aimé Brichot venait de lui apprendre l'enlèvement très probable de Géraldine Hébert.

La nouvelle avait à moitié assommé Corentin : si leurs adversaires prenaient le risque de kidnapper un policier, ça voulait dire qu'ils se sentaient en grand danger. Et qu'ils étaient prêts à tout pour s'en sortir.

— Mon pauvre ! soupira Sylvia, lorsqu'il l'eut mise brièvement au courant. Je comprends ce que tu dois ressentir... Et, le pire, je suppose, c'est que tu dois te sentir coincé ici et que tu ne peux rien faire...

Boris Corentin ne répondit rien. Un petit sourire venait d'apparaître sur ses lèvres. Juste au moment où le nom du capitaine Léopold Crispin se formait dans son esprit.

Si, il pouvait faire quelque chose.

Il venait justement de trouver quoi.

Géraldine Hébert se répéta, pour au moins la dixième fois, qu'il y avait quand même un aspect positif dans ce qui était en train de lui arriver.

Elle avait retrouvé, d'un seul et même coup, Clémence Jolibois et Madelise Petit-Havre.

Vivantes.

Seulement, à côté de ce point positif, il y avait toute une ribambelle de points hautement négatifs.

D'abord, pour commencer par le plus anodin, il y avait cette bosse plutôt douloureuse qui l'élançait, sur le côté droit de son crâne. Consécutif à sa « rencontre » avec celui de Jamila, sous la double poigne du colosse au crâne rasé qui les avait brutalement agressées dans l'escalier.

Jamila, qui avait fini par s'assoupir contre son épaule, arborait, elle, un superbe hématome violacé à l'arcade sourcilière gauche.

Ensuite, les deux filles avaient repris conscience dans l'espèce de cave où elles se trouvaient toujours actuellement, chevilles et poignets liés, qui ne comportait, en plus d'un chevalet à la forme bizarre et à l'usage incertain, qu'un matelas posé à même le sol.

Et c'est sur ce matelas que Géraldine, en revenant à elle, avait découvert Madelise Petit-Havre et une autre fille Noire, dont les immenses yeux dorés lui avaient tout de suite révélé l'identité.

Clémence Jolibois.

Mais l'état dans lequel étaient les deux malheureuses lui avait serré le cœur, tandis qu'il déclenchait chez Jamila une sorte de réflexe de terreur.

Regard vide, traits inexpressifs, gestes lents et saccadés, voix nasillarde et anormalement haut perchée : elles avaient l'air totalement « parties ». Et, repensant au tableau dressé par le père Robert Jérémie, Géraldine avait compris ce qu'on avait fait de Clémence et de Madelise.

Des zombies.

Depuis des heures que Jamila et elle s'étaient réveillées dans cette cave sinistre, les deux pauvres filles, entièrement nues, s'étaient comportées exactement comme si elles n'étaient pas là. Comme si elles ne s'étaient même pas aperçues de leur présence...

Géraldine Hébert sursauta, en entendant le claquement sec de la triple serrure fermant la porte blindée. Le bruit tira aussi Jamila de sa torpeur. L'adolescente se recroquevilla contre Géraldine, comme si son corps, aussi entravé que le sien, pouvait lui servir de rempart.

Géraldine fut à peine surprise de voir entrer dans la pièce le couple qu'elle avait repéré, deux jours plus tôt, lorsqu'elle était revenue au *Clara Bells*. Soudain, un grand calme se fit en elle et, puissamment aidée par l'image de Boris Corentin qu'elle venait d'appeler à la rescousse, elle décida de ne pas leur offrir le spectacle de sa peur.

De ne pas leur faire ce plaisir.

— Tiens, quelle bonne surprise, lança-t-elle avec un grand sourire : Monsieur Alexandre Oblomov et Madame ! C'est trop d'honneur, vraiment ! On peut savoir à quel petit jeu nous sommes conviées ? Et quelles sont les règles ?

Se voyant identifiée, Alexandra accusa le coup en blêmissant et en pinçant les lèvres. Mais son mari, à sa droite, resta parfaitement impassible.

— Mademoiselle Hébert, j'aimerais beaucoup discuter avec vous, je suis certain que vous en valez la peine, répondit Oblomov, sans la moindre trace d'humour. Malheureusement, nous sommes un peu pris par le temps. À cause de vous, d'ailleurs... Qu'est-ce qui vous a pris de venir vous mêler de ce qui

ne vous regardait nullement ?

— Au cas où on ne vous l'aurait jamais expliqué, c'est un peu pour ça qu'on est payé, dans la police ! répondit Géraldine, en soutenant son regard.

— Enfin, peu importe, reprit Oblomov, avec un petit geste vague de la main droite. Puisque vous semblez vouloir connaître la suite des événements, je vais vous la dire tout crûment : la jeune fille qui vous accompagne, que mon épouse ici présente a la faiblesse de trouver à son goût, va subir un petit traitement qui la rendra semblable en tous points aux deux créatures femelles qui sont en face de vous, et elle...

La suite de sa phrase se perdit dans le hurlement de terreur, poussé à pleine gorge, de Jamila. Un cri qui s'arrêta net, lorsque l'adolescente perdit connaissance, vaincue par l'épouvante qui l'avait envahie d'un coup.

— Quant à vous, Mademoiselle Hébert, reprit froidement Alexandre Oblomov, vous comprenez que nous allons être obligés de nous débarrasser de votre encombrante personne. Définitivement.

— Il y aura enquête, on retrouvera mon corps, on sait que je m'intéressais de près à vous, lui objecta Géraldine, en tentant de comprimer les battements désordonnés de son cœur.

Oblomov s'autorisa un mince sourire :

— Il y aura sûrement une enquête, en effet, mais elle ne pourra pas aller bien loin.

— Et pourquoi ça ?

— Simplement parce que, grâce à la grande ingéniosité du charmant garçon qui vous a... « voituré » jusqu'ici, on ne retrouvera jamais votre cadavre, voilà pourquoi, Mademoiselle Hébert ! Sur ce, nous sommes obligés de vous laisser. À bientôt. À très bientôt...

Lorsque la porte blindée se referma derrière les époux Oblomov, Géraldine eut l'impression que c'était le couvercle de son tombeau, qui venait de se rabattre sur elle.

Géraldine Hébert volatilisée, Boris Corentin à l'autre bout du monde : Aimé Brichot avait beau fouiller au plus profond de sa mémoire, il avait l'impression de ne s'être jamais senti aussi seul qu'en ce moment.

Il savait très bien ce qu'il *aurait dû* faire : prendre son téléphone dans sa poche pour mettre immédiatement Charlie Badolini au courant de ce que Yolande Pelletier venait de lui apprendre.

Seulement, ça, ça voulait dire lancement d'une enquête officielle, avec tout ce que ça impliquait de lourdeur et de lenteur. Or, le temps pressait, il en était certain, son instinct de policier d'élite le lui disait.

Et puis, d'après les renseignements qu'il avait pu glaner, Alexandre

Oblomov était un homme très riche. Et surtout très puissant. Avec des tas d'amis, ou d'obligés, dans un peu tous les milieux. Donc, forcément, Charlie Badolini refuserait qu'on aille l'embêter tant qu'on n'aurait pas le moindre début de preuve contre lui. Il faudrait donc attendre...

Et, attendre, c'est exactement ce qu'Aimé Brichot ne voulait pas faire. Brusquement, il se rendait compte que, pour lui, le cas de Clémence Jolibois était passé au second plan.

La seule chose qui comptait désormais à ses yeux, c'était de tirer Géraldine Hébert des griffes de ses ravisseurs.

Le colosse au crâne rasé qui avait enlevé les deux filles avait, d'après Yolande Pelletier le genre « tartare » ou « mongol ». Évidemment, elle pouvait se tromper. Mais, vu ses obsessions racistes, Brichot avait tendance à lui faire confiance en matière de classification des « métèques », comme elle disait. Donc, tartare ou mongol, dans son cerveau primitif, ça voulait sûrement désigner un homme venu des confins de l'Europe de l'Est et de l'Asie.

Par exemple, un Russe.

Aussi russe que l'était Alexandre Oblomov lui-même.

D'un coup, Aimé Brichot prit sa décision. Il remonta dans sa voiture de service et prit la route de Saint-Cloud.

Vingt minutes plus tard, il arrivait devant la grande propriété d'Alexandre Oblomov. Il fut un peu surpris de trouver la grille du parc ouverte. Ça pouvait vouloir dire que le propriétaire des lieux se sentait la conscience parfaitement tranquille.

Mais aussi qu'il se savait assez puissant pour rester hors d'atteinte quoi qu'il arrive.

Brichot engagea sa voiture dans l'allée goudronnée qui sinuait entre les massifs de fleurs, les grands arbres sombres et les étendues de pelouse, impeccablement entretenues.

Bien entendu, il n'espérait pas qu'Alexandre Oblomov, s'il était coupable, allait gentiment lui rendre Géraldine Hébert et se constituer prisonnier. Non, son objectif était plus modeste, mais essentiel à ses yeux.

En venant ostensiblement lui poser, *à lui*, des questions concernant Géraldine, Brichot escomptait qu'Oblomov y regarderait à deux fois avant de porter la main sur sa jeune coéquipière, se sachant désormais dans le collimateur de la police...

Il arrêta sa voiture juste devant le large perron de pierre en demi-lune, grimpa les cinq marches et tira résolument la chaînette de cuivre du carillon.

Il reçut un choc violent en découvrant la personne qui lui ouvrit, mais réussit à n'en rien laisser paraître.

Avec sa stature de colosse, son crâne luisant et l'épaisse moustache qui cachait presque entièrement sa bouche, il ne pouvait s'agir que de l'homme

responsable de l'enlèvement de Géraldine Hébert et Jamila Lakhdar.

D'une voix parfaitement maîtrisée, il notifia à la montagne de muscles qu'il souhaitait parler à Monsieur Alexandre Oblomov. Lequel surgit comme par enchantement de derrière le colosse, parfaitement impassible et muet.

— Je suis Alexandre Oblomov. Puis-je savoir qui me fait l'honneur ?...

Aimé Brichot lui exhiba rapidement sa plaque de policier et se présenta.

Alexandre Oblomov prit un petit air faussement surpris :

— Une visite de la police, à une heure pareille ? Est-ce bien légal, tout ça ? Enfin, je n'ai jamais été très pointilleux sur ce genre de petites choses. Entrez, capitaine Brichot, je vous en prie...

Dans le grand hall, le hasard voulut que la première chose qui frappa le regard d'Aimé fut un téléphone portable noir, posé sur un gros coffre de bois sculpté, à droite de l'entrée. Un téléphone dont le boîtier s'ornait d'une guirlande de petits Père Noël rouge et blanc du plus gracieux effet.

Or, Aimé Brichot ne connaissait qu'une seule personne adulte osant s'exhiber avec un téléphone décoré de petits Père Noël en guirlande.

Et c'était Géraldine Hébert.

Il détourna rapidement les yeux, pour ne pas donner l'alerte à Alexandre Oblomov.

Mais c'était trop tard.

Le Russe avait suivi son regard et compris ce qui se passait. Aimé Brichot vit son visage prendre la dureté d'un masque de pierre, cependant que, d'un coup de pied, il refermait la porte dans son dos.

En même temps, le colosse silencieux avait extrait un énorme pistolet noir de sous sa veste et le braquait tranquillement vers la poitrine d'Aimé.

— Capitaine Brichot, si vous avez une arme sur vous, il serait très sage de laisser gentiment Varlam vous la prendre : c'est un garçon qui peut parfois se montrer emporté...

— Qu'est-ce qu'Alexandre peut bien nous vouloir à une heure pareille ? grommela Elektra pour la troisième fois, depuis qu'elle avait pris place à bord de la vieille Rover de Babylas Latournelle.

— Il ne m'a rien précisé, soupira le docteur, alors qu'ils franchissaient le pont de Saint-Cloud. Il m'a juste dit qu'il nous voulait tous les deux chez lui dans une heure, voilà. De toute façon, on ne va pas tarder à le savoir...

— Je n'aime pas beaucoup ça, grimaça le transsexuel, en repoussant pour la dixième fois la main fureteuse de Latournelle qui, à chaque fois qu'il changeait de vitesse, en profitait pour venir tripoter sa cuisse nue.

La grille du parc était ouverte, ils supposèrent que c'était pour eux, et la

voiture s'y engouffra.

— Arrête-moi là, s'il te plaît ! demanda soudain Elektra, alors qu'ils se trouvaient à mi-chemin de l'hôtel particulier.

— Ça va pas ? Qu'est-ce qui te prend ? grommela Babylas Latournelle.

— Une envie pressante...

— Et ça ne peut pas attendre qu'on soit arrivé ?

— J'ai horreur des gens qui se précipitent aux chiottes dès qu'ils débarquent chez quelqu'un : je ne vais pas me mettre à faire pareil ! Ne m'attends pas : je finirai à pied. Peut-être que l'air frais m'aidera à me calmer un peu...

La voiture repartit au ralenti, tandis qu'Elektra quittait l'allée pour se placer entre deux buissons touffus. Elle souleva sa jupe et sortit son membre viril de la petite culotte de satin noir qui l'enveloppait tant bien que mal.

Elle avait presque fini de se soulager, quand le surgissement d'une silhouette humaine, juste à sa gauche, lui arracha un petit cri de surprise effrayée.

— Calme-toi, Exupère, pas la peine de nous rameuter tout le monde, fit une voix masculine, très calmement.

— Mais... co... comment vous connaissez mon prénom ? bafouilla Elektra, en se rajustant rapidement.

Comme l'homme restait dans l'ombre, elle ne parvenait pas à distinguer ses traits. Mais la taille et la carrure qu'elle devinait la dissuadèrent tout de suite de risquer l'affrontement.

Car, bien que se sentant profondément femme, elle n'avait jamais manqué de courage physique.

— Exupère Solivos, Elektra pour les amateurs, récita presque gentiment l'ombre. Je sais beaucoup de choses sur toi, tu sais. Et notamment que tu es en train de te foutre dans une sacrée merde, si tu continues à fricoter avec les Oblomov et leurs petits trafics de zombis...

Cette fois, le transsexuel eut l'impression que la foudre venait de tomber juste à ses pieds.

— Mais vous êtes qui, à la fin ? parvint-il à articuler, en se mettant à trembler. D'abord, je n'ai rien à voir avec tout ça, moi et je...

— Tu as à voir avec tout ça et tu le sais très bien ! le coupa sèchement l'homme invisible. Lorsque les Oblomov tomberont, tu tomberas avec, c'est du garanti sur facture. À moins...

— À moins ? répéta Elektra, d'une voix pressante.

— À moins que tu acceptes de m'aider, pour ce que j'ai l'intention de faire maintenant...

La porte blindée de la cave s'ouvrit lentement, sans un bruit. Géraldine Hébert sentit son cœur bondir de joie dans sa poitrine en identifiant la personne qui venait d'apparaître dans l'embrasement.

Aimé Brichot !

Elle déchantait aussitôt, en voyant surgir, juste derrière lui, les époux Oblomov. Et en découvrant le gros pistolet qu'Alexandre braquait dans le dos de son coéquipier.

— On dirait qu'on est un peu dans la panade... murmura Aimé en se rapprochant de Géraldine. C'est égal : je suis drôlement content de vous retrouver en un seul morceau ! Je ne vivais plus, depuis que vous avez disparu.

Géraldine eut un pâle sourire et répondit :

— C'est la première fois que vous me dites quelque chose d'aussi gentil, Mémé ! Rien que pour entendre ça, je trouve que ça valait la peine...

— Quand vous aurez fini d'envoyer les violons, vous le direz ! intervint sèchement Oblomov.

Lui et sa femme se tenaient à présent au milieu de la cave, juste en face de la porte, restée entrebâillée.

Agenouillées sur leur matelas, au fond, Clémence Jolibois et Madeline regardaient la scène de leurs grands yeux vides, avec une parfaite indifférence.

— J'espère que vous vous rendez compte dans quel pétrin vous êtes en train de vous mettre ? observa froidement Aimé Brichot, en leur faisant face. Vous avez kidnappé deux policiers ! Il est encore temps de vous reprendre et de...

— Taisez-vous ! aboya Oblomov. Où prenez-vous que j'ai kidnappé deux policiers ? Les deux fouineurs dont vous me parlez vont, d'ici une petite heure, être tous les deux victimes d'un grave accident, au volant de leur voiture de service, voilà tout ! Dans le même temps, nous aurons déménagé ces jeunes filles ailleurs, le temps que l'enquête soit classée.

— Et la porte blindée ? tenta Géraldine Hébert. Vous allez l'expliquer comment, la porte blindée ?

Alexandre Oblomov eut un petit sourire dédaigneux :

— Il se trouve que j'ai une belle collection de vins, à côté, dont un certain nombre de millésimes cotés très cher : on va les transporter ici, ça suffira à justifier la porte blindée qui semble tant vous inquiéter.

Aimé Brichot s'abstint de révéler le fait que le colosse moustachu avait été vu par Yolande Pelletier, pendant qu'il enlevait Géraldine et Jamila. D'abord parce qu'il ne voulait pas mettre la veuve en danger.

Et aussi parce qu'il se disait que, si Géraldine et lui mouraient effectivement, leurs collègues pourraient remonter jusqu'aux Oblomov grâce

à ce témoignage.

— Vous ne vous en tirerez pas, observa-t-il calmement. Nous n'étions pas tout seuls à suivre votre piste, Mademoiselle Hébert et moi...

Alexandre Oblomov allait répondre quelque chose, lorsqu'un vacarme assourdi parvint à leurs oreilles. Ça semblait venir du rez-de-chaussée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Alexandra, en levant machinalement les yeux vers la voûte de pierre.

— Probablement rien, grogna Oblomov. Varlam est en haut : il a dû encore bousculer quelque chose ! Tu sais comme il est délicat, par moments...

Mais, juste après, un vacarme du même genre se reproduisit, nettement plus près cette fois, et suivi d'une sorte d'exclamation étouffée.

— Bon, là, effectivement, ça commence à faire beaucoup, dit Oblomov, d'une voix plus forte.

Au même instant, la porte blindée entrebâillée s'ouvrit à la volée, et la masse impressionnante de l'Ukrainien jaillit à l'intérieur de la cave.

Pour aller s'écraser juste aux pieds des époux Oblomov, où il resta étendu de tout son long, complètement sonné.

Dans la fraction de seconde suivante, tous les occupants de la cave virent un deuxième corps jaillir depuis l'entrée.

Mais un corps bien réveillé, celui-là, et en pleine possession de ses moyens.

Le nouvel arrivant s'abattit sur Alexandre Oblomov, au moment où celui-ci amorçait un mouvement pour braquer son arme en direction de la porte. La lutte fut courte, entre les deux hommes, l'assaillant ayant le bénéfice de la surprise et étant visiblement un combattant bien plus redoutable qu'Alexandre Oblomov.

Effectivement, au bout d'une poignée de secondes, ce fut lui qui se releva, le pistolet du Russe bien en main.

— Grand Chef ! s'exclama alors Géraldine, avec un indicible bonheur dans la voix.

Effectivement, l'homme qui venait de se relever, l'arme au poing, n'était autre que Boris Corentin.

À ce moment, ils virent Aimé Brichot se ruer vers la porte et disparaître hors de la cave. Trois secondes plus tard, ils entendirent un cri de rage, poussé par une femme. Et, encore trois autres secondes après, ils virent Aimé Brichot revenir, poussant devant lui une Alexandra Oblomov écumant de rage à en devenir laide.

— C'est pas beau de se désolidariser de son mari dans l'adversité, Madame Oblomov ! fit remarquer Brichot, en prenant une voix peinée.

Tout en maintenant leurs adversaires sous la menace de son arme, Boris

Corentin attrapa son portable dans la poche de son blouson de toile et le lança à son coéquipier :

— Tiens, Mémé : appelle la cavalerie, qu'ils viennent nous embarquer tout ce petit monde...

— Pas de problème, assura celui-ci. Après ça, je remonterai pour tâcher de trouver un couteau afin de délivrer ces deux jeunes filles.

— Pas la peine, j'ai ce qu'il faut, dit alors une voix grave et veloutée, venant de la porte.

Et, superbe et sculpturale dans sa robe rouge, ils découvrirent Elektra sur le seuil, brandissant un petit couteau de cuisine. Ce n'est que lorsqu'elle eut tranché les liens de Géraldine et Jamila, qu'elle s'avisa de quelque chose.

— Et Baby ? demanda-t-elle, l'air étonné. Il est où, le docteur Babylas Latournelle ? Je suis arrivé avec lui, tout à l'heure...

Les policiers appelés en renfort par Aimé Brichot devaient le découvrir une vingtaine de minutes plus tard, installé dans le petit salon où Alexandre avait l'habitude de faire patienter ses « obligés ». Il ne s'était rendu compte de rien et se laissa cueillir comme une fleur...

— Puisqu'on a un petit peu de temps avant l'arrivée de la cavalerie, tu pourrais nous expliquer par quel miracle tu es ici, Grand Chef ? demanda Géraldine, tout en soutenant Jamila qui tremblait encore de tous ses membres.

— C'est une assez longue histoire, qu'on pourrait peut-être remettre à plus tard, Petit Bonhomme ! sourit Boris, en l'enveloppant d'un regard plein de tendresse.

Géraldine désigna la masse énorme de l'Ukrainien, toujours dans le cirage :

— En tout cas, t'es pas trop rouillé, pour un « vieux » ! Je ne sais même pas comment tu as pu faire pour venir à bout d'un tas de muscles pareil !

— J'ai bénéficié d'un bon effet de surprise, répondit modestement Corentin. Grâce à Elektra, dont j'ai fait la connaissance dans le parc, et qui m'a obligeamment indiqué le moyen de pénétrer dans l'hôtel particulier, sans passer par la porte principale.

— Bref, tout est bien qui finit bien, tenta de conclure Aimé Brichot.

— Pas sûr... dit alors Géraldine, d'une voix plus sombre, en désignant d'un mouvement du menton le fond de la cave.

Corentin et Brichot se tournèrent en même temps dans la direction indiquée.

Et ils découvrirent Clémence Jolibois et Madelise Petit-Havre, toujours agenouillées sur leur matelas.

Le regard vide.

Le visage à la fois indifférent et douloureux. À peine vivantes...

CHAPITRE XV



— Je te sers un petit rince-cochon, Grand chef ? proposa Géraldine Hébert, qui avait déjà la bouteille de whisky *Famous Grouse* à la main, penchée au-dessus du verre vide qu'elle tenait dans l'autre.

Sur un signe d'acquiescement de Boris Corentin, elle s'acquitta de sa tâche en parfaite maîtresse de maison.

— Pas pour moi, la prévint Aimé Brichot, avec une grimace douloureuse : j'ai des petits problèmes d'estomac, depuis quelques jours...

— C'est que des bons produits, Mémé : ça ne *peut pas* vous faire de mal ! assura péremptoirement la jolie rouquine, en ajoutant deux glaçons dans le verre de Boris, installé près de son coéquipier, dans le canapé de cuir crème.

— Merci, Petit bonhomme... murmura Boris, avec un sourire, en saisissant son verre.

Les haut-parleurs de la chaîne diffusaient en sourdine des vieux airs de *bossa nova*, interprétés par Vinicius de Moraes et Maria Creuza. Dehors, le froid et la pluie avaient enfin desserré leur emprise sur le mois d'août, et c'était de nouveau l'été, pour la plus grande satisfaction des piafs et des humains.

Cela faisait trois jours que, grâce au retour inattendu de Boris Corentin, tous les protagonistes de l'affaire étaient sous les verrous. Trois jours qui

avaient été bien occupés par les rapports à rédiger, les premiers interrogatoires à mener.

Pour le moment, aussi bien les époux Oblomov que le docteur Babylas Latournelle prétendaient que Clémence Jolibois et Madelise Petit-Havre étaient les deux seules filles sur qui ils se soient livrés à leurs « expériences ». Ce qui n'ôtait rien à la gravité de leur cas.

En outre, Corentin était certain qu'il y en avait eu d'autres, et il comptait fermement que son « maillon faible », à savoir le médecin, allait finir par craquer et par tout leur dire.

Quant à Varlam Gontcharov, le colosse moustachu au crâne rasé, il était d'un mutisme total. Et, lui, Boris Corentin savait qu'il ne craquerait pas.

Pour ce qui était de Clarabelle Golaud, son club avait bien entendu été fermé. Pour le moment, elle se cantonnait dans le rôle de la victime, dont on a abusé la bonne foi en « détournant » ses employées derrière son dos. Un alibi auquel personne ne croyait...

Enfin, pour ce qui était d'Exupère Solivos, alias Elektra, elle serait probablement relaxée assez rapidement : non seulement, elle ne semblait pas avoir participé directement aux abominations commises par les autres, mais, en plus, l'aide qu'elle avait apportée à Corentin avait été déterminante pour l'heureuse conclusion de l'affaire.

— Et Sylvia Jolibois ? demanda soudain Aimé Brichot qui, finalement, avait accepté son verre de whisky sans trop rechigner.

— Elle est arrivée à Paris hier en fin de matinée, répondit Boris Corentin, l'air grave. Elle passe ses journées à la clinique où ont été admises sa fille et Madelise Petit-Havre.

— Comment elles vont ? s'enquit Géraldine, en prenant place dans le fauteuil faisant face au canapé.

— Pas terrible, terrible, pour l'instant, soupira Boris. Mais, d'après les toubibs que j'ai vu ce matin, ce qu'elles ont subi ne devrait pas être irréversible et ils devraient finir par les « récupérer ». Enfin, en principe...

— Pauvre femme... fit Aimé Brichot, en songeant à ce que devait endurer la mère de Clémence.

— Au fait, Grand chef, fit alors Géraldine, avec un petit sourire en coin, tu viens de nous dire que Sylvia Jolibois passait ses journées à la clinique, ce que je comprends, mais elle fait quoi de ses soirées et de ses nuits ?

Boris Corentin prit un air faussement sévère.

— Je ne suis pas sûr que ça te regarde vraiment, Petit bonhomme !

Son sourire s'élargit, puis :

— Mais, pour ta gouverne, sache que je lui ai gentiment proposé un hébergement gratuit, pour la durée de son séjour parisien, vu qu'elle ne connaît personne ici...

— C'est drôlement bien de ta part, je trouve ! fit Aimé Brichot, en échangeant un petit clin d'œil avec Géraldine. Connaissant le dégoût profond que t'inspirent généralement les très belles femmes, ça friserait même l'abnégation !

— L'héroïsme, Mémé, l'héroïsme ! ajouta Géraldine, franchement hilare.

— Dites voir, tous les deux : c'est une ligue contre moi, ça, ou quoi ? fit Corentin, les sourcils froncés, mais une lueur amusée dans les yeux.

Son visage s'éclaira d'un coup :

— Au fait, vous ne savez pas le plus beau, dans tout ça : Ghislaine a débarqué à Pointe-à-Pitre à peine trois heures après mon départ inopiné ! C'est ce qui s'appelle des vacances ratées, non ?

Boris Corentin avait bien entendu expliqué à ses deux coéquipiers comment il s'était retrouvé à point nommé à Saint-Cloud, alors qu'il était censé se trouver en Guadeloupe.

— Après ton coup de fil, avait-il dit à Aimé Brichot, je me suis dit que je ne pouvais pas te laisser tout seul dans ce sac de nœuds. Et puis, savoir que le Petit bonhomme se trouvait entre leurs mains...

— Arrête, Grand chef, ou je vais me mettre à pleurnicher d'attendrissement, comme une pétasse !

— Bref, j'ai repensé tout d'un coup à ce que m'avait dit le capitaine Crispin, quelques heures plus tôt : il s'était fait engueuler par les types de la Base aérienne, parce qu'un de ses collègues avait retenu une place à bord d'un avion militaire, avant de se décommander à la dernière minute. Ça voulait dire qu'il y avait donc *une place de libre* dans ce zinc ! Pourquoi ne pas remplacer un flic par un autre ? Comme ça, les militaires auraient leur compte de passagers. J'ai appelé Crispin et il m'a réglé ça en deux coups de cuiller à pot. Résultat, j'ai atterri à la base aérienne d'Évreux en milieu d'après-midi, et j'ai eu le temps de me rapatrier sur Paris, juste à temps pour venir jouer les chevaliers blancs !

Le silence retomba entre eux trois, uniquement perturbé par les voix chantantes des Brésiliens.

— Au fait, tu ne nous avais pas promis une petite surprise ? interrogea soudain Corentin.

— Elle ne devrait pas tarder, répondit Géraldine Hébert avec un petit sourire. Je me demande même si ce n'est pas elle que j'entends grimper l'escalier...

Effectivement, quelques secondes plus tard, la porte d'entrée s'ouvrit. Apparut la silhouette mince et le visage juvénile de Jonathan Kepler, le front barré par son éternelle mèche blonde retombant sur ses yeux.

— C'est ça, votre surprise ? fit Aimé Brichot, un peu déçu de découvrir le « fiancé » autoproclamé de Géraldine.

— Non, la surprise, elle doit être juste derrière lui, normalement... répondit celle-ci.

En effet, les deux hommes virent apparaître une gamine brune, au corps gracieux, au visage fin, à la moue un peu boudeuse et dont les grands yeux noirs pétillaient d'une sorte de joie intense. Une adolescente que Boris Corentin ne connaissait pas, mais qui fit sursauter Aimé Brichot de surprise.

— Jamila ! s'écria-t-il. Mais qu'est-ce que vous faites là ?

C'était en effet Jamila Lakhdar, alias Pipette, la colocatrice de Clémence Jolibois. Deux jours plus tôt, elle avait été reconduite d'autorité à Noisy-le-Sec, chez le vieil oncle maternel qui était son tuteur légal.

— Jamila est sous *ma* protection ! déclara Jonathan d'un air important, en prenant la main de l'adolescente. Comme son oncle ne voulait pas entendre parler d'elle, dès que les flics ont eu le dos tourné, elle s'est barrée de chez lui et elle est venue trouver Mademoiselle Géraldine...

— J'étais un peu emmerdée, reprit cette dernière. Je me voyais mal, moi, héberger une fille mineure...

— Surtout une pute ! ajouta Jamila sans la moindre gêne, d'une voix parfaitement naturelle. Rapport à votre boulot, ça n'aurait pas été très correct, faut le dire. Seulement, quand je suis arrivée, Jonathan était là...

Elle avait dit ça en levant vers lui des yeux brillants, qui firent aussitôt comprendre à Boris Corentin, plutôt amusé, quel genre de « protection » le garçon devait exercer sur Jamila. Ce fut Aimé Brichot qui mit les pieds dans le plat :

— Dis donc, Jonathan, je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, mais si Mademoiselle Lakhdar continue ses... activités illégales, tu risques de te retrouver dans la peau d'un proxénète malgré toi...

— Aucun risque ! affirma le jeune homme avec force. Jamila a déjà entamé une nouvelle vie ! Dis leur, toi...

— C'est vrai : on a enterré Pipette... confirma Jamila, en se serrant contre Jonathan. J'ai compris que c'était nase, de faire ce que je faisais. À partir de maintenant, je vais être une fille bien... et m'occuper de mon homme !

Jonathan se rengorgea, toisa les deux policiers d'un air de défi tranquille, tandis que Géraldine entraînait Jamila vers la cuisine, sous prétexte de se faire aider.

— Alors ? chuchota-t-elle, lorsqu'elles furent seules. Ça se passe comment, avec Jonathan ?

— Sexuellement, vous voulez dire ? demanda Jamila sur le même ton.

— Entre autres, oui...

— Écoutez, Mademoiselle Géraldine, pour l'instant, il est encore un peu brut de décoffrage, hein ! C'est normal, à son âge... Mais je sens qu'il a un potentiel, c'est sûr. Demande qu'à apprendre... Et puis, je l'aime !

L'adolescente se composa un visage plus grave et baissa encore d'un ton, pour ajouter :

— Mon seul problème, c'est que je crois qu'il est toujours amoureux de vous, Mademoiselle Géraldine !

— Ça lui passera vite, je te fais confiance... la rassura celle-ci, avant de revenir vers le salon.

Les deux filles retrouvèrent Jonathan Kepler et Aimé Brichot lancés dans une grande conversation sur les devoirs d'un homme vis-à-vis de la femme qu'il a choisie. Sous l'œil franchement amusé de Boris Corentin.

Celui-ci se leva du canapé et les rejoignit à l'entrée de la pièce :

— Je vais filer, Petit bonhomme : j'ai rendez-vous avec Sylvia dans une demi-heure ! Moi aussi, j'ai des « devoirs », comme tu peux le constater...

— Tu parles, Grand chef ! rigola Géraldine. La différence avec Mémé ou Jonathan, c'est que, toi, c'est juste des devoirs de vacances !

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
CHAPITRE XV
TABLE

[1] Rhum très fort et grossièrement distillé, en principe réservé à la consommation locale, aux Antilles.

[2] Abréviation employée par les Antillais pour désigner les Français venus de la métropole.

[3] Selon la tradition, démon masculin qui viole les femmes pendant leur sommeil.

[4] Petite ville située à une douzaine de kilomètres au nord de Pointe-à-Pitre, qui revendique le titre de « capitale du crabe »...